Les Temps Modernes

3e année REVUE MENSUELLE nº 27

Décembre 1947



Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 75 Fr. - Étranger : 85 Fr.

o

TARIFS D'ABONNEMENT (Six Mois)

France et Empire	Union Postale	Autres Pays
400 Fr.	440 Fr.	465 Fr.

Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 6 Fr.

Les Temps Modernes

EN UN COMBAT DOUTEUX

On disait, du côté communiste, que les grèves n'étaient pas politiques. Comme si un ordre de grève générale, qui associe dans la même action tout le travail du pays, n'avait pas de soi force politique. On disait aussi, du côté du gouvernement, que le projet de loi déposé à la Chambre ne visait que l'exploitation politique des grèves. Comme si le syndicalisme subsistait quand il n'est plus permis de propager la grève. Ils n'ont pas besoin de regarder aux intentions : la grève générale a une signification politique et la répression une signification sociale.

Il y a toujours eu autour de la grève générale un halo de sacré : c'était la dernière ressource de la classe ouvrière dans les cas de danger extrême, ou la dernière phase avant l'insurrection, quelquefois les deux ensemble. Dans le moment où les métiers débrayent l'un après l'autre, dans le défi jeté au destin du salaire et à la menace d'autorité, il y a, — mais beaucoup plus belle parce que l'homme est plus démuni et le risque plus grand, — l'audace que les gens de goût admirent dans Stendhal renonçant à la carrière qu'on lui préparait. Des hommes disposent d'eux-mêmes. Nous irons si nous voulons. Ceux qui s'attribuent des droits sur le monde et se croient nés pour être les maîtres se trouvent soudain sans recours et apprennent que leurs droits tombent en

poussière si les autres n'y consentent pas. Pour un moment tant de travail, tant de patience, tant de courage, enfin tant d'hommes capables de bonheur et de malheur, d'ordinaire fondus dans une vie anonyme, reparaissent à tous les yeux. Pour une fois, en première page, ce ne sont plus princes, ministres, comédiens, écrivains, mais les mineurs, les métallos, la verrerie, l'électricité. Il faut plaindre ceux qui n'ont jamais senti cette grandeur.

Il faut démentir ceux qui feignent de croire qu'une grève générale manquée, ce n'est pas si grave. La classe ouvrière y perd au moins la confiance en soi. Elle passe à un état d'humiliation, de fatigue, de passivité. Elle n'a plus le goût ni le pouvoir de contrôler. Voilà pourquoi sans doute les députés socialistes s'absentaient si souvent pendant les séances de la Chambre où la loi fut votée, pourquoi aucun d'eux n'a justifié, même brièvement, son vote. L'un des plus connus disait : aucun de nous, seul devant le texte, ne signerait la loi. Les événements de ces derniers mois ne sont pas seulement un échec du parti communiste, ils sont aussi un échec de la classe ouvrière.

Ce sont les communistes qui font les bêtises, et c'est la classe ouvrière qui paye, disait un syndicaliste, gréviste en 1938 *et resté ensuite dix-huit mois sans travail.* L'Humanité *déclare depuis quelque temps qu'il faut choisir entre la liberté et le fascisme, mais, comme elle attaque sans exception toutes les autres formations ou tendances, cela veut dire en langage clair qu'il faut être fasciste ou communiste. Tenir ce langage au moment où les élections attestent la croissance du R. P. F. et le déclin relatif du communisme, c'est exactement pousser vers le R. P. F. tous les non-communistes indécis. Une politique aventureuse en période de reflux est une provocation. Déclarer la guerre à un « parti américain » où l'on range pêle-*

mêle 70 % des citoyens, c'est appeler sur soi la répression. Donner l'ordre de grève générale quand on sait (on l'a dit pendant trois ans) qu'une tentative de révolution serait brisée au besoin par l'intervention étrangère, c'est épuiser la classe ouvrière au lieu de la défendre. Dire « nous serons les maîtres ou rien » au moment où l'on perd du terrain, c'est choisir l'anéantissement politique de la classe ouvrière avec celui du P. C.

Dans cette période comme dans la précédente, le P. C. agit moins qu'il ne manœuvre. Qu'elle soit de concessions ou de lutte, sa politique ne fait jamais face à la situation, et c'est ce qui lui ôte à la fois l'efficacité et la franchise. L'an dernier, il votait contre un ministère où il était représenté, faisait voter ses ministres contre un gouvernement où ils entendaient cependant demeurer et qu'ils ne souhaitaient donc pas de renverser. La vérité est qu'il n'entendait ni mettre fin à un gouvernement de coalition qui lui paraissait seul possible, ni prendre les responsabilités d'une politique de compromis qu'il jugeait pourtant inévitable. Il a participé au pouvoir, mais sans prendre au sérieux l'expérience. Tout s'est passé comme s'il n'avait jamais cru à une politique « progressiste » capable de trouver pour les problèmes d'autres solutions que conservatrices, ce qui se comprendrait s'il était resté sur les positions de la politique révolutionnaire classique, mais ne se comprend pas puisqu'il les avait quittées. Ayant admis qu'elle est impossible sous la menace de la répression militaire et dans l'état présent du monde, il l'a remplacée, non par ce « communisme occidental » dont il parlait de temps à autre et qui aurait été une politique progressiste et pluraliste, mais, en matière coloniale par exemple, par une politique conservatrice qu'il tolérait et se bornait à désavouer d'une manière spectaculaire. Renonçant à une politique révolutionnaire, mais sans

l'avouer, pratiquant une politique conservatrice, mais sans le dire, annonçant une politique « progressiste », mais sans arriver à la formuler, il n'a jamais défini franchement la situation telle qu'il la voyait lui-même. A cet égard, la nouvelle politique de lutte n'apporte aucun changement, puisqu'on voit le P. C. pousser jusqu'à la grève générale tout en désavouant les objectifs politiques qu'elle implique. On pouvait imaginer à la Libération deux politiques communistes : l'une aurait repris les thèmes révolutionnaires classiques. Elle avait peu de chances dans l'état présent du monde. L'autre, faisant face aux ambiguïtés du temps, aurait essayé de faire vivre vraiment la démocratie ; c'est celle que nous avons ici soutenue. En tout cas, on ne serait entré dans l'action qu'en assumant franchement l'une des deux attitudes. C'est ce que le P. C. n'a pas fait. Faute de principes et faute de clarté, il s'apprête à perdre sur le terrain de la lutte des classes après avoir perdu sur le terrain de la politique d'union.

Pour ceux qui tiennent à l'influence de la classe ouvrière, il n'y a pas de quoi illuminer. Justement parce qu'il est hétérogène et que sa gauche et sa droite se couvrent l'une l'autre, le Parti Socialiste a pu obtenir une trêve. Adoucissant la loi de répression, maintenant la liaison entre le Gouvernement et le Syndicalisme, il a épargné à la classe ouvrière une défaite encore plus grave. Mais il est douteux que le P. C. reste sur son échec et le R. P. F. sur un demi-succès. Plus que jamais, la question se pose : une politique socialiste minima est-elle aujourd'hui possible, et laquelle? Dans les pays moyens d'Europe, y a-t-il place pour autre chose que les escarmouches des Grandes Armées?

T. M.

A D'AUTRES

Puisque vous appréciez ces os dans la tempête
ces os brisés broyés brassés par les cailloux
ces os tapés de froid plus secs que des arêtes
puisque nous n'apprécions pas

puisque vous accordez la vermine infernale
et les démons surgis au-dessus des étangs
les masques cramoisis les danses sépulcrales
puisque nous n'accordons pas

puisque vous acceptez les vautours qui s'envolent
assassinant le ciel de leur cou décharné
dégustant le bon jus des charniers qui bouillonnent
puisque nous n'acceptons pas

puisque vous approuvez les dents que l'on arrache
le carcan qui sertit le cou du prisonnier
les coups de pied au cul et les coups de cravache
puisque nous n'approuvons pas

puisque vous admettez et le pauvre et le riche
et le mal et le bien et l'aumône et le poing
et le roi sur son trône et l'idiot dans sa niche
puisque nous n'admettons rien

puisque vous acclamez les meilleurs et les pires
les singes chamarrés les chiens qui font le beau
les chaouchs les chacals les chameaux et les chbires
puisque nous n'acclamons pas

puisque vous tolérez le bon dans la mélasse
le méchant en enfer le doux dans la prison
les malheurs éternels l'imbécillité crasse
puisque nous ne tolérons rien

puisque vous dites oui aux misères des hommes

pourquoi donc trempez-vous le pain dans notre soupe

pourquoi donc buvez-vous l'alcool de notre vin

(1938)

ÉVOLUTION

L'espèce meut ses grands orteils
les ancêtres ont donc raison
Ils font les monts et les merveilles
dans leur vieux temps ils font les cons
leur vieux temps où déjà bien jeunes
ils procréaient à queue-veux-tu
les rejetons des épigones
les disciples les trous du cul
les fils les filles et les mioches
la marmaille drette ou bancroche
l'averse des avortons
la multiplicité des gones
la prolixité sans borne des chiards
leurs héritiers leurs successards
c'était au temps où notre espèce
ne se voilait pas encore la face

TANT DE SUEUR HUMAINE

Tant de sueur humaine
tant de sang gâté
tant de mains usées
tant de chaînes
tant de dents brisées
tant de haines
tant d'yeux éberlués
tant de faridondaines
tant de faridondés
tant de turlutaines
tant de curés
tant de guerres et tant de paix
tant de diplomates et tant de capitaines
tant de rois et tant de reines
tant d'as et tant de valets
tant de pleurs tant de regrets
tant de malheurs et tant de peines
tant de vies à perdre haleine
tant de roues et tant de gibets
tant de supplices délectés
tant de roues tant de gibets
tant de vies à perdre haleine
tant de malheurs et tant de peines
tant de pleurs tant de regrets
tant d'as et tant de valets

tant de rois et tant de reines
tant de diplomates et tant de capitaines
tant de guerres et tant de paix
tant de curés
tant de turlutaines
tant de faridondés
tant de faridondaines
tant d'yeux éberlués
tant de haines
tant de dents brisées
tant de chaînes
tant de mains usées
tant de sang gâté
tant de sueur humaine

Raymond QUENEAU.

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR

(Fragments)

31 *janvier.*

Ce qui rend si agréable la vie quotidienne en Amérique, c'est la bonne humeur et la cordialité des Américains. Assurément cette qualité a des envers. Je m'agace de ces impérieuses invitations à « prendre la vie du bon côté » qui se répètent en mots et en images à longueur de journées. Sur les affiches, devant les plats de Quaker Oats, le Coca-Cola, les Lucky-Strike, quels étalages de dents blanches : le sourire semble un tétanos. La jeune fille constipée sourit d'un sourire d'amoureuse au jus de citron, qui relâche ses intestins. Dans le métro, dans les rues, sur les pages des magazines, ces sourires me poursuivent comme des obsessions. J'ai lu sur une pancarte, dans un drug-store : « *Not to grin is a sin* » (Ne pas sourire est un péché). On pressent la consigne, le système. « *Cheer up! Take it easy.* » L'optimisme est nécessaire à la tranquillité sociale et à la prospérité économique du pays. Si un banquier a généreusement prêté 50 dollars sans garantie à tel jeune Français dans l'embarras, si le manager de mon hôtel prend le léger risque d'encaisser lui-même les chèques de ses clients, c'est que cette confiance est exigée et impliquée par une économie basée sur le crédit et la dépense. L'amabilité aussi est concertée. Cet après-midi j'ai été toucher un chèque. Dès que je suis entrée dans la banque, un employé galonné s'est avancé vers moi pour se mettre à mon service : j'aurais pu croire qu'il m'attendait. Il m'a guidée vers une espèce de hall où s'alignent des bureaux; sur

chaque bureau il y a une pancarte qui annonce au public le nom de l'employé. Je m'assieds, je montre mes papiers à Mr. John Smith : ce n'est pas un rouage anonyme, et je ne suis pas une cliente anonyme, il me témoigne une courtoisie qui s'adresse à moi, en personne. Il fait une marque sur mon chèque et le caissier me verse aussitôt la somme qui me revient. En France, la vérification se serait faite de l'autre côté du comptoir, sans complicité avec moi et sans doute sur un mode revêche; puis on m'eût assimilée à un simple numéro. Je ne suis pas dupe. Ce respect accordé au citoyen est tout abstrait; ce même sourire poli qui affirme à David Brown qu'il est un individu unique, John Williams, qui est unique lui aussi, en sera gratifié; rien de plus universel que cette singularité qu'on leur reconnaît avec pompe. On flaire la mystification. Mais il n'empêche que grâce à ces égards qu'on lui témoigne, l'Américain n'a pas besoin de se guinder pour avoir le sentiment de sa dignité d'homme; commerciale peut-être, la cordialité des vendeurs, des employés, des garçons de restaurant, des portiers, n'est jamais servile; ils sont sans aigreur, sans raideur; et pour être encouragée dans des buts intéressés, leur gentillesse n'en est pas moins réelle. Nous avons tenu les soldats allemands pour responsables de la manière dont ils appliquaient des consignes de cruauté : et en effet l'homme n'est jamais passif; dans l'obéissance il engage sa liberté et se soumettre au mal, c'est le reprendre à son compte; la plupart du temps cette reprise s'accomplit à travers des inventions et des initiatives qui rendent la responsabilité manifeste. De même le citoyen américain ne subit pas passivement la propagande du sourire : sur un fond d'optimisme de commande, c'est bien lui qui se fait librement cordial, confiant, généreux; sa gentillesse est d'autant moins douteuse qu'il est moins intéressé à la réussite du système, plus mystifié que mystificateur. Quoi que je pense des idéologies américaines, j'aurai toujours une chaude sympathie pour les chauffeurs de taxi, les vendeurs de journaux, les cireurs de souliers, tous ces gens qui suggèrent dans leurs gestes quotidiens que les hommes pourraient être les uns pour les autres des alliés. Ils créent autour d'eux un climat de con-

fiance, de gaîté, d'amitié. Le prochain n'est pas *à priori* un ennemi; même s'il se trompe, il n'est pas tout de suite présumé coupable; une telle bienveillance est devenue bien rare en France. Je suis étrangère : cela n'apparaît ni comme une tare, ni comme une excentricité; on ne rit pas de mon accent, qui est déplorable; mieux, on essaie de me comprendre. Si je n'ai pas de monnaie pour régler le chauffeur de taxi, il ne me soupçonne pas de mauvaise volonté : il m'aide à en chercher; voire, il me tiendra quitte de quelques cents avec magnificence. J'ai d'ailleurs une affection particulière pour les chauffeurs de taxi. Pendant tout le trajet ils me font la conversation : c'est souvent difficile de les comprendre, il en est dont l'accent déconcerte les New-Yorkais eux-mêmes. Beaucoup d'entre eux ont été en France pendant la guerre et nous parlons de Paris; c'est chaque fois une émotion de penser : voilà donc un de ces hommes que nous avons accueillis avec tant de joie et d'amour, un de ces hommes dont le casque et l'uniforme signifiaient délivrance; c'est étrange de retrouver ici, chacun avec son nom et sa vie individuelle, ces soldats anonymes qui arrivaient d'un monde inaccessible, un monde séparé de notre misère par des barrières de fer et de feu. Ils ont pour Paris une sympathie un peu condescendante, comme le douanier qui m'a accueillie en disant : « Vous arrivez d'un beau pays dans un pays encore plus beau. » Pour moi leur cordialité s'est faite grondeuse depuis que je suis enrhumée; c'est pourtant la faute du climat de New-York qui saute sans prévenir du chaud au froid; mais à leurs yeux je traîne avec moi une des pitoyables tares de la vieille Europe. Ils me demandent avec sévérité : « Vous avez un rhume? ». Ils sont un peu scandalisés. Un bon citoyen américain n'est pas malade et pour un étranger, s'enrhumer à New-York est une impolitesse. Ils m'indiquent des remèdes; il y en a même un qui sort de sa poche un tube de pilules et qui me l'offre.

Oui, je me méfiais l'autre jour de R. comme de V. — Je ne veux pas me hâter de juger l'Amérique : mais une des choses dont déjà je suis sûre, outre la beauté de New-York, c'est qu'il y a une chaleur humaine dans le peuple américain.

1er février.

Je ne perds pas une occasion de rencontrer des Américains. Hier soir j'ai été chez B. F. où Richard Wright a parlé de son expérience française; à part son exposé, la réunion a été assez morose. Mais j'ai rencontré E. N. dont j'avais précisément le nom inscrit sur mon carnet; il est poète et essayiste, il traduit en américain des œuvres françaises, c'est-à-dire qu'il parle très bien français. Aujourd'hui nous avons déjeuné ensemble et il m'a proposé de m'emmener à une party chez des intellectuels américains. J'ai accepté avidement. Vers 7 heures j'arrive dans un petit appartement de la 20e Rue, plein de livres, de tableaux, de meubles et plus vieillot que beaucoup d'intérieurs parisiens. Sauf E. N. je ne connais personne et personne ne parle français : comment ai-je atterri ici? De nouveau je me sens fantôme, le fantôme qui se glisse à travers les murs et qui regarde l'univers humain sans en faire partie. C'est magique, mais décevant, car que peut-on voir si on ne comprend rien?

On me tend un grand verre de manhattan. La maîtresse de maison est vêtue d'une longue robe de taffetas noir et rouge, d'épaisses boucles noires tombent sur ses épaules et elle a des yeux exorbités de somnambule : les invitées sont moins étranges, mais chez presque toutes, une écharpe drôlement nouée, une rencontre hardie de couleurs, une frange trop lourde dénotent un souci d'originalité : c'est une réunion d'écrivains et d'artistes. Toutes ces femmes sont élégantes : la femme de E. N. est serveuse dans un drug-store, cette jeune brune aux cheveux frisés travaille au département de publicité d'un grand magazine, cette autre fait des chroniques de mode; leur toilette et leur allure ne laissent en rien soupçonner la dureté de leur existence. Quant aux hommes, je ne sais où accrocher mon regard : des visages et des visages, tous différents, mais pour moi tous dépourvus de sens. Les voix américaines m'entourent d'un caquetage exotique. Je me sens perdue. Pourtant en ce moment, tout m'est commencement; tout m'est promesse : je ne me résigne pas à ce que toutes ces présences

autour de moi deviennent vaines. Je bois un second manhattan, un troisième. Dussé-je parler en anglais, il faut que je trouve un terrain de rencontre avec ces gens : il faut que des Américains m'initient à l'Amérique.

Après le quatrième manhattan, je me trouve en train de parler en anglais avec E. N. et un homme à la barbe pointue : D.M.D. qui dirige une revue d'intellectuels de gauche. Nous discutons sur un des problèmes qui passionnent en ce moment en France les intellectuels de gauche : le problème de la violence. L'attitude de E. N. — qu'adopte aussi C. un Italien de ses amis — c'est que la violence doit être refusée absolument et en tous cas. C. pense que l'action est possible sans violence : il cite l'exemple de Ghandi. E. N. soutient plutôt que l'action n'est pas nécessaire. Il est juif, il critique durement l'Amérique; il ne se regarde pas du tout comme responsable de ses fautes et ne voit pas pourquoi il devrait essayer de les combattre. Sa position est purement individualiste. — D.M.D. est moins passif : par la revue qu'il dirige, les articles qu'il écrit, il s'engage sur un terrain politique; mais je crois que son effort lui apparaît comme très solitaire. Abandonnant la discussion théorique, je lui demande quelques renseignements concrets. Que faut-il voir à New-York? Il sourit : rien; il n'y a rien à voir. Quels films me recommande-t-il? Aucun. Quels bons livres ont paru récemment? Il ne paraît plus de bons livres. Il m'explique que l'engouement des Français pour la littérature américaine l'agace. Il admet Faulkner : mais Hemingway, Dos Passos, Caldwell, Steinbeck, il les tient pour des journalistes, de plats réalistes. Et pour qu'on traduise en France James Caïn, Mac Coy, Dashiel Hammet, il faut que nous tenions les Américains pour une peuplade barbare. Il est irritant que nous nous amusions de ces balbutiements, alors qu'il a existé en Amérique une littérature aussi valable que celle de l'Europe : Melville, Thoreau, Willa Cather, Hawthorne. Je dis que je les admire aussi et j'essaie de discuter, mais il parle bien trop vite pour moi, je suis vaincue d'avance. Je suis vaincue surtout par sa bonne grâce; il habite dans l'immeuble, et il monte à son appartement d'où il redescend avec une brassée

de livres, il me dit de les garder aussi longtemps que je voudrai. Et puis, comme, entre autres choses, je l'ai interrogé sur le jazz il va chercher dans la pièce voisine B.W. qui a écrit un livre sur le sujet et qui me promet de m'emmener un soir de cette semaine entendre un bon orchestre. Il me laisse son numéro de téléphone que je serre dans mon sac comme un talisman. Des livres, la promesse d'une soirée de jazz, peut-être des amis... Je rentre tout étourdie de plaisir. Il me semble avoir fait un grand pas en avant.

3 *février.*

Bien entendu j'ai voulu connaître Harlem. Ceux des Français qui adorent à genoux la puissante Amérique en adoptent plus servilement que les Américains eux-mêmes tous les préjugés. L'un m'a dit : « Si vous voulez, nous traverserons Harlem en auto; on *peut* traverser Harlem en auto, mais surtout n'y allez pas à pied ». Un autre plus hardi : « Si vous tenez à voir Harlem, en tous cas ne vous écartez pas des grandes avenues : s'il arrive quelque chose, vous pourrez toujours vous réfugier dans le métro; mais surtout évitez les petites rues. » Et on m'a raconté en frissonnant qu'à l'aube on trouvait des blancs égorgés dans les ruisseaux. J'ai déjà parcouru dans ma vie tant d'endroits où les gens bien pensants déclaraient qu'on ne *pouvait* pas aller, que je ne me suis pas laissé trop impressionner : j'ai marché délibérément vers Harlem.

J'ai marché vers Harlem, mais mes pas n'étaient pas tout à fait aussi insouciants qu'à l'ordinaire; il ne s'agissait pas seulement d'une promenade, mais d'une espèce d'aventure. Il y avait une force qui me tirait en arrière, une force qui émanait des frontières de la ville noire et qui me refoulait : la peur. Pas la mienne : celle des autres, la peur de tous ces blancs qui ne se risquent jamais dans Harlem, qui sentent au nord de leur ville la présence d'une immense zone mystérieuse et interdite où ils sont métamorphosés en ennemis. J'ai tourné le coin d'une avenue, et j'ai eu un choc au cœur; en un clin d'œil le paysage s'était transformé. On m'avait dit aussi : « Il n'y a rien à voir

à Harlem : c'est un coin de New-York où les gens ont la peau noire. » Et sur la 125e rue je retrouvais, en effet, les cinémas, les drug-stores, les magasins, les bars, les restaurants de la 42e ou de la 14e; mais l'atmosphère était plus changée que si j'avais traversé une chaîne de montagnes, un bras de mer. C'était soudain un pullulement d'enfants noirs vêtus d'éclatantes chemises à carreaux rouges et verts, d'écolières aux cheveux crépus, aux jambes brunes, jacassant au bord des trottoirs; des noirs rêvaient sur le pas des portes, et d'autres flânaient les mains dans les poches; les visages détendus ne semblaient pas fixer un point invisible de l'avenir, mais refléter le monde tel qu'il était donné en cet instant, sous ce ciel. Rien de tout cela n'était effrayant; et même je sentais naître en moi une gaité sans fièvre que New-York ne m'avait jamais encore donnée. Si au coin d'une rue de Lille ou de Lyon j'avais débouché soudain sur la Canebière, j'aurais eu le même plaisir. Mais le dépaysement n'avait pas seulement cette dimension pittoresque : rien n'était effrayant, mais la peur était là; elle pesait sur cette grande fête populaire. En traversant la chaussée, c'est à travers des épaisseurs et des épaisseurs de peur que je m'avançais : la peur qu'inspiraient ces enfants aux yeux vivants, ces écolières, ces hommes en complets clairs et ces femmes sans hâte.

La 125e rue est une frontière : il y a encore quelques blancs qui y circulent. Mais sur Lenox Avenue, pas un visage qui ne fût brun ou noir. Personne ne semblait faire attention à moi. C'était le même décor que sur les avenues de Manhattan et ces gens, avec toute leur indolence et leur gaieté, ne semblaient pas plus différents des habitants de Lexington que les Marseillais des Lillois. Oui, on *pouvait* marcher sur Lenox Avenue. Je me demandais même ce qu'il eût fallu que je fasse pour avoir à m'enfuir, hurlante, vers la bouche protectrice d'un métro; il me paraissait aussi difficile de provoquer un assassinat ou un viol qu'au milieu de Columbus Circle, en plein midi. Il doit se passer d'étranges bacchanales dans la tête des gens bien pensants; quant à moi, ce large boulevard paisible et gai décourageait mon imagination. Je jetai un regard sur les petites rues :

à peine quelques enfants, évoluant sur des patins à roulettes, dérangeaient leur calme petit-bourgeois; ils n'avaient pas l'air dangereux.

J'ai marché sur les grandes avenues et dans les petites rues; quand j'étais fatiguée je m'asseyais dans les squares : la vérité est qu'il ne pouvait rien m'arriver. Et si ma sécurité n'était pas tout à fait sereine, c'était à cause de cette peur dans le cœur des gens qui ont la même couleur de peau que moi. Qu'un bourgeois trop riche ait peur s'il s'aventure dans des faubourgs où l'on a faim, c'est naturel : il se promène dans un univers qui refuse le sien et qui un jour en triomphera. Mais Harlem est une société complète, avec ses bourgeois et ses prolétaires, ses riches et ses pauvres qui ne sont pas ligués dans une action révolutionnaire, qui souhaitent s'intégrer à l'Amérique et non la détruire. Ces noirs ne vont pas déferler soudain vers Wall Street, ils ne constituent aucune menace immédiate. La peur déraisonnable qu'ils inspirent ne peut être que l'envers d'une haine et d'une espèce de remords. Fiché au cœur de New-York, Harlem pèse sur la bonne conscience des blancs comme le péché originel sur celle d'un chrétien. Parmi les hommes de sa race, l'Américain caresse un rêve de bonne humeur, de bienveillance, d'amitié, il met même ses vertus en pratique : mais elles viennent mourir aux lisières de Harlem. L'Américain moyen, si soucieux d'être en accord avec le monde et lui-même sait qu'au delà de ces frontières il prend une figure odieuse d'oppresseur, d'ennemi : c'est ce visage qui lui fait peur. Il se sent haï, il se sait haïssable : cette écharde dans son cœur conciliant est plus insupportable qu'un danger extérieur défini. Il y a eu moins de crimes dans Harlem qu'aux environs de la Bowery : ces crimes ne sont qu'un symbole; non le symbole de ce qui pourrait arriver, mais de ce qui arrive, ce qui est arrivé : des hommes sont ici, minute par minute, ennemis d'autres hommes. Et tous les blancs qui n'ont pas le courage de vouloir la fraternité essaient de nier cette déchirure au sein de leur ville même, ils essaient de nier Harlem, de l'oublier; ce n'est pas une menace pour l'avenir, c'est au présent une blessure; c'est une cité maudite, la cité où ils sont maudits : c'est eux-mêmes qu'ils ont

peur de rencontrer au coin des rues. Et parce que je suis blanche, quoi que je pense, et dise, et fasse, cette malédiction pèse aussi sur moi. Je n'ose pas sourire aux enfants dans les squares, je ne me sens pas le droit de flâner dans des rues où la couleur de mes yeux signifie injustice, arrogance et haine.

C'est à cause de ce malaise moral, bien plus que par timidité, que je suis heureuse ce soir d'être accompagnée au Savoy par Richard Wright; je me sentirai moins suspecte. Il vient me chercher à l'hôtel et je remarque que dans le lobby on le regarde sans bienveillance : s'il demandait une chambre ici, elle lui serait certainement refusée. Nous allons dîner dans un restaurant chinois parce que dans les restaurants d'uptown il est fort probable qu'on n'accepterait pas de nous servir. Wright habite à Grenwich avec sa femme qui est une blanche de Brooklyn, et elle me dit que lorsqu'elle se promène dans le quartier avec sa petite fille, elle entend quotidiennement les réflexions les plus désobligeantes. Et d'ailleurs tandis que nous cherchons un taxi, des hommes jettent des coups d'œil hostiles sur ce noir entouré de deux femmes blanches; il y a des chauffeurs qui refusent délibérément de s'arrêter à notre appel. Après cela, comment pourrais-je prétendre me mêler tranquillement à la vie de Harlem? Je sens en moi cette espèce de raidissement que donne une mauvaise conscience. Tandis que Wright prend des tickets d'entrée à la porte du Savoy, deux marins nous interpellent, Ellen et moi, comme tous les marins du monde interpellent les femmes aux portes des dancings, mais je suis gênée comme je ne l'ai jamais été; je serais forcément blessante ou équivoque : ma seule présence ici est une équivoque. — D'un mot, d'un sourire, Wright remet tout en ordre : un blanc n'aurait pas pu avoir juste ce mot, et ce sourire, et je sais que son intervention, même naturelle et simple, n'aurait fait qu'aggraver ma gêne. Je monte l'escalier d'un cœur léger : l'amitié de R. Wright, sa présence à mes côtés, sont pour ce soir une espèce d'absolution.

Le Savoy est un grand dancing américain, sans aucun exotisme. D'un côté la piste est limitée par un mur contre lequel s'appuie l'orchestre; de l'autre il y a des box avec des chaises

et des tables, et par delà une espèce de grand hall qui ressemble à un lobby d'hôtel; le sol est couvert d'un tapis et des gens sont assis dans les fauteuils avec un air d'ennui; ce sont des clients qui ne consomment pas; ils acquittent seulement le prix de l'entrée et dans l'intervalle des danses les femmes font tapisserie comme dans un bal de préfecture. Nous nous asseyons dans un des box et Wright pose sur la table une bouteille de whisky : on ne vend pas de whisky ici, mais le client a le droit d'en apporter; nous commandons des sodas; nous buvons et nous regardons. Pas un visage blanc. En vérité cet endroit n'est pas plus interdit que Lenox avenue, mais seuls quelques fervents du jazz et des étrangers ont le goût de s'y aventurer. La plupart des femmes sont jeunes, elles portent des jupes simples et de petits pull-overs, mais leurs souliers à talons hauts sont d'une recherche parfois biscornue; le hâle léger ou sombre de leur peau habille mieux que des bas nylon leurs jambes nues; beaucoup sont jolies : mais surtout, toutes semblent vivantes. Quelle différence avec la froideur guindée des Américaines blanches. Et quand on voit danser ces hommes dont la vie animale n'est pas étouffée par une armature de vertu puritaine, on comprend combien il peut entrer de jalousie sexuelle dans la haine que leur portent les Américains blancs aux corps si gourds. En fait il n'y a qu'un très petit pourcentage de lynchages ou de rixes raciales dont le prétexte soit de caractère sexuel; cependant les blancs s'entêtent à croire et à dire que les noirs convoitent les femmes blanches avec une lubricité de bêtes sauvages; ici encore, ils ne font que camoufler une tout autre crainte : ils ont peur que les femmes blanches ne soient « bestialement » attirées par les noirs; eux-mêmes sont fascinés par les capacités amoureuses qu'ils leur prêtent. Leur envie s'étend plus loin. Ils disent volontiers avec rancune : « Ces gens-là sont plus libres et plus heureux que nous. » Il y a une vérité dans cette affirmation. Quelle gaité, quelle liberté, quelle vie dans cette musique et dans cette danse! Cela me frappe d'autant plus que ce grand dancing a quelque chose de familial et de quotidien. A Paris, quand rue Blomet les noirs dansent mêlés aux blancs, ils sont trop conscients d'eux-mêmes; chez les

femmes surtout, la licence des gestes a quelque chose de provocant qui tourne facilement à l'obscénité. Ici ils sont entre eux, ils ne cherchent à produire aucun effet; beaucoup de ces jeunes femmes appartiennent à des familles décentes et vont sans doute au temple le dimanche matin, elles ont travaillé tout le jour et viennent se divertir paisiblement avec leur boy-friend. Ils dansent simplement comme il leur est naturel de danser : il faut une parfaite détente intérieure pour se laisser si totalement posséder par la musique et le rythme du jazz; c'est cette détente qui permet aussi le rêve, l'émotion, la flânerie, le rire, et qu'ignorent la majorité des Américains blancs. Bien entendu les racistes en tirent un argument : pourquoi vouloir changer la condition des noirs, s'ils sont les plus libres et les plus heureux? Vieil argument qu'on trouve dans la bouche des patrons capitalistes, des colons : ce sont toujours les ouvriers, les indigènes qui sont les plus libres et les plus heureux. Et en effet l'opprimé échappe au pouvoir des idoles que s'est choisies l'oppresseur : ce n'est pas là un privilège qui suffise à justifier l'oppression.

J'écoute le jazz, je regarde la danse, je bois du whisky; je commence à aimer le whisky. Je me sens bien. Le Savoy est le plus grand dancing de New-York, c'est-à-dire le plus grand dancing du monde : il y a dans cette affirmation quelque chose qui satisfait l'esprit. Et ce jazz est peut-être le meilleur du monde : en tout cas en aucun endroit il ne peut trouver plus pleinement sa vérité; il la trouve dans la danse, dans le cœur, dans toute la vie des gens qui sont rassemblés là. Quand j'entendais du jazz à Paris, quand je voyais danser des noirs, l'instant ne se suffisait jamais tout à fait à lui-même : il m'annonçait autre chose, une réalité plus achevée dont il n'était qu'un incertain reflet. C'était juste cette nuit qu'il m'annonçait. Ici je touche à quelque chose qui ne se ramène à rien d'autre que soi : je suis sortie de la caverne. De temps à autre j'ai connu à New-York cette plénitude que donne à l'âme délivrée la contemplation d'une pure idée : c'est là le plus grand miracle de ce voyage; et jamais il n'a été plus éblouissant qu'aujourd'hui.

Mardi 4 février.

Dans la nuit, New-York s'est couvert de neige. L'aspect de Central Park est transformé. Les enfants ont abandonné leurs patins à roulettes et apporté des skis : ils dévalent fièrement des tertres minuscules. Les hommes demeurent nu-tête; mais beaucoup de jeunes gens se collent sur les oreilles des tampons de peluche fixés à un demi-cerceau de celluloïd qui barre leur chevelure comme un ruban : c'est affreux.

A 5 heures j'ai rendez-vous au bar du Plaza avec le manager d'un grand magazine pour discuter un projet d'article. La discussion est difficile parce qu'il est plus qu'à moitié ivre. Je l'emmène à une party que donne pour moi J.C., jeune et belle américaine qui travaille à *V.*, et qui est l'amie d'une Française que je connais : elle a réuni, pour me rendre service, les managers de différents magazines et d'autres gens susceptibles de m'aider à me débrouiller à New-York. Tant de gentillesse me confond : je ne suis rien pour elle, elle n'attend rien de moi. J'ai même honte : nous ne sommes pas si empressés en France.

C'est une party spécifiquement américaine; beaucoup de gens, beaucoup d'alcool, encore plus d'alcool que de gens; tout le monde reste debout, sauf mon invité qui est bientôt couché de tout son long derrière un canapé. Le ton des conversations monte. Je discute âprement avec un directeur de magazine dont le ton de supériorité m'irrite. Puis je me trouve prise violemment à partie par un grand jeune homme à l'insolence appliquée : avez-vous lu les philosophes indous? Connaissez-vous Confucius? et Jacob Boehme? Et sinon comment osez-vous avoir des opinions philosophiques? A bien le regarder, il n'est pas si jeune; il a trente ans, peut-être trente-cinq. J'essaie de lui expliquer qu'il confond pensée et érudition, mais lui aussi profite de sa connaissance de l'anglais pour parler plus vite que moi. Il me désigne un de ses amis en disant : « Voilà l'homme le plus intelligent de l'Amérique. » Je me trouve cernée par

l'équipe d'une revue qui se dit de gauche et d'avant-garde et dont l'agressivité me surprend. Sur un ton plus âpre ils renouvellent les reproches que m'adressait D.M.D. qui fit longtemps partie du même groupe, puis se sépara d'eux : aimer la littérature américaine que nous aimons en France, c'est insulter à l'intelligenzia du pays. Eux aussi ils épargnent Faulkner, mais ils mettent en pièces Hemingway, dos Passos, Caldwell et surtout Steinbeck qui semble leur bête noire. Je suis un peu ahurie; je connais mal leur revue, je ne sais pas où ils veulent en venir, ni au nom de quelles valeurs ils parlent; et à travers la virulence de leurs attaques, je ne distingue pas quels points communs nous pouvons avoir ou quels profonds désaccords nous séparent. Les martini, le whisky, mes difficultés à comprendre l'anglais aggravent ma confusion. Vers 9 heures du soir je me trouve en compagnie des « hommes les plus intelligents d'Amérique » dans un restaurant en contre-bas d'une rue où l'on nous sert de magnifiques beefsteacks : mais la fièvre de la discussion me coupe l'appétit. Ils me poursuivent à présent sur le plan politique à propos de l'article de Merleau-Ponty *Le Yogi et le Prolétaire.* Ils haïssent le stalinisme avec une passion qui me fait comprendre que ce sont d'anciens staliniens. Je pense que l'alcool aidant nous mesurons mal nos paroles; il paraît que mes propos sont dignes d'un agent du Guépéou; mais on prendrait facilement ces esprits libres pour des impérialistes américains. Le grand jeune homme insolent déclare au milieu de la conversation : « Ce ne sont quand même pas les Russes qui vous envoient de quoi manger; c'est l'Amérique qui a créé l'U.N.R.A. » Si même les intellectuels dits de gauche sont si fiers des boîtes de lait condensé que leur gouvernement nous dispense, comment s'étonner de l'arrogance de la presse capitaliste, de ce ton de condescendance que j'ai observé un peu partout à l'égard de la France et qui commence à m'exaspérer? Je m'indigne et nous nous disputons pour de bon. L'excès même de notre colère peu à peu nous calme. Il fait chaud. — C. E. ruisselle de sueur; nous sommes gênés de ne savoir au juste ni les uns ni les autres à qui nous avons à faire. Sans doute un échange d'idées plus réfléchi eût été plus profi-

table : ils ont parlé avec tant de feu qu'ils ne m'écoutaient pas et que je les entendais mal. Nous quittons le restaurant. Dehors il neige et, sous le ciel pur, le froid mord. Quelqu'un propose de reprendre la discussion mais je suis épuisée d'avoir tenu tête si longtemps, en anglais, à tant d'inconnus. J'ai du bitume dans la bouche et encore quelques élancements de colère dans la poitrine. Il est minuit passé : nous nous retrouverons quelque autre jour.

5 *février.*

La conversation d'hier m'a remuée. Pendant cette première semaine, j'ai été trop enchantée par ma découverte de New-York pour me laisser déprimer par la lecture de la presse quotidienne et hebdomadaire; mais ce matin toutes les colères et les craintes que j'ai étouffées me reviennent au cœur. On m'avait bien prévenue et je connaissais l'orientation générale de la politique américaine : mais le climat est encore bien plus irrespirable qu'on ne me l'avait dit. Avant tout, la plupart des magazines et des journaux — la presse Hearst en tête bien entendu — s'emploient à créer une psychose de guerre. Ils répètent jour après jour que le conflit est inévitable et qu'il est nécessaire de prévenir l'agression russe. *Life* a même déclaré dans un article retentissant que le monde était déjà en guerre : l'usage des armes devient donc légitime; et à l'intérieur du pays cet état de guerre larvée, de guerre à froid, autorise des mesures exceptionnelles; la politique extérieure peut empiéter sur la politique intérieure. Le parti communiste, bien qu'encore abstraitement reconnu, n'est plus un parti, mais une cinquième colonne : lutter contre lui devient un droit national. Avec la psychose de guerre on développe « la terreur rouge »; tout homme de gauche est accusé d'être communiste et tout communiste est un traître. L'Europe étant transformée d'ores et déjà en champ de bataille, toute intervention est autorisée; on parle de l'Europe comme d'une vassale pitoyable certes, mais indocile : la France en particulier est une enfant très indisciplinée. A l'intérieur la Chambre et le Sénat préparent acti-

vement des lois antitravaillistes. Bien entendu dans un pays capitaliste la liberté est toujours mystifiée : mais l'apparence même de la démocratie s'évanouit de jour en jour, et de jour en jour l'arbitraire éclate avec plus d'impudence. C'est là le fond sur lequel se détache tout ce que je lis, ce que j'entends, ce que je vois. Aujourd'hui, il s'impose avec tant d'évidence que le ciel même de New-York en est obscurci; le luxe des drug-stores, les sourires, les voix nasales et gaies, les cigarettes, les jus d'orange, tout a un arrière-goût faux.

Par chance, il m'est offert une bonne occasion de concentrer ma colère : et sans doute est-elle plus vive parce que je suis plus sensible. Hier, chez J.C., un journaliste ivre-mort m'a donné rendez-vous au *New-York Times* à propos d'un projet d'article. Le journal occupe un immense building; un ascenseur m'emporte au 10e étage. Le journaliste s'est dessaoulé dans la nuit. Il m'introduit dans le bureau d'un grand manager; le grand manager se balance sur son fauteuil tournant; du haut de sa puissance propre et de la puissance américaine en général, il me jette un regard ironique : ainsi la France s'ouvre à l'existentialisme? Bien entendu il ne sait rien de l'existentialisme, son mépris vise la philosophie en général et plus généralement encore l'outrecuidance d'un pays économiquement pauvre et qui prétend penser; n'est-ce pas dérisoire de vouloir penser quand on n'a pas l'avantage d'être une des têtes d'un grand journal américain, ce qui d'ailleurs dispense de penser?... « Oui, dit-il, en France vous posez des questions : mais vous ne les résolvez pas. Nous, nous ne les posons pas : nous les résolvons ». Le fauteuil tourne et craque. En France, les puissants de ce monde jouent plutôt l'immobilité intimidante; celui-ci joue à la désinvolture. Peut-être son agitation — comme aussi chez beaucoup d'Américains la mastication du chewing-gum — est-elle destinée à masquer une incertitude intérieure quelque peu troublante : il me semble qu'en ce pays le complexe d'infériorité n'est jamais bien loin, même s'il est soigneusement caché sous une assurance concertée.

A travers ma courte expérience, je sens que l'Amérique est dure aux intellectuels. Les éditeurs, les managers, évaluent votre

cerveau d'un air critique et dégoûté, l'air d'un impresario qui demande à une danseuse de montrer ses jambes. Ils méprisent *à priori* le produit qu'ils vont acheter, comme aussi le public à qui ils l'écouleront; leur rôle est de créer entre ces deux formes d'humanité dérisoire — l'auteur et le lecteur — un rapport également dérisoire, mais que leur habileté convertira en respectables dollars au profit de la maison. La précision même des mesures assimile l'écriture à une denrée d'épicerie. On dit : je voudrais 2.500 mots. Nous payons tant de dollars pour 1.500 mots. Sans doute un rédacteur français compte aussi les colonnes et les lignes, mais avec plus de souplesse. Quant au contenu des articles, on admet encore en France que certaines valeurs gardent un sens et que le public est capable de les reconnaître. Ici, il s'agit de dissimuler à la stupidité des lecteurs la vanité fondamentale des pages qu'on leur présente. Cette stupidité, amplifiée par le mépris arrogant des hommes d'affaires qui l'exploitent, fait la loi. Il est interdit de faire confiance au public dans l'espoir qu'il vous fera confiance. Il faut lui servir ce qu'il demande; la difficulté est qu'en même temps on doit le surprendre, la surprise étant une des formes recommandées du leurre. D'où un dilemme difficile : proposez un sujet d'article inédit, on vous répond que les Américains ne s'y intéressent pas; choisissez une question qui les préoccupe, on vous objecte qu'elle est déjà rebattue. L'adresse, c'est d'inventer au sein du lieu commun une petite nouveauté piquante.

Je ne sais si c'est mon humeur qui ce soir a désenchanté même New-York. En vérité les boîtes de nuit souffrent de ce commencement de dépression qu'on appelle pudiquement « Recession ». Avec mes amis espagnols nous avons été d'abord 52e rue — la rue des cabarets élégants — chez Billie Holliday. Un public clairsemé écoute un orchestre sans éclat en attendant que Billie chante. Elle est là, elle sourit, elle est très belle dans une longue robe blanche, ses cheveux noirs ont été défrisés par une habile permanente, ils tombent raides et lustrés autour de son visage brun clair : sa frange a l'air sculptée dans un métal sombre. Elle sourit, elle est belle, mais ne chante pas.

On raconte qu'elle se drogue et qu'elle ne chante plus que rarement. Nous descendons à Greenwich. Le décor de Café Society down-town est plaisant; les attractions ne sont pas mauvaises : mais la salle est aussi presque vide. Nous allons chez Nick's, au coin de la 10e rue. Il paraît que l'an dernier le jazz était de première qualité et le public nombreux. Recession. La grande pièce décorée de têtes de cerfs qui lui donnent un peu l'air d'un rendez-vous de chasse est agréable pour boire et pour causer; mais l'orchestre est des plus médiocres et nous sommes presque seuls. Nous buvons et nous causons. Mais je suis déçue. Les lumières, l'animation des rues promettent mille enchantements nocturnes. Est-ce qu'il n'y a aucun endroit où ces promesses soient tenues? Peut-être n'avons-nous pas su le trouver. Je chercherai.

6 *février.*

Parmi toutes les promenades que j'ai faites quotidiennement dans New-York, celle d'aujourd'hui fut une des plus belles. F.G. voulait me montrer la bibliothèque espagnole, en haut de la ville. Nous montons sur l'impériale d'un autobus qui suit les bords de l'Hudson. C'est un beau jour froid; les squares sont couverts de neige. L'autobus roule lentement et le trajet dure plus d'une heure. Avec surprise, une porte franchie, je me trouve au cœur de l'Espagne; les salles silencieuses ont une odeur d'Espagne; elles sont décorées de majoliques, de bois sculptés, de cuirs précieux; aux murs de la galerie qui court autour du hall central sont accrochés des Goya, des Greco, des Zurbaran : certains ont une allure suspecte; quelques toiles du Musée Métropolitain m'ont paru aussi n'être que des copies; les Américains sont sans doute trop avides de peintures anciennes pour se montrer très exigeants. Mais il y a ici des tableaux qui sont évidemment authentiques; et c'est une joie oubliée de les contempler dans cette atmosphère qui rappelle l'Escurial et les églises de Tolède. De l'autre côté de la cour, nous trouvons un musée indien : masques, ceintures de perles, peaux de buffles où sont tracés des dessins sacrés. Une maquette en

carton pâte évoque Manhattan au temps où les indigènes l'occupaient encore : voici trois siècles seulement, il y avait ces huttes et ces feux au milieu des rochers qui affleurent dans les jardins publics. Au début du siècle dernier, ce haut Broadway sur lequel nous marchons n'était qu'une route de montagne. Nous montons jusqu'au Cloître que Rockefeller a fait apporter d'Europe pierre par pierre et où il a rassemblé des objets moyenâgeux. Nous arrivons au moment de la fermeture des portes, mais nous en avons peu de regret. Ce qui est saisissant, c'est le site où nous nous trouvons. Le cloître se dresse sur les hauteurs appelées Washington Heights, au bout d'un étroit éperon. On traverse un grand parc solitaire, dont les allées disparaissent sous une épaisse couche de neige vierge et on arrive à l'extrême pointe de New-York. La ville s'arrête ici, abruptement; elle bute contre une large courbe de l'Hudson. En face, ce sont les hautes falaises sauvages de New Jersey. A droite, la ville n'est plus qu'un corridor étranglé entre Washington Heights et le plateau du Bronx : on voit les assises de ces collines qui supportent comme un socle l'alignement régulier des immeubles. Ce relief a gardé quelque chose de barbare; l'architecture n'en a pas maquillé les courbes; on a seulement planté des maisons sur ce morceau de territoire qui est resté cru. Sous la neige, dans la lumière du soleil couchant, ce paysage chaotique semble tout près de revenir à la nature. On se croirait au bord d'une fin du monde glacée. Nous sommes seuls, à la pointe de ce cap silencieux, comme deux survivants oubliés. C'est presque avec étonnement que nous retrouvons dans la plaine les lumières, le bruit, la vie.

8 *février.*

J'ai rendez-vous à 5 heures dans le hall de mon hôtel avec E. A. qui m'avait promis l'autre jour de me faire entendre du bon jazz. En l'attendant je parcours les journaux. Ils sont tout pleins du discours que Dwight Green, gouverneur républicain de l'Illinois, a prononcé à Washington. Il a dit avec une violence remarquable ce que beaucoup de républicains expriment un

peu plus timidement : tout pays étranger est haïssable, particulièrement l'Angleterre et la Russie; il faut armer à outrance, intensifier la production de la bombe atomique, mettre la main sur tous les pays dont la vassalisation est nécessaire à la sécurité américaine.

Je me rappelle à peine le visage, pourtant caractéristique, de E. A. : il y avait trop de visages neufs autour de nous et nous avons à peine échangé quatre mots. Je suis un peu étonnée de me trouver en train de marcher dans la rue aux côtés de cet inconnu qui me parle avec la cordialité d'un vieil ami et qui m'appelle par mon prénom, à la manière américaine : il y a ici dans les rapports humains une facilité qui me charme. Peut-être les amitiés sont-elles en France plus solides et plus profondes : je n'en sais rien; mais en tout cas chez nous le premier accueil n'a jamais cette chaleur. Et avec quel empressement tous ces gens sont prêts à rendre service! J'ai exprimé le désir d'entendre du jazz et me voilà en route pour le concert que Louis Armstrong donne à Carnegie Hall; c'est une rare aubaine; il y a des années qu'Armstrong ne s'est pas produit dans une salle de concert et toutes les places sont retenues depuis longtemps. E. A. est un aficionado, il a ses entrées; mais qu'il m'en fasse profiter, moi qu'il ne connaît pas, avec une gentillesse si gratuite, c'est de nouveau un étonnement qui me remplit d'une espèce de honte.

« Nous passerons chez M. pour prendre les billets », me dit E. A. Une fois de plus, je connais cet émerveillement sur lequel je ne suis pas encore blasée : de voir un nom, une image se métamorphoser en un être de chair et d'os. Peu de temps avant de partir pour New-York, j'écoutais à Paris l'orchestre de Don Redman, je pensais que j'allais partir, et je feuilletais la revue noire *Ebony* dont les images me semblaient singulièrement émouvantes par tout ce qu'elles me promettaient de l'Amérique; il y avait entre autres M. qui riait dans les rues de Harlem : c'est un musicien blanc qui, marié à une noire, a vécu vingt ans parmi les noirs et joue dans un orchestre noir. Il a raconté son histoire dans un livre qui vient d'obtenir un grand succès; c'est lui

qui nous accueille dans un bureau encombré de livres et de disques. Il y a plusieurs personnes autour de lui et ce serait intimidant s'ils n'étaient tous des Américains; E.A. me présente entre autres C.W.G. qui vient de publier un roman assez scandaleux sur une école militaire du Sud. C'est un grand garçon roux qui a l'air d'un adolescent quoiqu'il soit déjà marié; il a le menton de Fred Astaire; à mes yeux, il est typiquement américain, c'est-à-dire que j'ai l'impression de l'avoir vu vingt fois, par petits morceaux, dans des films de Hollywood. M. me tend un verre de whisky; il me dédicace un exemplaire de son livre, il me donne plusieurs de ses enregistrements. C.W.G. me dédicace aussi son roman. Me voilà les bras chargés de livres et de disques, entouré d'amis qui semblent me connaître de toujours. Je sais qu'ils aiment le jazz avec ardeur, qu'ils haïssent ardemment le capitalisme américain, le racisme, le moralisme puritain, tout ce que je déteste dans cette Amérique à laquelle ils appartiennent et dont beaucoup d'aspects leur sont chers. Cela suffit pour que je me sente bien plus près d'eux que des Français trop serviles ou trop hostiles pour qui ce pays n'est qu'une puissance abstraite.

Carnegie Hall, la plus grande salle de concert du moonde, est comble. Le public américain a plus ou moins assassiné le jazz, mais il l'aime encore. Armstrong apparaît au milieu des applaudissements frénétiques, et une fois de plus j'assiste avec émotion au prodige d'une matérialisation : je reconnais ce visage dont j'ai vu tant de photographies. Mais les cheveux sont blancs. Armstrong se fait vieux. A présent il ne joue plus guère que dans des buts commerciaux, avec un de ces orchestres trop vastes où l'intimité et la vérité du jazz se perd. Il paraît que c'est avec cet orchestre qu'il voulait se produire ce soir et on a eu beaucoup de mal à le convaincre de jouer avec seulement cinq musiciens. Pour les derniers morceaux cependant, il a tenu à rassembler toute sa troupe. Et le public accueille avec autant d'enthousiasme cette musique pour dîners dansants que le jazz authentique, si pur et si bouleversant, de la première partie.

Aussitôt dehors, les bras chargés de mes disques, de mes livres

et la tête encore bourdonnante, je saute dans un taxi. Je vais dîner dans un restaurant espagnol du village avec l'équipe que j'ai rencontrée il y a quatre jours pour reprendre la discussion de l'autre soir.

Le ton de la conversation est aujourd'hui bien différent; tout de suite C.E. et P.B. s'excusent de leur vivacité, ils craignent de s'être montrés grossiers. Ils sont d'autant plus repentants qu'on n'a guère coutume en ce pays de pousser très loin les discussions d'idées; comme dans le salon de Mme du Deffand, le bon ton met un frein aux passions : si quelque antagonisme menace de se révéler avec éclat, on coupe court, on se replie sur des formules polies et vagues. Je m'excuse à mon tour : c'est sans doute moi avec mes habitudes françaises qui ai exaspéré la dispute. Nous nous confondons en politesse; à tout ce que j'avance, ils disent oui; comme je me fais mal comprendre, ils entendent noir quand je voulais dire blanc : ils approuvent, je rectifie : ils approuvent encore. Cet excès de ménagement nous fait rire, ce qui détend un peu l'atmosphère. Nous essaierons de parler franchement, sans colère. Par prudence, nous écartons la question politique. Nous nous cantonnons sur le terrain de la littérature où d'ailleurs leur opinion m'intéresse davantage.

Ils se plaignent d'abord de la dure condition des intellectuels américains. Leur revue a à peine dix mille lecteurs, ce qui est insignifiant en Amérique. Un écrivain qui ne fabrique pas délibérément des best sellers a le plus grand mal à vivre de sa plume. Aucune compensation d'ordre moral ne lui est offerte : pas d'amitié avec les autres écrivains, chacun est seul . Pas d'influence sur le public qui n'est sensible qu'aux réussites monétaires. Le succès même n'ouvre pas en littérature les portes de la bonne société : sa réputation sera toujours moins tapageuse et plus passagère que celle des stars de Hollywood. Je retrouve dans ces propos un écho de ce que me disait F. G. à propos de la peinture. En France non plus on ne vit pas si facilement de littérature pure : mais le fait est qu'on n'y parle pas du métier d'écrivain avec une si amère rancœur.

Chez C. E. autour d'une bouteille de whisky, ils reprennent leurs attaques contre la littérature à succès. Il existe, me disent-ils, une authentique culture américaine, héritière de la culture européenne à laquelle elle se rattache directement : ce furent au siècle passé Thoreau, Whitman, Melville, Hawthhorne, Henry James, Crane (ils ne citent pas Edgar Poe, on ne le cite jamais : je crois bien que c'est un auteur français); plus près de nous il y a Wolffe, Fitzgerald et surtout T.S. Eliott. C'est là une littérature civilisée qui cherche à la fois la perfection formelle et une saisie approfondie du monde. Si l'on excepte Faulkner, tous les écrivains que nous aimons en France sont à l'encontre de cette tradition. Ils sont retombés dans un réalisme sans beauté et superficiel. La description du comportement a remplacé la psychologie en profondeur et l'exactitude documentaire l'invention et la poésie. Hemingway ou Wright, si on les compare à un James Joyce, par exemple, n'apportent rien : ils racontent des histoires, c'est tout. Si nous aimons ces livres, c'est par une sorte de condescendance. Nous sommes amusés de découvrir à travers *Tortilla Flat* ou *Tobacco road* un peuple dont les mœurs nous étonnent comme ceux d'une tribu barbare. Nous n'accepterions pas en France avec estime un équivalent de ces romans. (Je me demande si cette idée d'équivalence à beaucoup de sens, mais passons). C'est cette condescendance qui nous fait mettre sur un même plan Dashiel Hammet, James Caïn, qui sont méprisés ici, Mac Coy qu'on ignore totalement, et un Faulkner. Amusons-nous à la lecture des romans policiers si nous voulons, à celle de Steinbeck et de dos Passos si nous pouvons : mais comme nous nous amusons aux films de Hollywood que C. E. lui-même voit avec plaisir quand il est fatigué, mais auxquels on ne songe pas à accorder de valeur artistique.

Je conviens que le réalisme prend facilement d'un pays à l'autre de fausses couleurs de poésie : eux-mêmes admirent la *Femme du Boulanger*; je conviens que le snobisme assurant le succès à n'importe quel roman américain, on les traduit sans discernement : voire, on en fabrique. Et certes l'apport

d'un Dashiel Hammet, encore qu'il me semble valable, n'est pas celui d'un Faulkner. Mais sur le fond de la discussion, je ne suis pas du tout d'accord. Ils s'en irritent un peu. Ils disent que c'est l'influence de Steinbeck, de Hemingway qu'on retrouve dans ces best-sellers dont le poids stupide étouffe l'authentique littérature américaine; il faut les combattre, il y a une dure lutte à mener pour que d'autres voies s'ouvrent. Quelles voies? Ils ne peuvent citer aucun jeune écrivain qui les satisfasse; leurs aspirations demeurent négatives et très vagues. Ils me semblent rêver d'un retour à la psychologie d'analyse et d'un certain classicisme, toutes choses qui nous ennuient aujourd'hui en France. D'ailleurs, bien qu'ils opposent l'Amérique à la France, ils n'aiment non plus aucun écrivain français vivant.

« Ils détestent tous les écrivains vivants, parce qu'eux-mêmes ne sont ni écrivains ni vivants », m'ont dit des écrivains américains vivants; ils attaquaient leurs critiques avec autant de force que ceux-ci en avaient mis à les dénigrer. Les gens de cette revue, m'explique-t-on, ont besoin d'idoles parce qu'ils ne trouvent pas de secours en eux-mêmes : ils ont admiré Staline, puis ils sont passés à Trotsky; et ils ont fini par se mettre au service de la Tradition; c'est leur dieu du moment et la justification de leurs haines; ils sont eux-mêmes stériles, c'est là le fond de l'affaire, et c'est pourquoi, ayant peu de lecteurs, une influence politique nulle, et aucune passion au cœur, ils haïssent la vie non seulement en littérature, mais partout où elle se rencontre.

Il y a sans doute beaucoup d'injustice dans ce procès : ce qui est en tous cas saisissant, c'est le divorce qu'on constate entre les intellectuels et les écrivains; la plupart des écrivains ont commencé par être vendeurs de journaux ou cireurs de bottes et se sont donné leur culture au hasard de leur vie; il est très rare inversement que des hommes cultivés écrivent, du moins des livres qui touchent. Si bien que cette querelle est presque une querelle de classe. Nous avons en France des intellectuels à revendre; tandis que l'effort des écrivains pour intégrer à la littérature la vie sous sa forme la plus crue était neuf pour

nous et nous a singulièrement enrichis. J'accorderai à mes interlocuteurs que la vie peut se figer si le romancier se laisse aller à la facilité et que bien des Steinbeck et le dernier Caldwell sont des livres fabriqués à coup de procédés. Mais l'accusation de réalisme qu'ils portent n'a aucun sens clair. On sait exactement ce qu'a été l'école réaliste en France : un parti pris truqué d'impartialité en face du donné, attitude qui se détruit d'elle-même. Mais dans les romans américains que nous aimons, le donné est décrit à travers des parti-pris violents d'amour, de haine, de révolte; la vie s'y découvre dans sa vérité; c'est-à-dire que la conscience du héros y est présente. Que veut dire alors le mot réalisme? Et d'ailleurs qu'aime-t-on dans Stephan Crane, en particulier dans cette longue nouvelle appelée *Maggie*, sinon, en face des conventions de l'époque, une audace réaliste?

Ce que j'ai senti avec évidence à travers ces querelles, c'est que la « littérature américaine », pas plus que « l'Amérique », n'est un bloc homogène et fermé, comme on a trop tendance à le croire de loin. C'est une réalité vivante et mouvante, traversée de courants divers et qui souvent se combattent. Que la nouvelle génération se détourne des écrivains, même grands, qui l'ont précédée, c'est naturel, c'est nécessaire : mais ils ne trouveront pas non plus chez Melville ou chez Hawthorne les réponses à leurs problèmes : ce sont des problèmes neufs auxquels ils doivent apporter d'eux-mêmes des solutions. Si elles sont bonnes elles s'inscriront d'elles-mêmes dans la Tradition.

Dimanche 9 février.

« Le dimanche », m'a dit une Américaine « on passe la matinée au lit à lire le supplément du *New-York Times.* » La première fois que j'ai acheté le *Sunday New-York Times*, j'ai cru que je me trompais, que j'emportais toute une pile de journaux : mais toute cette pile n'était qu'un seul journal. Même les jours de semaine j'ai du mal à manier ces masses de papiers; j'ai appris à laisser de côté la rubrique des sports, celle des inves-

tissements, celle des mariages et des décès et des mondanités; mon œil saute par-dessus les réclames qui remplissent des pages et des pages; mais je me perds encore : ce qui me déconcerte, c'est que cette grande presse internationale est aussi une presse locale; les problèmes du désarmement sont placés sur le même plan que la miraculeuse guérison du « blue baby » des époux Thompson ou que l'ingénieux aménagement d'un trailer pour le vétéran Smith nouvellement marié. Ici encore, il s'agit de persuader l'Americain que toute l'Amérique s'intéresse au cas singulier de chaque citoyen : la presse choisit abstraitement chaque jour quelques exemples bien concrets qu'elle offre comme preuves à ses lecteurs. Et pendant qu'ils organisent des collectes en faveur de l'enfant malade ou qu'ils envoient des cartes de félicitation aux heureux époux, les gens ont à peu de frais l'impression de participer activement à la vie du pays : ils abandonnent d'autant plus volontiers aux mains de spécialistes les problèmes de la liberté du travail, de la lutte contre les Rouges, de l'intervention dans les affaires d'Europe.

C'est une belle journée glacée. Le matin je vais avec R. Wright assister à un service dans une église noire. Il règne une paix villageoise sur les grandes avenues de Harlem; la chaussée est déserte comme celle des boulevards parisiens pendant l'occupation; sur les trottoirs, des enfants jouent avec la neige, malgré le froid qui mord. Jamais Greenwich Village n'a mieux mérité son nom; dans les rues provinciales, que bordent des maisons de deux à trois étages, la neige étouffe tous les bruits; elle recouvre les toits, elle a envahi les perrons; on enfonce jusqu'à la cheville et les automobiles qui stationnent contre les trottoirs sont littéralement ensevelies. Mais le soir, sur la Bowery, le froid a perdu son charme campagnard; sous le plafond noir du métro aérien, ces hommes qu'on appelle ici cruellement « les hommes oubliés », « les hommes seuls » grelottent.

La Bowery, c'est l'avenue de la misère. Des tramways — je crois bien que ce sont les seuls tramways de New-York — passent avec bruit sous le métro aérien; toutes les maisons,

toutes les boutiques sont couleur de pain gris, de figure mal lavée. En bas, on vend des fourrures de luxe et des diamants; ces bijouteries sont des halls tristes où différents marchands ont côte à côte leurs comptoirs; plus haut, on trouve surtout des boutiques de revendeurs, des bric-à-brac : des vêtements d'occasion, des grappes de souliers usagés pendent autour des portes en contre-bas; il y a des tailleurs, entre autres un tailleur pour hommes gras, qui expose des photographies d'obèses habillés par ses soins, et des vestes, des pantalons aux dimensions fabuleuses; il y a surtout des boutiques de prêteurs sur gages que désigne l'enseigne traditionnelle : trois grosses boules de métal cuivré; on les reconnaît aussi aux guitares exposées contre les vitres; au milieu des bijoux ternis, des phonographes, montres, appareils photographiques, ustensiles de cuisine, on voit toujours des guitares, aussi nobles, malgré leur entourage mêlé, que dans les tableaux de Picasso; souvent des trompettes et des saxophones leur tiennent compagnie. Entre ces magasins s'élèvent tout au long de la Bowery les hôtels pour les « hommes sans femmes »; la façade écaillée, les vitres poussiéreuses serrent le cœur : ce sont des asiles où pour quelques cents on peut louer une paillasse ou seulement un coin de plancher grouillant de punaises. Plus pauvres, les clochards new yorkais vont dans les « Flop-house » où ils dorment, assis sur des bancs, les bras appuyés à une corde et la tête soutenue par ces bras repliés; ils dorment jusqu'à ce que le temps de repos qu'ils ont acheté soit écoulé; alors on tire sur la corde, leur buste s'effondre et le choc les réveille. Plus pauvres encore, ils restent dans la rue. Les malades, les vieux, les ratés, les malchanceux, tous les déchets de la vie américaine rôdent sur ces trottoirs. Ils se couchent sur l'asphalte malgré le verglas ou la pluie; ils se blottissent sur les marches des petits escaliers qui descendent vers les sous-sols; ou bien ils restent debout, appuyés aux murs, ils essaient de dormir debout. Ils n'ont plus qu'un but sur terre : c'est de boire; dans la détresse noire et froide de la Bowery le luxe des enseignes au néon annonce en chaque bar un paradis. Mais l'ivresse aussi se paie : ils essaient de vendre aux passants, de se vendre les uns aux autres leur

dernière chemise, leurs savates trouées, un couteau ébréché; autour d'une loque ramassée le matin dans une poubelle se déchaînent toutes les passions de l'Hôtel des Ventes ou de la Bourse. Le plus souvent ils n'ont rien du tout à vendre : ils mendient. Mon amie S.G. qui travaille dans le quartier en connaît plus d'un; pour mendier, ils bouffonnent; c'est la règle ici. Du président des U.S.A. au clochard, c'est toujours en bouffonnant qu'on sollicite. « La banque est fermée, madame, je ne peux pas toucher mon chèque : voudriez-vous m'avancer vingt-cinq cents? ». Parfois, devant le livre qu'elle tient sous le bras, deux yeux brillent : « Prêtez-le moi : je vous le rendrai ». Ils le rendent; c'est pour le lire qu'ils l'avaient emprunté. S. me dit que beaucoup de femmes vivent aussi sur la Bowery, mais on les voit plutôt dans les cafés que dans la rue : il y en a une qu'on appelle « la reine de la Bowery », une vieille beauté qui a été célèbre, qui vit misérablement, mais qui possède un gros magot.

Le bar le plus célèbre de la Bowery, c'est *Sammy's*. C'était naguère un bar comme les autres, une espèce de flop-house où pour quelques cents on pouvait boire et dormir tout au long des jours et des nuits. L'après-midi, sa physionomie n'a guère changé; les seuls clients sont des clochards, hommes et femmes, qui boivent au comptoir de la bière bon marché ou qui dorment, assis sur des chaises, le buste couché sur la table. Mais Sammy, le propriétaire, a eu une idée de génie. Il a ramassé de vieilles actrices, des chanteuses, des danseuses âgées de 60 à 80 ans et il les exhibe le soir, empanachées de plumes, dans des danses et des chansons de leur jeunesse. Le bar est devenu un cabaret : *Sammy's Follies* et connaît un gros succès. Dehors, devant la porte, des hommes attendent dans le froid qu'un nickel tombé du ciel leur permette d'entrer; ceux que la chance a servis titubent joyeusement autour du bar où président, peintes sur le mur au-dessus du luxueux arsenal des bouteilles, les reines de la Bowery. Mais c'est une bourgeoisie décente qui est assise aux tables, buvant du whisky et mangeant des hamburgers. Les murs sont couverts de photographies, de coupures de presse, d'autographes; il

y a aussi des vieilles affiches en couleurs, réclames pour films muets, où se perpètrent viols et assassinats. Comme dans toutes les boîtes de nuit new-yorkaises, une photographe moulée de soie noire circule entre les tables; avec un avenant sourire elle braque sa lampe sur les couples et les bandes joyeuses. Nous nous asseyons à côté de l'estrade enrubannée : un homme tient le piano; une jeune femme triste joue du violon; elle se trouve déplacée ici, elle se sent malheureuse et distinguée. C'est aussi une femme qui frappe sur la caisse; elle se déchaîne avec une application éperdue. Une à une les chanteuses défilent. On les a à dessein choisies énormes : des Mae West atteintes de cellulite. Leurs cheveux sont rouges ou noir corbeau; le fard s'étale avec une extravagance volontaire : des plaques orange sur les joues qui pendent, de la poudre crayeuse dans les plis du double menton. Seuls les yeux malgré les faux cils, le charbon, le mascara, les cernes bleus, demeurent humains : on ne peut pas toucher cette fragile rondelle, elle échappe à tous les travestissements. Toutes ces vieilles fées portent d'immenses chapeaux à plumes oranges ou vertes, des bijoux étincelants; des robes de soie noire gainent leurs corps et leurs poitrines en balcon. Elles chantent des chansons de cow boy, des ballades sentimentales, toutes les rengaines de 1900; elles esquissent des pas de danse, elles sautillent en faisant bondir leurs seins épais. Beaucoup ont eu du talent, de la beauté et elles gardent encore assez de feu, de vie et de louche féminité pour que les applaudissements qu'elles recueillent soient équivoques. Le public est fasciné. Je remarque une femme assise seule à une table, jeune encore, décente, et qui boit whisky sur whisky, en fixant la scène d'un air dur; d'autres femmes, dont les yeux chavirent, rient hystériquement. L'attraction majeure, c'est une octogénaire dont le visage poupin, mollement noyé dans une masse informe de chair, évoque encore la beauté. Elle chante en donnant à son grand chapeau des bourrades canailles; elle ondule, et malgré ses quatre-vingt-cinq ans, elle resssuscite un instant cette Mae West qu'elle a été : quand elle relève ses jupes de soie, découvrant un pantalon canari serré autour des genoux et des jambes dignes de Mistinguett, tout le public

hurle; les femmes hystériques retroussent leurs robes et se pâment à demi sur l'épaule de leurs hommes embarrassés. La vieille parcourt la salle en embrassant au passage des crânes masculins; elle marche en dansant et de temps en temps ébauche le geste de relever sa robe par derrière : un coup de sifflet la rappelle à l'ordre. Le public hurle de plus en plus fort. Dans un grand roulement de tambour, au milieu des applaudissements, des rires et des cris affolés, la vedette va s'asseoir dans un coin de la pièce, toute seule; elle a l'air très vieille et très fatiguée. Elle recommencera demain soir.

Bien entendu, toute cette histoire n'est pas belle : on bafoue de vieilles femmes misérables. Mais que leur offrent les gens bien pensants qui protestent? Après tout, Sammy leur permet de gagner leur vie. Du moment que la Bowery existe, Sammy n'est pas à blâmer. Et la Bowery, c'est l'envers de Wall Street.

8 *février.*

Cet après-midi j'ai vu du cinéma, un documentaire produit par la « Marche du Temps »; on y assistait à la quête du bonheur telle qu'elle se pratique en Amérique. On voyait d'abord des librairies où des hommes et des femmes achetaient des livres aux titres prometteurs : *Le Secret du bonheur*, *Le bonheur en cinq leçons*, etc... Puis des séances de culture physique : à la gymnastique se mêlaient des exercices de persuasion rappelant la méthode Coué. D'autres insatisfaits consultent des voyants, des astrologues. D'autres écrivent avec espoir à des journaux spécialisés et dépouillent avidement les réponses de quelque « Miss Lonelyheart » sans scrupule. D'autres encore écoutent à la radio les consultations de Mr. Anthony ou vont le consulter eux-mêmes. Mr. Anthony est célèbre en Amérique et ses émissions font fureur. Il accueille les âmes en peine, leur demande d'exposer leur problème, donne quelque réponse banale : et toute la conversation est retransmise par radio, y compris les sanglots qui souvent brisent la voix du consultant. La mystification était si impudente qu'on a fini par

interdire Mr. Anthony; mais il a des émules. Et le documentaire ne parlait pas des psychanalystes patentés dont beaucoup ne sont que des exploiteurs sans scrupule.

Ce petit film, très officiel, confirme ce qu'on m'a dit de beaucoup de côtés : c'est seulement sur les affiches et les pages de réclame que les Américains ont ces joues pleines, ces rires épanouis, ces regards lisses, ces visages ivres de bonne conscience; en vérité presque tous sont en difficulté avec eux-mêmes; la boisson apporte un remède à ce malaise intérieur dont la figure la plus ordinaire est l'ennui : comme le fait de boire est admis par la société, il n'apparaît pas comme un signe de désadaptation; c'est la forme adoptée de la désadaptation. Mais l'alcool n'est pas, malgré tout, une panacée et certains individus se formulent tout haut cette gêne que chacun ressent en secret : c'est alors que Mr. Anthony ou la psychanalyse proposent leurs services. Si la psychanalyse a tant de vogue en Amérique, si la psychologie est un des sujets de la conversation favori des intellectuels, des gens cultivés, ce n'est pas que les Américains attendent que ces disciplines les aident à se trouver eux-mêmes, mais au contraire qu'elles se fassent complices de leur fuite. Quand on se sent désadapté on peut être tenté de mettre le monde en question : cette attitude révolutionnaire est dangereuse pour la société qu'elle menace, angoissante pour l'individu qui se trouve en face de décisions à prendre, de risques, de responsabilitésa. On admettra *à priori* que c'est le désadapté qui est dans son tort; et lui-même est tout heureux de considérer son désarroi comme une maladie aussi sûrement guérissable qu'un rhume de cerveau. On refuse toute vérité intérieure aux questions qu'il se pose, à ses doutes, à ses angoisses : on les considère comme une réalité donnée qu'il s'agit d'étudier scientifiquement. Il n'y a plus un sujet se débattant dans son drame singulier, mais un cas objectivement défini. Chaque individu est un cas; c'est une singularité universelle. L'individu le plus remarquable par ses extravagances, ses excentricités, par l'affirmation de son individualité, on l'appelle un « caractère », et c'est là encore une catégorie générale dans laquelle se trouvent niées la séparation

et la solitude des libertés. Le cas s'exprime par le « problème ». Tout citoyen américain a un problème comme il a un état-civil; s'il est normal et éclairé, il sait le définir lui-même en termes qui déjà en indiquent la solution; moins éclairé il définit le problème et en demande une solution aux gens compétents : ce sont précisément des problèmes accompagnés de leur solution que diffusent à grande échelle la radio et la presse; enfin, si le sujet n'y voit pas du tout clair, il va se faire mettre en équation par le psychanalyste. La psychanalyse est une vaste entreprise de récupération sociale; son seul but c'est de permettre à chaque citoyen de reprendre une place utile dans la société. En ce moment il y a toute une catégorie d'individus qu'on essaie activement de récupérer : ce sont les G.I. revenus d'Europe ou du Pacifique et que leur expérience d'outre-mer a troublés. — D.P. dont le métier est de soumettre à des tests des malades psychiques, me dit qu'il y a parmi eux un nombre considérable de vétérans. On comprend bien qu'après avoir respiré pendant toute leur jeunesse l'optimisme américain, après avoir vécu dans un pays qui nie l'existence du mal, ces jeunes gens aient été bouleversés par une brusque confrontation avec le monde en guerre; et leur expérience ne s'intègre plus au système dans lequel il leur faut à nouveau se situer. Ceux qui ont le courage de continuer à croire en cette expérience représentent une force neuve; mais beaucoup se sentent simplement perdus. On les regardera comme guéris quand ils auront perdu la conscience d'être perdus. S'adapter, ici, c'est en vérité se démettre de soi-même; être heureux, c'est savoir s'aveugler avec entêtement. Beaucoup de choses seraient changées chez les Américains s'ils voulaient bien admettre qu'il y a du malheur sur terre et que le malheur n'est pas *à priori* un crime.

11 *février*.

Cette bienveillance américaine me séduit et m'irrite à la fois; elle fait confiance à l'homme. Mais la confiance est un sentiment ambigu : générosité ou hypocrisie? Et faut-il faire con-

fiance à *tous* les hommes? L'amitié se perd si elle n'est pas un choix. La bienveillance va si loin ici, qu'on refuse, par exemple, de croire aux atrocités allemandes; devant les films pris à Buchenwald, l'Américain hausse les épaules : ces cadavres ne sont ni russes, ni français, ce sont des Autrichiens tués dans un bombardement qu'on prétend faire passer pour des victimes des nazis. Il est vrai que la propagande maladroite de 1914-1918, ces petits enfants belges aux poignets coupés que jamais la Croix-Rouge américaine n'a pu identifier, ont incliné les Américains au scepticisme; et nous-mêmes, il nous a fallu du temps, entre 40 et 44, pour croire *tout*. Mais il y a un parti pris dans ces refus. Il n'est pas sûr que ce soit un parti pris humaniste : des Japonais, on croira ici sans conteste n'importe quoi. L'humanisme est tempéré par le racisme; la bienveillance ne s'étend pas aux jaunes; tandis qu'il y a beaucoup de sang allemand dans les veines des citoyens américains. Et puis la politique de Marshall implique que les crimes allemands soient oubliés.

Certainement il serait faux de ne voir dans l'optimisme moraliste américain qu'une politique; ces fils des Puritains croient à la Vertu et au Bien avec une espèce de sincérité. On m'a cité un mot du philosophe allemand Scheler qui m'a paru très juste : « Je croyais » a-t-il écrit, « les Américains hypocrites; je croyais que quand ils disent Dieu, ils voulaient dire : Coton. Non. Quand ils disent Dieu, ils veulent dire Dieu. Le miracle, c'est qu'il y a toujours du coton ». Et en effet, si l'on a commencé par annexer Dieu au coton, par identifier Vertu et Prospérité, on peut sans hypocrisie comme sans risque invoquer Dieu et la Vertu. Le bien offre autant de ressources que le mal, et sans doute davantage, si on sait le canaliser. Les mystifications américaines ne reposent pas sur des mensonges, mais plutôt sur des vérités habilement exploitées. Il est bien vrai que l'Europe a besoin de l'Amérique : aux yeux des Américains moyens, l'impérialisme prendra la figure de la charité. L'angoisse des Américains n'est pas volonté de puissance : c'est volonté d'imposer le Bien; le miracle c'est que la clé du paradis est entre leurs mains. Je me rappelle un jeune

Américain qui se trouvait à Paris l'été dernier; sa femme souffrait de la chaleur : il voulait trouver des capsules de sels pour la soulager : il n'y en avait dans aucune pharmacie. « Il *doit* y en avoir », disait-il avec colère. Il s'entêtait, d'une pharmacie il courait dans une autre et dans son cœur le scandale grandissait : « Il *doit* y en avoir ». Ce *doit*... faisait confiance à l'ordre du monde, mais il était aussi plein de menaces : car si cet ordre se trouvait imprévisiblement dérangé, il devenait nécessaire de le rétablir.

Sans doute, on ne saurait définir si impérieusement le Bien sans poser un certain Mal. Ce qui importe, c'est que l'un n'empiète pas sur l'autre et que le Mal n'apparaisse que comme l'antithèse, clairement localisée, du Bien. Il y a de mauvaises femmes : mais celles qui sont vertueuses le sont intégralement : il y a de mauvais citoyens : on les met en prison; le bon citoyen est loyal en tous points. Les Japonais incarnent très heureusement le Diable. On obtient ainsi un univers harmonieux où le Bien triomphe par l'évidence même de son existence. Entre ces grandes images d'Épinal, si proches des mythes enfantins, Jean qui grogne et Jean qui rit, le méchant alcoolique et le bon père de famille, — Ganelon et Roland — les réalités intermédiaires ne parviennent pas à s'inscrire. Si j'essaie de les évoquer, je sens bien souvent que l'esprit de mon interlocuteur reste blanc : l'image trop subtile n'a pas pris. Plusieurs fois je suis frappée par les questions qu'on me pose sur l'occupation à Paris. Les uns croient qu'à chaque coin de rue nous affrontions la menace des baïonnettes, que nous étions constamment battus et molestés; ils demandent : « vous avez passé quatre ans à Paris? » comme ils demanderaient : « Vous avez passé quatre ans à Ravensbrück? ». Les autres s'étonnent que nous ayons vraiment manqué d'ananas et d'oranges pendant la guerre; ils hésitent même à le croire; d'ailleurs ils ont manqué de beaucoup de choses eux aussi. Quand je leur donne quelques détails vrais, je sens que je les scandalise. Si les Américains ont si peu le sens des nuances, ce n'est pas qu'ils soient incapables de les saisir : la réalité américaine est elle-même suffisamment nuancée; c'est qu'ils en

seraient gênés. Admettre la nuance, c'est admettre l'ambiguïté du jugement, la contestation, l'hésitation : devant des situations complexes, il faut penser. Ils souhaitent se conduire dans la vie par géométrie; non par sagesse : la géométrie s'apprend tandis que la sagesse s'invente, et seule la première donne les reposantes certitudes nécessaires à une bonne conscience. Aussi choisissent-ils de croire à un monde géométrique, où les perpendiculaires se contredisent exactement, comme dans leurs buildings et dans leurs rues.

(A suivre)

Simone de BEAUVOIR.

LOUONS MAINTENANT NOS GRANDS HOMMES[1]

TRAVAIL 1

C'est pour se vêtir, se nourrir et s'abriter, en un mot, pour entretenir leurs vies, qu'ils travaillent. A ce travail, à cette nécessité, leur cerveau, leur âme et leur force s'appliquent avec tant d'intensité, que, pendant leurs rares moments d'inactivité, la vie, pour eux, n'existe avec guère plus d'éclat, de couleur, d'envies et de désirs, que pour les êtres ou les plantes les plus sommairement organisés. Ce pénible labeur, pour lequel une conscience supérieure à celle de l'enfant le plus arriéré serait un inutile et douloureux fardeau, est exécuté sans choix, sans l'idée d'une possibilité de choix, le fils imitant le père, la fille imitant la mère; vous en connaissez les fruits, rares et nécessaires : les maisons qu'ils habitent; les vêtements qu'ils portent; il vous reste à voir — imaginez-le, pour le moment — la nourriture qu'il leur rapporte; ses résultats sur leurs corps, et leurs âmes; ce qu'il fait de leurs instants de loisir et les plaisirs qu'il leur accorde. Je ne dirai qu'une chose : le travail considéré comme moyen de certaines fins est défendable, même s'il s'agit d'un travail terne et sans enthousiasme, où l'on use son énergie au profit d'autrui : mais les fins de ce travail-là s'évanouissent presque en totalité dans le travail lui-même et, du peu qu'il en reste, presque rien ne subsiste; presque rien n'en peut subsister; presque tout est cruellement souillé par les tortures du besoin physique, et les tortures désespérées de la nécessité d'un travail sans rendement.

1. Ce passage est extrait de *Let us now praise famous men*, de James Agee et Walker Evans Hougton. Miffin and Co, Boston, éd.

Cet ouvrage a été écrit voici une dizaine d'années par de jeunes journalistes qui passèrent plusieurs mois dans le Sud pour étudier la condition des « pauvres blancs ». Ils vécurent chez ces misérables travailleurs agricoles que les livres de Steinbeck et Caldwell ont un peu fait connaître au public français et tentèrent de donner au peuple américain une idée de leur condition. On sait que la principale ressource du Sud est la culture du coton dont on trouvera ici la description.

Voilà déjà trois fois que je le dis. Si j'en étais capable, comme je voudrais l'être, il me suffirait d'une fois, et le fait serait là, dans toute son horreur. Mais, sachant combien de fois cela s'abat sur chacun d'eux, chaque jour de leur vie, si lourdement, si complètement qu'ils y sont plongés comme dans une autre atmosphère, je ne crois pas qu'on le répéte jamais assez.

La monotonie et la répétition de ce travail sont une de ces choses qui le rendent si extraordinairement difficile à décrire. Les détails de la tâche d'un jour une fois représentés dans leur nudité, total déjà lourd en lui-même, comment faire comprendre clairement que cet ensemble d'efforts a été accompli par cette femme, presque chaque jour, depuis les onze ou les vingt-cinq ans qu'elle est mariée, et sera poursuivi presque chacun des jours à venir du reste de sa vie; et ce n'est qu'un seul des nombreux chaînons du processus d'abrutissement qui forme, l'un après l'autre, les jours de sa vie : comment calculer le nombre de fois qu'elle a accompli ces choses, le nombre de fois qu'elle devra les accomplir encore : comment rendre par des mots le poids matériel de ces tâches accumulées qui l'écrasent : comment décrire ce que cette accumulation a fait de son corps, ce qu'elle a fait de son esprit, de son cœur et de son être. Et comment vous le faire sentir assez clairement, à vous qui lisez, pour que cela pénètre et reste en vous comme l'angoisse et la culpabilité la plus profonde et la plus poignante de votre existence : comment vous le faire sentir, que vous êtes ce que vous êtes, que vous ne pouvez pas, même pour un instant, prendre sa place et elle la vôtre, et que même un désir de ce genre ne saurait être une expiation suffisante de la souffrance qu'elle a endurée pour vous et de ce que vous avez retiré d'elle à moins que vous n'engagiez tout ce qui existe en vous dans la décision jamais relâchée de changer tout cela et de rétablir la justice. Et de cette « justice », vous connaissez peu de choses, mais assez déjà pour que cela vaille la peine de mourir pour elle; quant à la grande obscurité du reste, continuez à la scruter, à l'explorer plus obstinément et plus passionnément que jamais pour enfin la connaître. Il n'existe aucun moyen de prendre le cœur et l'intelligence aux cheveux pour les mettre debout et leur faire percevoir la chose terrifiante qu'on voit dans ces yeux, ces yeux qui sont si doux : ces yeux que vous pourrez sonder en faisant appel à toutes les ressources de votre cœur, dans ce livre, sur la photographie de la femme aux cheveux noirs : ces yeux que vous devrez multiplier par les deux milliards de créatures humaines qui peuplent

notre planète à l'heure actuelle; sans cesser de vous dire que chacune d'elles est un être unique, irremplaçable et sacré. Quelques centaines de mille sont plongés, bien sûr, dans les complications d'angoisses bien plus sophistiquées, mais l'immense majorité est, comme cette femme, opprimée et écrasée. Contemplez toutes ces créatures et tentez de ressentir ce qu'elles ont d'unique, — vons serez anéanti.

Mais il faut que je recommence au début.

La famille existe pour le travail. Elle existe pour s'entretenir elle-même en vie, c'est une unité coopérative économique. Le père exécute une série de travaux; la mère une autre; les enfants une troisième, fils et filles faisant leur apprentissage respectivement avec leurs père et mère. Une famille est considérée comme une force, sans ironie; et les enfants viennent au monde surtout pour apporter l'appoint de leur travail, et pour que cet appoint permette à la famille de s'accroître. Leurs premières années, ils sont assez libres : le travail d'un enfant commence comme un jeu. Les premiers gestes qu'il tente de reproduire sont les gestes du travail; et tout le processus imitatif de son mûrissement moral et biologique est une gradation qui le mène à la connaissance des gestes du travail physique.

Ce travail cristallise une partie importante de sa vie et tend à se confondre de plus en plus avec elle par son abondance et sa diversité.

En dehors de l'imitation, devenu homme, il travaille sous trois contraintes, en trois phases. D'abord pour ses parents. Ensuite pour lui-même, célibataire errant dans l'indépendance de sa virilité première : pour lui-même, en ce sens qu'il veut entretenir sa vie ou l'améliorer et n'a personne à soutenir. Puis, en troisième lieu, pour lui-même, sa femme et sa famille, au service d'un employeur. Une femme travaille pour ses parents, puis, sans phase de transition, pour son mari et sa famille.

Travailler pour ses parents est une chose : travailler pour soi-même en est une autre. Deux choses suffisamment dures, d'ailleurs, et, cependant, légères, en regard de ce qui doit venir plus tard. Le jour où vous vous mariez, vers seize ans si vous êtes une fille, à vingt ans si vous êtes un garçon, une clé tourne avec un bruit que vous entendez à peine, et vous êtes enfermé entre le sol usé et le ciel, la clé, derrière vous, tourne dans la serrure, et le vrai travail de votre vie commence, et rien ne se conçoit qui puisse l'arrêter, que votre mort, encore bien lointaine. Peut-être la période la plus

agréable est-elle celle des deux premières années environ, quand vous êtes jeune encore, quand vous vous aimez encore et n'avez pas encore perdu tout espoir, et quand il n'y a pas encore trop d'enfants pour vous écraser. Et la pire, c'est sans doute celle des dix ou douze ans qui suivent, apportant toujours plus d'enfants, aucun d'eux encore assez fort pour être d'un grand secours. D'ailleurs, on peut à peine dire que cela s'améliorera ensuite, car, à mesure que la famille s'accroît, il devient nécessaire de prendre plus de terre et plus de travail; et puis un fils ou une fille, juste en âge d'accomplir un travail effectif, se marie ou s'établit à son compte; il est vrai, cependant, qu'à partir de ce moment-là, il y a un certain nombre d'êtres forts et responsables, dans la maisonnée, en dehors du père et de la mère. Puis, lorsqu'on est vraiment vieux, que l'un des deux est mort, que les enfants sont tous mariés, le veuf, cherchant son foyer parmi ceux qui restent, ballotté comme une brindille au gré des eaux, n'attendant que la mort, voit son effort s'adoucir un peu, car il n'a plus s'occuper que de lui-même : l'un choisira d'essayer de travailler dur, pour avoir l'air encore utile, hors de toute idée de devoir, de tout désir d'être assisté, de tout égoïsme, ou de peur de rester en marge de la vie; l'autre préférera se laisser aller et vivre à l'écart, sans qu'on lui parle jamais, mort d'avance. Mais la vie peut encore vous avoir malmené de telle sorte que vous n'avez pas le choix; ou bien, votre femme morte, vos enfants partis, avec toute une longue vie de dur labeur derrière vous, vous pouvez choisir de vous remarier et de recommencer le cycle en son entier, enlevant sur vos épaules l'énorme charge qui incombe à un homme jeune; et c'est ce qu'a fait Woods.

Cela, c'est le livret simplifié dont les figures se développent mollement, lentes, progressives, grandioses, et silencieusement équilibrées, comme une danse héroïque : et les corps, dans cette danse, et les esprits, subissent de lents, miraculeux et horribles changements; une telle geste, en vérité, n'a besoin d'autres personnages que ceux-ci : le grand fœtus sombre, gorgé de sang, replié comme une fève en germination, qui se développe dans le ventre de la femme de Woods; les bébés de trois familles, trébuchant joyeusement, tendant leurs chapeaux pleins de coton fraîchement cueilli; les enfants Ricketts, pareils à des panthères ou à des faons délirants; et Pearl la silencieuse, avec sa vilaine peau; Louise qui se redresse pour délasser son dos, traînant le sac lourd, les yeux fixés sur vous; Junior, jaloux et paresseux, tireur au flanc, les doigts abîmés; les filles Ricketts, la plus

jeune, avec sa superbe démarche de jeune poulain, la plus âgée devant le fourneau, avec sa bouche tordue; Annie Mae, 27 ans, avec ses gestes anguleux, dont chacun est merveilleux à observer; Georges, dans ses habits du dimanche, avec ses manchettes trop courtes sur ses poignets noués; il vous regarde, la tête légèrement penchée de côté et ses yeux vifs un peu plissés, comme éblouis de lumière; Mme Ricketts, à cette heure de la matinée où, revenant des champs de maïs, elle entre en chancelant dans l'obscurité verdâtre et grondante de sa maison, tombe sur une chaise, tente de reprendre sa respiration avec des soupirs qui sont presque des sanglots et essuie sa tête délicate et trempée de sueur avec sa jupe relevée; Miss Molly, cassant du bois, et, dans chaque coup de hache, se vengeant pour l'éternité; Woods, plus lent dans sa cueillette, obligé de s'arrêter et de se reposer beaucoup plus souvent que les autres, abrégeant sa vie en travaillant malgré l'avis contraire du docteur : je les vois tous, parmi d'autres, sur la terre, pris dans les lentes figures d'une caméra, eux dont je n'ai jamais eu l'espoir de pouvoir rendre compte : pourtant, si je ne puis, ici, représenter leurs gestes éternels, je tenterai, du moins, de faire quelques croquis grossiers des formes de leur travail.

L'homme : c'est George Gudger, Thomas Woods, Fred Ricketts; son travail, c'est la terre, les saisons de l'année, le soutien et l'organisation de sa famille, la formation de ses fils.

La femme : Annie Mae Gudger, Ivy Woods, Sadie Ricketts ; son travail, c'est l'entretien du foyer, la préparation de la nourriture, chaque jour, et même pendant la saison morte, c'est de porter et d'élever ses enfants, d'éduquer ses filles.

Les enfants, tous ces enfants : leur travail, c'est ce qu'on leur dit de faire et ce qu'on leur apprend, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se libérer, et, libres d'une prison, retomber dans une autre.

Il y a des moments de l'année où ces trois groupes se rapprochent et collaborent, tous dans les champs, la plupart du temps pour le coton; mais, plus généralement, la femme est la servante quotidienne de la vie immédiate, tandis que l'homme est le serviteur de l'année, des besoins et des nécessités de la vie dont il règle le cours; et les enfants sont les serviteurs de leurs parents : et le centre de toutes leurs existences, c'est le travail fondamental, celui qui leur procure leur terre, leur abri, leur nourriture, celui qu'ils doivent accomplir sans rien d'autre en retour, car ils ne possèdent rien par

eux-mêmes, et sans espoir ni intérêt, celui qui ne peut ni les nourrir, ni leur rapporter de l'argent, mais qui est l'objet unique de leur devoir et de leurs plus grandes dépenses physiques et cérébrales : la culture et la récolte du coton; et tout cet effort s'accomplit entre une terre stérile et un ciel incontrôlable, qu'ils doivent se concilier par le respect, les craintes capitales et la profonde ferveur de leurs prières. Ils voient, dans les combinaisons de leur providence, tous les signes d'une fatalité que le plus dur travail ne saurait conjurer et qui, comme chez les peuplades primitives du globe, règle leur culture selon les rites impitoyables de la lune.

TRAVAIL 2

Le Coton.

Le coton n'est qu'une des nombreuses cultures, qu'un des innombrables travaux : et ces autres cultures, ces autres travaux, signifient la vie elle-même. Le coton ne signifie rien de tel. C'est lui qui demande le plus de travail à une famille de métayers et apporte le moins de profit. Il est la grâce par laquelle le métayer a les moyens de faire le reste, d'avoir le reste, et de vivre la vie d'un métayer. A part les quelques possibilités négligeables de ventes secondaires, de trocs ou de travaux d'hiver, il est la seule source d'argent possible et, de ce fait, quoique la vie dépende bien moins de l'argent que de ce qu'on arrache à la nature, il a une suprématie certaine. C'est aussi par lui que le métayer obtient tout ce qu'il peut avoir en plus de l'argent. Mais c'est aussi la principale obligation qu'il contracte, pour laquelle il doit négliger tout le reste, le moment venu, et c'est le noyau central et le symbole de ses privations et de sa vie gâchée. C'est la seule récolte et la seule tâche qui, sous sa forme brute, ne soit en aucun cas, utile à la vie du métayer; et c'est, entre toutes, celle qui doit et peut être convertie en argent; c'est, entre toutes, celle qui intéresse le plus le propriétaire, et c'est, entre toutes, celle dont le métayer doit attendre le moins, et pour laquelle il est le plus sûr d'être roulé, du commencement jusqu'à la fin. Toutes les autres tâches lui sont secondaires; c'est à celle-là qu'on pense sans trêve ; en somme, de toutes, c'est celle en laquelle le métayer a le moins d'espoir et le moins d'intérêt et à laquelle il doit consacrer le plus gros de ses forces. Tout essai de se représenter d'une façon moins

complexe et contradictoire ce que le coton et sa culture signifient pour un métayer, est, il me semble, déloyal envers eux. Ce travail a l'équivoque de tous ceux grâce auxquels on s'entretient en vie et qui font de cette vie une ruine frustrée, et il a les mêmes effets de tension et de déchéance sur tous ceux dont il est le travail; mais du fait que ce n'est qu'un des nombreux travaux par lesquels une famille de métayers peut vivre, et du fait qu'il dévie tous les autres à sa suite et s'éclaire encore à la lueur des besoins plus personnels de ces gens, de leurs gains et de leur valeur, il a une signification bien plus complexe que les autres travaux : c'est un aimant puissant et dangereux, parmi d'autres plus faibles et pourtant dispensateurs de plus de vie et d'espoir. Dans l'esprit de celui qui est habitué à cette attraction quotidienne depuis sa naissance, ces significations sont vaguement encloses dans une sombre méditation; cependant, leurs forces multiples s'additionnent et, peu à peu, déchirent et ravagent les cerveaux. Il semble que ce ne soit qu'au travers d'un tel complexe de significations qu'un métayer puisse nouer des rapports avec cette culture, avec chacun des plants qui la composent, avec tout ce labeur, que lui et tous les autres adultes semblent ressentir avec un automatisme étrange, une haine tranquille, apathique, qui ne s'exprime même pas, et qui est, cependant, profondément vengeresse, en même temps qu'un parfait désespoir et les plus vives de leurs angoisses et de leurs espérances : c'est comme si la plante se dressait, énorme dans le ciel instable, suspendue au-dessus de leurs têtes pendant leurs moindres travaux, tel un garde-chiourme aux aguets. Faire le travail le plus pénible du monde sous le joug de cette ambiguïté déchirante, et que toutes vos autres actions, que votre conscience elle-même soient blessées et meurtries par ce joug, je ne peux concevoir quoi que ce soit qui détruise plus inexorablement l'appétit que l'on a de vivre, l'esprit, l'être lui-même ou de quelque façon qu'on désigne l'essence de l'individu; et ceci au sens littéral du terme, car, tout comme il se produit de profondes modifications chimiques ou électriques dans tout le corps, sous les influences de la colère, de l'amour ou de la peur, il doit s'en produire sous le poids de ces significations et des émotions qu'elles entraînent; peut-être est-ce, plus précisément, un fardeau d'une noirceur et d'une pesanteur incalculables, une nausée qui étreint le diaphragme comme un nœud de fer noir, ternissant et affaiblissant le corps et l'être tout entiers, cette sensation même pour laquelle les mots « cœur brisé » ne sont plus une transposition poétique

mais simplement la description la plus réaliste que l'on puisse en faire.

Cependant, ces choses restent en elles-mêmes, cachées, presque, à l'abri de toute investigation; la lumière la plus exacte que l'on puisse projeter sur elles c'est la description exacte de chaque tâche en elle-même.

De la culture du coton, je n'ai presque rien appris par mes propres yeux; le reste, je le tiens de Bud Woods. J'ai posé assez de questions à d'autres pour me rendre compte que chaque métayer emploie des méthodes légèrement différentes; de sorte que rien de ceci ne peut être représenté comme « standard » ou rigoureusement « correct », mais les divergences portent plus sur les détails que sur le cadre et l'ordre des phases pendant l'année. Je respecte trop profondément les patois, quand ils sont employés par ceux qui en ont le droit, pour ne pas hésiter avant de les employer, mais j'ai décidé, pourtant, de me servir un peu, ici, du langage de Woods. J'ai décidé aussi d'essayer de faire travailler un peu mon imagination, aussi prudemment que je le pourrai. Je dois vous avertir que le résultat sera certainement quelque peu inexact; mais n'importe, il est précis au regard de mon ignorance que je ne tente pas de celer.

Dès la fin de la saison, et pendant tout l'hiver, le coton et le maïs restent déchiquetés et morts, le coton noir et brun, le maïs gris, brun et couleur d'or pourrissant, beaucoup plus abîmé; les abords des bois dénudés, noirs et spongieux, l'argile assombrie d'humidité, ou dure, avec un reflet d'acier, tranquille et épuisée; il y a les arbres, dans ce pays autrefois florissant où passa la guerre, dans un tel embrasement que les oiseaux et les insectes n'y trouvent même plus leur pâture, — pays maintenant rendu à la paix complète, avec ses maisons de bois brut, mouillé et sombre, sous le doux soleil de deuil des jours d'automne, quand tout brille dans l'or et dans la mort, quand tout se contracte sous l'étreinte des amères gelées qui font se craqueler l'argile qu'elles revêtent de givre, et sous ces neiges douloureuses et minces qui modèlent la campagne, avec, par-dessus tout, les pluies d'hiver, longues, glaciales, muettes, inépuisables et obscures.

A la fin de l'automne ou vers le milieu de février, on voit le métayer, un homme vêtu pour lutter contre le froid humide, petite ombre noire dans ses champs prostrés, abattre les chaumes, parfois cassants, parfois pourris de la moisson de l'an dernier, avec un bâton ou une faucille, faisant la toilette du sol, mettant la mort au lit :

et vers la fin de février, pour accomplir son devoir envers son propriétaire, il emprunte une deuxième mule, et, à l'aide d'une charrue à deux chevaux, remonte les « *levees*[1] » c'est-à-dire les terrasses qui préserveront sa terre; dans la lumière douce, amollissante et parfumée du printemps proche, il déchire la terre pesante avec un crissement soyeux et ses mules avancent au rythme à demi-conscient du travail d'avant le jour, sachant que le vrai labeur de l'année n'a pas encore commencé, mais qu'on le prépare seulement. C'est seulement après cela, vers le premier mars, que le vrai travail commence, avec les semailles et avec l'épandage de la quantité et de la qualité d'engrais déterminées par le propriétaire, qui pourra, s'il le désire, critiquer, conseiller, et donner des ordres à tous les stades des semailles et de la culture. Mais le travail physique et les connaissances qui permettent de l'accomplir appartiennent au métayer, dont c'est la dixième ou la quarantième saison, et c'est du métayer que je veux parler.

Comment vous labourez? D'abord, cela dépend si vous possédez une ou deux mules ou si vous pouvez vous arranger avec un autre métayer pour avoir deux mules. Il est bien préférable de labourer profondément si vous le pouvez. Avec deux mules, vous êtes sûr de pouvoir le faire complètement. Mais si vous n'avez qu'une mule, vous retournez ce que vous pouvez, vous creusez moins profond, et pour le reste, vous amorcez le défonçage.

Pour défoncer le sol en profondeur, il faut utiliser une charrue défonceuse, qui ressemble beaucoup à une charrue ordinaire, et diriger la mule suivant des lignes parallèles au contour du champ pour ouvrir, dans cette boue durcie, un sillon aussi large et aussi profond que la force de la mule et votre propre habileté vous le permettent : vingt centimètres de large sur quinze de profondeur avec une charrue à un cheval et le double avec deux chevaux sont une bonne moyenne. L'opération a l'allure oscillante, titubante, et pourtant l'opiniâtreté du petit bateau à voile qui se fraie obstinément un chemin contre le vent.

Une fois le sol défoncé, vous éventrez les sillons, un tous les mètres,

1. Ces fermes sont distantes de la rivière d'au moins la largeur d'un état. « Levee » (surface unie, horizontale, pays plat, plaine) est-il un mot de la terre ou de la rivière? Ce doit être un mot de la rivière, car faire des terrasses contre l'érosion est un procédé récent en Amérique. Ainsi, le Mississipi a une telle influence que ceux même qui ne l'ont jamais vu se servent de sa langue dans leur travail.

avec une charrue et vous y répandez l'engrais, puis vous recouvrez l'engrais de terre par quatre passages de l'instrument sur le même sillon. Mais si, faute de mule, il vous reste de la terre pas défoncée, et si c'est presque l'époque des semailles, vous vous contentez de fouiller le reste. Il y a deux fouilles : la première est la fouille dure; vous maintenez le soc parallèle au billon de l'an dernier et, restant à sa droite, vous suivez chaque billon jusqu'au bout. On ouvre toujours la terre vers la droite. Puis, vous remettez le soc tout contre le billon et vous recommencez. Les chaumes sont extirpés, cette fois, entre les deux billons il y a un lit de terre molle : ceci revient à dire qua la partie dure est brisée. C'est le premier labour.

Ensuite, vous répandez le guano tout le long des anciens billons. A la machine ou au distributeur à main. Bien peu de métayers utilisent la machine; la plupart achètent un distributeur à main ou s'en fabriquent un eux-mêmes, comme fait Woods. C'est un long cône de fer blanc, étroit et tenu très bas, avec une poignée de bois et un trou à la pointe du cône. On le tient de la main gauche, pointé vers le sillon et on le nourrit, à un rythme régulier, de poignées d'engrais, que l'on prend dans un sac à engrais, cette poche de kangourou qui bat lourdement sur le côté droit.

Après avoir répandu l'engrais, vous recouvrez de terre, en deux passages, comme précédemment, et c'est le second labour. Labourez peu profond, sinon vous ne pourrez pas le faire bien.

Si vous avez exécuté tout cela soigneusement, vous n'avez plus une parcelle de votre terre qui ne soit brisée : et vous êtes prêt à semer.

Mais récapitulez grosso modo, juste pour en avoir une idée, le travail qui a été fait, jusqu'ici, sur un demi-hectare de terre, et rappelez-vous qu'il y a encore un demi-hectare de maïs et quelques cultures annexes : combien de fois cette terre a-t-elle été arpentée par ce piétinement lourd, ces arrêts, ces claquements de fouet et ces mises en place de charrues : le poids du lourd distributeur, le balancement inexorable du bras droit, le poing droit s'ouvrant et se fermant comme bat un cœur, et la charge du sac suspendu au côté droit?

Défoncer le sol, déchirer toute cette surface nue de raies parallèles, de vingt centimètres de large sur quinze de fond si vous n'avez qu'une mule, de quarante sur trente si vous en avez deux. Souvenez-vous de la longueur que représente une corde enroulée ou le sillon d'un disque de phonographe. Et puis chaque sillon, un tous les mètres

est éventré avec une brabant; dans chaque ornière, on met l'engrais, et puis chaque ornière est comblée de nouveau sur toute sa longueur par quatre passages successifs pour former des billons; ou bien, on se borne à une préparation moins profonde, en quatre passages : chacun des sillons du champ tout entier est travaillé huit fois de suite par le soc, et une neuvième fois à la main. Et c'est seulement à ce moment que l'on peut faire les semailles.

Les Semailles.

On peut utiliser trois genres de herses, mais la meilleure est celle à dents souples. La herse à longues dents met votre travail en pièces; la herse à dents courtes est meilleure, mais s'accroche aux racines et agglutine la terre plutôt qu'elle ne l'allège. La herse à dents souples agit doucement, mais de façon incisive, avec cette sorte de sensibilité d'un genou qui s'adapterait aux ondulations du sol, et elle enlève les racines. Vous hersez un rang à la fois et, derrière la herse, vient le semoir. Le semoir ressemble à un marqueur de tennis : un tonneau à graines disposé entre deux roues légères, avec un petit soc qui dépasse en dessous, comme un pied d'une jupe à crinoline. Le bec du soc fend la terre comme le haut talon du soulier, une coulée de grains s'échappe du semoir et une roue plate referme le sol : c'est une copulation légère, tendre, acérée, qui mérite pleinement que l'on remise le vieux semoir à main et le geste balancé du bras.

Selon l'humidité et la nature du sol, il faudra de cinq à quinze jours pour que le coton se montre.

La culture commence dès qu'il atteint deux centimètres.

La Culture. — Déchaussement. Binage. Éclaircissage. Finissage.

Le premier travail est le déchaussement. Il faut maintenir le soc d'une déchausseuse de douze à quinze centimètres, la plus petite que vous ayez, aussi près des tiges que vous le pouvez sans les endommager — la largeur d'un doigt si vous êtes habile — pour rejeter la terre entre les billons. Sur le côté du soc, se trouve une grande plaque protectrice en tôle, de sorte que les mottes de terre ne peuvent abîmer les jeunes plantes.

Puis vient le premier des quatre binages successifs. Les bineuses sont des lames émoussées qui ne déchirent ni ne refoulent la terre, mais dont les têtes arrondies et les larges épaules remuent le sol

depuis le billon jusqu'aux bas-côtés. Pour le premier binage, on se sert encore d'un protecteur. On utilise une petite lame — tout de même la plus grande qu'on peut — sans doute celle de quarante centimètres.

Après ce premier binage, vient l'éclaircissage et toute la famille s'y met, jusqu'aux enfants de sept à huit ans — et quand je dis s'y met, je veux dire qu'ils s'y mettent tous toute la journée. L'éclaircissage est un travail simple, et pénible et échauffant, car le soleil, maintenant, malgré l'humidité, tape dur et vous brûle avec une sorte d'intensité irritante que l'on ne connaît pas aux printemps du Nord. Le travail consiste à éclaircir le coton pour ne laisser, à chaque poquet, qu'un seul plant; les poquets sont distants de trente à quarante centimètres, et il y a deux ou trois plants par poquet. Ceci s'effectue avec une houe de vingt à vingt-cinq centimètres. On coupe le coton au ras du sol, courbé juste au-dessus, d'un mouvement bref et aigu de la houe dont chaque coup est en lui-même un travail léger; mais lorsqu'il se répète des centaines et des centaines de fois par heure, ce sont d'abord les avant-bras qui vous font mal, se durcissant à tel point qu'ils semblent s'ossifier, et peu après le dos tout entier.

Le second binage s'effectue avec l'outil de soixante centimètres que l'on utilisera jusqu'à la fin; puis vient un sarclage, nouveau travail pour toute la famille. Ensuite on répand de l'engrais sodique à la main, au distributeur ou à la machine : l'engrais sodique permet à la plante de se développer et le guano favorise la croissance des fruits; puis viennent le troisième binage et un autre sarclage. Pour le premier et le second binage, vous allez très profond; la plante est jeune et il faut ameublir le sol au voisinage de ses racines; le troisième binage est superficiel parce que, à ce moment, on risquerait d'abîmer les racines qui ont allongé.

Le quatrième binage consiste en un grattage si léger qu'il est à peine plus qu'un rite, comme les derniers gestes du barbier inspiré avant qu'il ne présente le miroir au derrière de votre crâne. Il faut traiter le coton avec de grandes précautions. Lors de ce dernier binage, il est en plein développement. Que vous brisiez les racines ou que l'eau vienne à manquer, et tout s'arrête net.

Ce dernier binage est communément appelé « finissage ». De ce moment jusqu'à l'époque de la cueillette, il n'est plus rien que le fermier puisse faire. Il doit, désormais, laisser agir le ciel, la terre et le coton lui-même; et, pendant six semaines, tout en repoussant

ceux de ses ennemis qu'il peut atteindre, comme il manque d'argent pour acheter à manger, il continue désespérément à chercher du travail; il en trouve parfois; mais, parfois, il reste avec sa famille, cloué sur le porche de sa demeure, dans un chômage atroce; et, pendant ces six semaines, son coton grandit et son destin de l'année est tranquillement débattu par des puissances dont il n'a pas le contrôle. Pendant cet été blanc, pendant qu'il attend dans l'impuissance en luttant comme il peut, voici quels sont ses ennemis, et voici ce que devient le coton :

Tous les boutons se dressent. A l'extrémité des tiges, certaines feuilles durcissent pour former un prépuce pointu d'enfant : chaque bouton se dresse pour éclore en fleurs blanches et plates qui, roses le lendemain, pourpres le jour d'après, se fanent et tombent vingt-quatre heures plus tard, usées par la croissance, pour laisser place au fruit, à la capsule. Le passage du bouton à la capsule dure trois semaines au début de l'été, dix jours pendant les plus longues et plus intenses chaleurs qui suivent. Les plantes sont garnies de boutons dressés et de jeunes capsules pas mûres à l'époque où l'on fait la cueillette, et la floraison dure tout l'été. Le développement de chaque capsule, depuis la taille d'un pois jusqu'au moment où, parvenue à la dimension d'une grosse noix, elle s'assombrit, se dessèche, puis explose dans une blancheur silencieuse, dure de cinq à huit semaines et n'est en aucune façon terminé lorsque la saison de la cueillette commence.

Et voici les ennemis : l'herbe amère, l'herbe de saint Jacques, l'herbe à Johnson, le charançon, le ver-soldat; les incertitudes du temps. On se débarrasse facilement et définitivement de l'herbe amère. On peut venir à bout de l'herbe de saint Jacques en sarclant tout le temps; celle-là peut épuiser complètement votre récolte. Pour l'herbe à Johnson, il faut le diable et des ciseaux. Impossible de s'en rendre maître avec le labourage. Si on la coupe à la houe, elle repousse, haute comme le pouce dès le lendemain matin. Le mieux à faire, c'est d'arracher la racine avec le coin de la houe, et encore ça ne l'enlève pas épatamment.

Les charançons causent bien moins d'ennuis qu'autrefois, mais pas le ver-soldat. Les vers-soldats sont diaboliques. Les plus gros arrivent à être comme le petit doigt. Ils mangent les feuilles, les bourgeons et les jeunes capsules. D'abord, on n'en a pas beaucoup : ils s'entortillent dans les feuilles, se transforment en papillons, les papillons pondent des œufs, les œufs donnent des millions de vers-soldats,

et si vous les avez laissés faire, vous pouvez les entendre brouter les feuilles d'un bout à l'autre de votre champ, et ça fait le bruit d'un feu de brousse. C'est une rude menace, mais ils ne sont pas si durs à tuer que les charançons : il faut mélanger de l'arsenic avec de la farine de basse qualité et saupoudrer les plantes, tard dans l'après-midi ou très tôt le matin; et la rosée en fait une bouillie qui ne s'en va pas.

C'est seulement dans des années très exceptionnelles que les deux récoltes les plus importantes marchent bien, les deux dont dépend fondamentalement votre vie; car il leur faut la pluie et le soleil dans des proportions très différentes. Le coton a besoin de beaucoup moins d'eau que le maïs : c'est une fleur tropicale. S'il doit pleuvoir beaucoup, mieux vaut que ce soit avant la floraison; et s'il pleut pendant cette période de l'été où un champ moyen vous donne une balle par jour, mieux vaut que ça se passe tard dans la soirée, quand les fleurs se ferment, ou pendant la nuit; mais surtout pas le matin, ou au milieu de la journée, car, à ce moment-là, la fleur est largement ouverte; la pluie y pénètre aisément et y reste : elle se ferme humide et colle à la capsule; le lendemain, elle rougit et tombe. Souvent, la capsule tombe en même temps, mais celles mêmes qui restent sont moisies, pourries et bonnes à jeter. Pour tout dire, il suffit d'une pluie à une mauvaise heure de la journée, pendant le mauvais moment de l'été, pour vous faire perdre une balle entière.

Ce n'est donc pas étonnant qu'il y ait tant de gens pour chercher à lire le temps dans le ciel — ce ciel qui, pour eux, ne recèle pas un atome de « splendeur » (et pourtant, il est peu de ciels plus beaux que ceux de l'Alabama), — que ce ciel soit l'aimant de leurs vœux les plus ardents; et qu'ils aient aussi cette crainte profonde de l'orage qui est, apparemment, commune à toutes les peuplades primitives. Le vent les terrorise tout autant que les nuages, les éclairs ou le tonnerre; je me rappelle ce jour où j'étais assis avec les Woods, une après-midi que George était parti travailler; un orage se préparait et Mme Gudger et ses enfants arrivèrent affolés, ayant fait un kilomètre en courant sous un ciel menaçant pour ne pas rester tout seuls. Gudger affirme : « On peut jamais savoir c'qu'y'a dans un nuage. »

La Récolte.

Vers la fin d'août, les points blancs des fleurs se font plus rares, et ceux du coton apparaissent de plus en plus nombreux, étoilant le sol d'un jaillissement continu, éclatant sans trêve en millions de

taches, dont l'aspect fait rétrécir l'apparence des feuilles; de même que, pendant la nuit, la surface de l'Univers tout entier s'imprime de plus en plus vigoureusement dans l'ombre envahissante; l'implacable lumière sans nuages maintient la terre dure et tendue, comme sous une cloche à vide ou une ventouse; dans un tel éblouissement que les deux tiers du ciel sont douloureux à regarder; et, dans cette couveuse blanche, les capsules, complètement développées, se raient de vert rouillé, de bronze, puis se fendent et s'étalent dans une blanche vomissure de coton. Les capsules fendues sont, maintenant, des cosses. dures et anguleuses, comme du bois sculpté, acérées comme des épines, éployées en trois, quatre ou cinq logettes. Cela commence lentement, quelques douzaines éparpillées çà et là, et puis quelques dizaines de douzaines et puis, il y a deux ou trois jours pendant lesquels le champ tout entier semble éclater d'un coup, et, à ce moment, il paraîtrait normal d'y aller et de cueillir, mais les métayers plus prudents et plus expérimentés attendent quelques jours de plus, que ça en vaille tout à fait la peine; et, pendant cette explosion de capsules et cette attente, il se passe quelque chose, une sorte d'accélération du rythme de la vie, qui semble se hâter vers un point culminant sans pouvoir attendre plus longtemps, mais qui est freiné tout de même par les tensions de cette attente, de ce raidissement, de ce retard : et ceci se retrouve dans les longues plongées des voitures dans les champs pailletés — et dans n'importe laquelle de ces petites villes ou de ces maisons, et dans le changement des regards de toutes ces familles — une espèce de raidissement, comme sous l'effet d'un courant contraire — le monde entier et l'année s'élèvent vers leur crête et vont bientôt recommencer la longue chute vers l'hiver. Les enfants et, de temps à autre, un très jeune ou un très vieux, homme ou femme, sur le travail de qui l'on compte à peine, ou dont c'est peut-être même le dernier travail, le dernier été, sont saisis d'une excitation et d'un désir de commencer à cueillir, et, les villes, où ça va se traduire par de l'argent, les villes qui vivent pour ça, dépendent de ça, et qui, le reste de l'année, s'enlisent dans le sommeil comme dans le fond d'un océan, ces villes connaissent un éveil progressif; même les rues blanches et brûlantes d'une grande ville présentent un changement subtil en cette saison : mais Gudger, sa femme, et Ricketts et Woods et la plupart des chefs de ce million et quart de familles qui ont fait et continuent de faire de ce travail leur propre peine et le profit d'un autre, tous ceux-là sont simplement un peu plus tranquilles que d'habitude, comme ils

le seraient en attendant un train; ils se contentent de regarder les champs et d'apprécier ce qu'ils voient; et enfin, un matin, (les femmes de la famille Ricketts sont déjà en avance de trois jours d'un travail sporadique), Gudger dit :

— Eh ben... Eh ben... J'pense que d'main on f'rait quasiment ben d' s'y mette.

Et le lendemain, de très bonne heure, avec leurs grands chapeaux, leurs longs sacs et les paniers d'hickory, ils montent la colline, silencieux, le corps incliné en avant : et, dans chaque champ, sur des centaines de kilomètres, c'est la même chose pour les noirs et les blancs; et c'est une bien piètre joie pour le cœur de chaque métayer — encore est-elle pâlie et passée dès la fin de la matinée et jusqu'à l'année prochaine.

C'est un travail simple et écrasant; votre adresse vous y aide; et toute l'endurance que vous pouvez extraire des racines de votre existence y passera, comme brûle le pétrole d'une lampe. Mais ni l'adresse ni l'endurance ne rendent, en aucune façon, le travail moins pénible.

Sur l'épaule droite, vous portez un long sac blanc dont la moitié traîne par terre, derrière vous. Vous travaillez des deux mains, aussi vite et aussi régulièrement que possible. La difficulté, c'est de saisir le coton à sa base, dans la capsule, dans les trois, quatre ou cinq loges du même coup, de façon à extirper le tout en une fois. C'est facile pour une capsule sur dix, où le coton est sur le point de se détacher lui-même. Mais, dans les autres, les fibres sont plus dures et moins bien placées. Alors, une nouvelle difficulté : c'est d'apprendre à apprécier d'instinct, selon les diverses formes possibles que revêtent les capsules éclatées, leur degré de résistance, de sorte qu'il n'y ait ni arrêt ni retard, et que rien ne reste dans la capsule; également, d'estimer aussi rapidement ce qui est trop sale et trop abîmé pour servir, et ce qui n'est pas encore tout à fait mûr pour être cueilli : beaucoup de choses dépendent de ces petites hésitations, et il ne doit y avoir ni temps perdu, ni réflexion, ni erreurs — le moins possible. Une troisième difficulté consiste, sans cesser de respecter les nécessités du rendement, du choix et de la vitesse maximum, à ne pas se blesser les doigts sur les capsules au point de ne pouvoir continuer. Il faudrait le faire exprès pour s'écorcher sur une capsule, que ce soit aux pointes ou au bord; et le travail d'une goutte d'eau unique est bien peu de chose au regard de l'érosion d'une montagne; mais, à chaque plongée de la main, les doigts s'engagent

au plus profond de ces milliers de bords durs et acérés. Au bout de deux heures de cueillette, les doigts commencent tout juste à être bien assouplis. A la fin de la semaine. vous vous forcez; toujours parce qu'il faut aller vite. La dernière des quatre ou cinq séances de cueillette, pendant les dernières longues semaines de la saison, vous changeriez volontiers vos doigts contre autant de panaris. A la suite de ces centaines de milliers de gestes de la main, par surcroît, les doigts ne sont plus bons à grand chose, à cause de cette action incessante sur chaque articulation et chaque tendon de la main. Je vous suggère de tenter l'exercice suivant trois cents fois de suite : réunir en pointe les cinq doigts de la main aussi serré que vous le pourrez, en essayant, en même temps, de retenir, dans la paume de la main, du coton sans le serrer : vous vous apercevrez que, très rapidement, cela devient fatigant, paralysant et destructif pour tout le membre, et vous vous rendrez compte de la facilité avec laquelle les rhumatismes peuvent s'y attaquer par la suite.

N'oubliez pas aussi que vous travaillez dans un pays où le soleil et la chaleur ont un caractère qui ne se rencontre qu'à cet endroit et à cette époque de l'année. Un soleil immuable qui vous écrase avec la tranquillité d'une eau profonde, et une chaleur qui fait briller de son huile uniforme les corps musclés et bien proportionnés; et cette masse de chaleur en fusion s'abat sur vous d'heure en heure, de plus en plus lourdement, si bien que vous êtes comparable à la cloche à plongeur dont les joints sous tension peuvent se rompre à tout moment. Une sueur corrosive vous brûle les yeux, et votre tête, si vous n'êtes pas très solide, bourdonne gentiment, comme une petite lampe à souder — et, moins gentiment, le sang y bat douloureusement — et le sac qui peut contenir cent livres se remplit au fur et à mesure que vous allez de plant en plant; il y a de quatre à neuf capsules à ramasser en vitesse à chaque plant; et vous tirez le sac cinquante centimètres plus loin; les rangées blanches s'étendent à perte de vue, jusqu'à un lointain indistinct et mille fois répété d'autres rangées blanches qui n'ont pas encore été attaquées, et les jeunes coques, dans le rang que vous venez de finir, commencent à éclater déjà, comme du *pop corn* au ralenti sur le feu, et le sac pèse de plus en plus, il vous tire en arrière, plus comme une bête que comme une masse inerte. Mais ce n'est pas tout. Les plants de coton sont très bas, si bien que, dans cette fournaise, sous le poids du soleil qui vous écrase et du sac qui s'alourdit, vous vous traînez et vous vous baissez sans cesse, même si vous n'êtes qu'un enfant,

courbé presque au sol si vous êtes un homme ou une femme. Un dos solide est un bienfait de Dieu. Mais le dos le plus solide ne saurait résister à ce traitement; et, vous saisissant les reins, descendant le long de la colonne vertébrale, et par le travers de vos épaules, il y a la faiblesse insidieuse que vous devez à l'eau que vous buvez et aux bouillies de gruau que vous mangez, une souffrance qui s'accroît en progression géométrique et, à la longue, une sensation persistante et matérielle de fléchissement, de gauchissement, de fracture et de rupture qui vous prend aux hanches; et toutes ces sensations, même si la nature pitoyable a durci votre chair, a endormi vos nerfs, votre jugement et votre imagination, finissent par gagner votre cerveau, et redoublent d'intensité; et tout ceci s'abat sur vous à chaque heure du jour, jour après jour, en exerçant des ravages que le repos, la nourriture et le sommeil ne réparent que partiellement et superficiellement; et, si la chaleur vous laisse un répit quand la saison s'avance, les derniers jours de celle-ci compensent ce bref soulagement par un froid que bien des travailleurs craignent encore plus, car il glace et fige le linceul de sueur dans lequel ils peinent, gèle et raidit des doigts qui, maintenant, endurent un martyre à chaque contact.

Et la cueillette se poursuit chaque jour jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus; parfois, si le temps presse, les Ricketts s'y mettent même la nuit. Pendant les chaleurs torrides de la prime saison, à moins qu'il ne faille battre la pluie de vitesse, ou, qu'on veuille finir le chargement d'une voiture presque pleine, on s'arrête d'habitude une heure et demie, ou même deux heures, pendant les moments les plus pénibles de la journée, pour s'asseoir ou s'étendre, à l'ombre ou, si possible, dans le courant d'air du couloir ou du porche, pour dormir ou faire la sieste, après le repas. Cet arrêt se réduit petit à petit à mesure qu'un désir de se presser et d'en avoir fini avec tout ça s'empare des travailleurs, entretenu d'ailleurs par le propriétaire.

On m'a cité des métayers et des ouvriers qui ne s'arrêtent pas et ne mangent pas à midi; mais ceux que je connais le font.

Naturellement, cela n'a aucun rapport, ni comme atmosphère, ni comme richesse, avec les superbes et monstrueuses platées que les fermiers du pays du blé préparent pour les moissonneurs, et qui sont si cordialement citées par certains bucoliques attardés comme « typiquement américaines ». En réalité, c'est la même nourriture que tous les jours, peut-être encore un peu moins variée qu'au début

de l'été, malaxée hâtivement et réchauffée par une femme qui s'est hâtée, épuisée, de revenir du champ au dernier moment, cinq minutes avant le reste de la famille, et qui s'est hâté de la servir dans des assiettes qu'elle s'était hâté de laver avant de se hâter de sortir, le matin du même jour, cinq minutes après le reste de la famille. Quand ils ont tous fini, elle se hâte de rincer la vaisselle et met son chapeau de paille ou sa coiffe de soleil et retourne dans les champs et ils sont tous là, ramassés en un petit groupe, le soleil blanchissant durement leurs dos courbés, avec les sacs qui les suivent, une brise douce qui vagabonde à travers les cimes des pins et des hickorys, loin là-haut, mais qui agite à peine les feuilles, à ras du sol, des cotonniers, toute la campagne tendue imperceptiblement vers la fin du jour, malgré les longues heures de chaleur à subir encore. Ils sont tout petits, tout seuls dans le champ, et les mouvements de leur travail sont si étroits, avec la distance, leurs corps se meuvent si lentement, que l'on s'imagine non pas qu'ils sont en train de peiner durement, mais plutôt qu'ils sont courbés par quelque hallucination, quelque chagrin, ou, comme ces pélerins de Québec, qu'ils montent à genoux d'immenses escaliers, récitant une prière à chaque marche. Ellen dort, étendue à l'ombre, sur le blanc contenu du panier de coton; Squinchy remplit le pan de sa robe et porte sa charge à sa mère. Clairebelle remplit un chapeau après l'autre à toute vitesse, et, avec une mine ravie, se précipite derrière sa mère et lui met du coton partout, aussi haut qu'elle peut atteindre, et puis elle s'étrangle de rire, et la mère et les filles s'arrêtent un instant pour l'embrasser, mais ceux-là se parlent plus volontiers que ceux des autres familles, ils sont bien plus calmes que d'habitude, et Mme Ricketts s'arrête un instant, enlevant le coton de ses vêtements et de ses cheveux pour le mettre dans son sac, et puis elle se penche de nouveau sur son travail. La faiblesse et la douleur de son épaule ralentissent durement Woods; il s'arrête sous n'importe quel prétexte, et, parfois, il est obligé de s'arrêter prétexte ou pas, mais sa femme et sa fille sont deux cueilleuses expertes et solides, aussi il peut s'en tirer sans embaucher un aide. Thomas n'est pas encore assez âgé pour être d'un grand secours. Burt aussi est trop jeune et travaille par à-coups; on n'attend pas grand chose d'enfants si jeunes, mais ce qu'ils font, c'est toujours ça : ils n'apprendront jamais trop tôt. Junior n'est pas très doué sous ce rapport. Il travaille un moment à toute vitesse, jaloux de Louise, et puis les mains lui font mal et il commence à taquiner Burt. Katy est très rapide. L'été dernier,

gée de huit ans. elle a cueilli cent dix livres en un jour. dans un oncours avec Flora Merry Lee. Cet été. elle s'est abîmé les mains, elle a perdu deux ongles, mais elle cueille avec régularité. Peart 'oods est grande pour son âge et très utile. Louise est une travail-use extraordinairement rapide et régulière pour son âge. Elle masse cent cinquante livres par jour. Les deux garçons de Ric-etts travaillent bien quand papa est derrière pour surveiller les fils: tuellement. avec Ricketts à la scierie, ils font pas mal de blagues embêtent leurs sœurs. Mme Gudger fait à peu près la moyenne our une femme : de cent cinquante à deux cents livres par jour. lle a les doigts agiles. jusqu'à ce que le travail l'épuise complète-ent :

— La fin d'la journée, j'sais quasiment point comment j'peux ontinuer.

George Gudger n'est pas un cueilleur fameux. Quand il était tout une, il est tombé dans l'âtre et il s'est brûlé les paumes des deux ains jusqu'à l'os, si bien que ses doigts sont raides et engourdis. le mieux qu'il ait jamais fait en un jour, c'est cent cinquante res. La moyenne, pour un homme, est proche de deux cent cin-ante. Son dos le fait également souffrir beaucoup, aussi. il tra-ille, d'ordinaire, agenouillé: les autres ne travaillent dans cette sition que lorsqu'ils se reposent. Mme Ricketts allait autrefois squ'à trois cents ou trois cent cinquante livres par jour, mais la aladie l'a fait rétrograder jusqu'à moins de deux cents livres main-nant. Mme Ricketts est une fantaisiste plus souvent qu'à son tour, le ne se rend pas compte du tout. et tous ces chiffres qu'elle m'a nnés sont sans doute inexacts. Selon l'avis général. cent livres r jour représentent une bonne récolte, mais ces chiffres-là sont ur propre appréciation de leur propre habileté, sur un terrain les métayers ont un certain orgueil, et ce fait m'intéresse plus e leur précision elle-même. Il y a parfois des moments de gaité endant la cueillette. ou d'excitation. une course entre deux des fants, un serpent qu'on tue: ou deux d'entre eux s'asseyent un stant. trempés de sueur, à l'ombre. sur le sol. après avoir bu un u d'eau, mais ils se disent très peu de choses, car ils ont très peu choses à se dire, et ils s'y remettent très vite; et, dans l'ensemble, ure après heure. tout se passe sans paroles. silencieusement, rieusement. travail interminable et solitaire dans le calme immense la campagne sans ombre. et chaque jour se termine dans un flam-oiement de poussière vers l'ouest, chaque feuille s'aiguise de longs

poignards d'ombre, et l'argile vire du rouge au pourpre, et les feuilles perdent leur couleur, et les yeux aveugles et sauvages du coton s'ouvrent sur le crépuscule, parmi les odeurs du travail accompli et de la nature qui s'abandonne, une fois de plus, à cette nuit dont la douceur est une torture, au rythme du retour pesant à la maison, avec les mouvements raides et doux des créatures qui viennent de s'éveiller.

On stocke ordinairement la récolte, dans une petite construction en plein champ, le hangar à coton; mais aucune des trois familles n'en possède. Les Gudger l'entassent dans une des pièces de la grange, les Woods sur leur véranda, entouré de planches, les Ricketts dans leur réserve. Les enfants Ricketts adorent jouer là-dedans, se bousculant, plongeant et jouant à s'y enterrer. Les rats aiment ça aussi, se faire des nids là dedans, et ça attire les serpents. Le coton ne reste pas là très longtemps cependant; chaque famille possède un jeu de vieilles balances romaines en fer, et quand ces balances ont mesuré quatorze cents livres de coton, on le charge, si possible pendant les premières heures de la matinée, sur la voiture étroite aux ridelles élevées, et on l'emmène à Cookstown pour l'égrener. La longue, étroite et haute charge s'entasse, soutenue par les planches délavées, au-dessus desquelles elle bouffe en un énorme flocon, et la mule, que l'on guide à l'extrême droite du chemin pour laisser le passage aux autos, avance plus tranquillement et plus lentement encore que d'habitude, avec un air presque solennel, tirant le chariot comme un corbillard. Les cercles de fer des roues de gauche grincent sur les flaches de la route, ceux de droite sur l'argile; et, tout en haut, sur le chargement, toute la famille est assise, le père tenant les rênes. Toute la famille si c'est une petite famille; si c'en est une grande, ceux des enfants dont c'est le tour, peut-être aussi la mère. Le mari est vêtu de ses vêtements de travail les plus propres; la femme et les enfants comme pour se rendre à la ville un samedi — même, certains jours, comme pour aller au temple — et les enfants sont joyeux et excités tout là-haut sur le doux chargement — et même la femme se laisse gagner par cette atmosphère, mais beaucoup plus discrètement — et même l'homme qui conduit, et on peut lire dans la contraction de ses mâchoires, dans ses yeux lorsqu'ils rencontrent le regard des gens, ce bizarre défi qui se cache, cette craintive et orgueilleuse fierté de la mère pauvre dont on regarde curieusement l'enfant vêtu de ses habits du dimanche; même l'homme qui se rend compte mieux que les autres est pris par quelque chose du même ordre; et il règne

en réalité, autour de tout cela, une sorte d'atmosphère primitive et festive, un air de grandeur solennelle — et c'est une unité dans le défilé inconcevablement long et lent des chariots rampants traînés par les mules, craquant sous le fruit, acheté au prix du sang, d'un travail haï. Ils viennent de toutes les routes, des sentiers et des ramifications les plus reculés, des étroits chemins de terre rouge du Sud, pour aboutir aux routes nationales, un chariot tous les cinq cents mètres, couronné tantôt d'une famille de blancs, tantôt d'une famille de noirs — tous attirés par ces petites rigoles vibrantes que sont les égreneuses, et, dans chaque cœur, cachée et silencieuse, cette sensation d'être au point culminant d'une année de labeur de plus, qui rapportera si peu au mieux, rien si souvent, et dont le résultat sera une aggravation du sort de centaines de milliers de malheureux.

L'égreneuse; les chariots rangés en ligne, les gens attendant sur chaque chariot, les hommes en bretelles et en chemise blanche sur la plate-forme, la plongée symbolique des grands fléaux de fer des romaines qui balancent doucement devant l'entrée obscure leur symbole d'équité, les propriétaires en manches de chemise près de l'égreneuse, ou vautrés dans leurs fauteuils tournants, près de leurs coffres-forts décorés, dans leurs petits bureaux, les jeunes hommes musclés au teint sanguin, coiffés de casquettes de baseball, qui manipulent les balles avec de courts crochets acérés, les flâneurs qui sont venus là se refaire une santé avec la brutalité de règle ici dans les terrains vagues, nus et herbeux de cette ville nue et brutale; et tout cela, dans cette atmosphère dure, indifférente, taciturne, morose, tout cela ressemble à une danse triomphale : les grandes surfaces nues de tôle ondulée, ternes et claires comme du gaz qui brûle en plein soleil, versent leur ombre sur un vacarme frémissant qui absorbe toute conversation normale. Le métayer reçoit sa fiche et son numéro de balle, et attend son tour dans la longue file immobile : devant lui, on a vidé le chariot précédent qui avance légèrement. Le sien avance pesamment pendant qu'on relève la tête de l'égreneuse. Il lève le bras pour attraper le tube d'aspiration et on l'abaisse vers lui; il en promène le balancement vorace de haut en bas, tout autour de son tas de coton, jusqu'à ce que le dernier brin se soit envolé du plancher du chariot; et, pendant tout ce temps, l'égreneuse travaille dans le tonnerre assourdissant de son inanition métallique, mais c'est son travail à lui que l'égreneuse digère maintenant, et, debout, si près de son flanc, il ressent intimement

ce bruit et cette énergie, ce prix et ce mystère — et loin vers l'arrière, le ventre métallique et funèbre du hangar à graines contre le toit et les chevrons duquel un conduit projette une grêle continue de graines; à l'intérieur même, partout dans l'air, pend une toison sèche de cauchemar semblable aux fausses neiges d'un Noël cinématographique, frissonnant comme d'horreur devant son immédiate délivrance; et dehors, par devant, tout le reste du coton abandonne à lentes pulsations, comme tombe la neige, sa pure blancheur au long d'une gouttière d'acier noir avant la compression. Et les quelques instants de cette compression au-dessous du sol, comme un crime dans la coulisse; et puis la balle remonte tel un orgue dans un cinéma, les presses se sont ouvertes, le numéro d'ordre, en cuivre, est attaché, les liens de métal serrés. Elle pend dans la douce oscillation des balances, sa balle, celle qui est son œuvre, et on en a arraché un peu, et son poids et sa longueur de fibre sont enregistrés sur sa fiche d'égrenage, et on la tire avec des crochets et on l'écarte du passage, sa balle de coton, dépersonnalisée à jamais maintenant, identique aux autres, et elle va fondre indistinctement dans un gouffre de tissus, de blessures, de sang et de guerres; il porte sa fiche d'égrenage au propriétaire et reçoit le prix de ses graines; il fait quelques achats et rassemble sa famille, puis il quitte la ville. La sortie de la ville est encore plus cérémonieuse que ne l'était la parade de l'arrivée. Il a fallu presque exactement dix-huit minutes pour égrener chaque balle, une fois l'attente terminée, et chaque métayer a fait presque exactement la même chose après cela, et les chariots vides au grincement aigu s'étendent le long des routes, dans le même ordre décalé dans le temps et l'espace — le temps, celui qui a été pris par l'égrenage et les courses, l'espace, celui qui a été parcouru pendant ce temps par une mule, de son pas régulier de somnambule. Comme si, épuisés par le soleil et leur propre effort, saignés à blanc par un vampire métallique, ils se trouvaient, leurs forces réparées, jetés, une fois de plus, dans les amples vastitudes de leur campagne, au gré d'une main surhumaine et implacable.

Et ceci se répète autant de fois que vous avez cueilli de balles. Votre champ est peigné de fond en comble trois, quatre ou cinq fois. Le plus fort de la saison d'égrenage, dans ce coin de la région, est le début d'octobre, et, à ce moment-là, les chariots sont sur la route dès avant le premier rayon de l'aube, l'attente dure des heures sans fin et l'égreneuse continue à cogner et à trembler bien après le coucher du soleil. Et puis, ensuite, on tue le cochon, on moud le

grain et on écrase le sorgho que l'on a planté tard pour qu'il mûrisse tard; et viennent les questions plus urgentes et plus particulières : faut-il ou non changer de propriétaire, et va-t-il ou non nous garder? et la période d'installation — et le ciel s'abaisse, l'air se mue en verre sombre, la terre durcit, l'argile se craquelle sous la gelée, le maïs et le coton sont déchiquetés jusqu'à leur tige nue, et les arbres sont tout noirs; les odeurs de porc et de fumée de bois s'aiguisent sur toute la campagne, et les pluies longues, sombres, silencieuses et tranquilles ruissellent d'un chagrin que rien se saurait apaiser, et les maisons sont froides, comme des tambours fragiles, les bêtes frissonnent, l'argile est une mer informe, et l'hiver est venu.

James AGEE et WALKER EVANS.

(Traduit de l'américain par Michelle Vian.)

UN FAIT DIVERS

Pierre vient d'atteindre la grande vire. Alain monte à son tour. La corde file doucement; Pierre la fait glisser sur son épaule; ses deux mains, comme de lents pendules, halent le chanvre à la vitesse de montée de son camarade. Les doigts d'Alain apparaissent, coincés dans la fissure où ils ont peine à se loger; une main se tend, saisit le rebord de la vire; la tête du second émerge, l'autre main s'appuie sur le rocher pour le rétablissement final.

— Ouon, fait Alain en se dressant. Ses clous crissent sur la pierraille de la terrasse.

Pierre laisse retomber la corde et s'assied, les jambes ballantes. A ses pieds, la paroi plonge, d'un jet de 300 mètres, vers la rimaye béante du glacier. A peine si quelques maigres plates-formes rompent la verticalité de la muraille; les surplombs et les rigoles de glace rétablissent l'équilibre du vide.

— Ça fait haut.

— On a grimpé les trois quarts.

Pierre regarde sa montre. Un craquement gigantesque secoue la montagne, et s'apaise, happé par le silence que le cri aigre d'un chouca peuple seul : une chute de seracs, quelque part, sur la face nord, dont l'écrasement final est étouffé par le système étanche des arètes. Pierre suce un caillou, histoire de saliver; il brasse lentement des pensées simples : « Ce glacier est un long serpent; pourquoi y a-t-il toujours des papillons si haut? Le Grand Gendarme, de l'arête, a l'air d'un vieillard : »

Un vecchio biancho...

Il essaye de se souvenir des vers de Dante.

— Comment c'est, dans l'*Enfer*...

Alain, qui examine le bout de ses doigts, dont l'épiderme rongé par le granit laisse s'évaporer une rosée sanglante, sursaute :

— T'es maboul!

Et il retourne à sa méditation.

Un vecchio biancho per antico pelo,
Gridando : Guai a voi, anime prave...

Un caillou roule dans le petit couloir qui strie la muraille à droite des grandes dalles où ils se tiennent. Pierre le suit des yeux. Il glisse lentement sur la neige, accélère sa course, ricoche sur un rocher, bondit, siffle pour claquer sur une large vire où il explose. Une odeur de soufre monte jusqu'aux deux hommes.

— Si on tombait, pense Pierre, on glisserait d'abord doucement en grattant la roche comme un furieux. En un instant, on aurait les doigts et la paume des mains et le nez arrachés, limés, rabotés. On puerait le roussi. Un grand choc vous casserait la colonne vertébrale. Hurlant de douleur, on sentirait un bras, arraché, s'envoler dans la clarté qui jaillit de la neige trois cents mètres dessous. Et hop! Les surplombs se renverraient les bouts de bidoche, pour les étaler sur le blanc du glacier... Une petite bouillie... La rimaye est profonde... Au fond des crevasses il doit faire un noir!... Cet été, les crevasses, elles sont très ouvertes... Tout à l'heure, à la descente, par la voie normale, est-ce que la rimaye sera bonne?

Il crache son caillou.

— Comment elle est, la rimaye de la voie normale?

— Sais pas. Faut monter.

Alain, qui croque un dernier sucre, prépare les anneaux de corde. En face, les parois menaçantes des faces nord s'élèvent, d'un jet, du glacier vers le ciel. Il fait chaud. Pierre pense qu'il n'y a pas de plus belle journée.

« C'est la plus belle journée que j'aie vu, pense-t-il. La plus belle. La montagne est comme une femme. »

Après la mort, l'idée de l'amour traverse son esprit ébloui par la réverbération de cet azur insoutenable qui est le corps même de l'altitude. La mort, quand on vit une journée entière dans ses bras, à portée de sa seconde menaçante, se présente comme le déroulement d'un film qui dépendrait de vous. Lorsque l'on est guetté par le verglas, les pierres bondissantes, l'instant d'inattention, la prise qui lâche, l'avalanche, l'idée de la mort est une présence si parfaite qu'elle devient notre vie même. On ne pense pas à son cœur dans l'action, on ne compte ses battements que lorsque, assis dans

la quiétude d'un court instant de repos, on jouit de sa vie arrêtée dans la course qu'elle oppose à sa tragique compagne. Loin des femmes, on ne pense pas à l'amour. L'amour est une main brûlante qui vous saisit la tête et vous serre la gorge et vous griffe le ventre avec âpreté. Quand on a les pieds ballants sur trois cents mètres d'air, la chemise qui bâille au soleil et les yeux brûlés, on a la tête vide, la bouche ouverte au vent et le ventre crispé. La violence, ici, n'est plus dans le sexe, comme sur la terre des hommes : elle est au bout des doigts qui caressent le granit, dans les pieds qui grattent le verglas, dans les muscles des jambes et du ventre, tendus à craquer. La violence, ici, n'est pas dans un spasme, elle est dans la tenace volonté de tout l'être. La tendresse n'est plus dans deux bras refermés sur une chair tiède, elle est toute contenue dans la farouche pression des doigts qui caressent la pierre, dans le pied léger qui griffe une mauvaise prise.

« La montagne est chaude comme une femme ». La rêverie de Pierre s'attarde le long du rocher brûlant où, par plaques étincelantes, les dernières neiges de l'été fondent lentement, et rejoint la pensée d'Alain, perdu, haut dans le ciel, vers les derniers mètres à gravir.

— Qui passe en tête?

— J'y vais, fait Pierre avec une brusque violence. Il pense : « C'est une belle journée. »

— Y' aura un morceau dur après la salle. Un sale surplomb.

Pierre s'est dressé. Les dents serrées, les yeux bridés, fermés à la clarté obsédante de l'altitude, il inspecte la muraille qu'il faut gravir. Une dalle de huit ou dix mètres, rabotée par des siècles de vent et de pluie, avec de maigres saillies lisses, va lui permettre de gagner une mince encoche où il logera ses deux pieds. Là, debout, rejeté vers le vide par le surplomb, il lui faudra inspecter celui-ci, le palper avec ses doigts usés par le granit, sensibles aux moindres aspérités, et, dans un effort calculé, se rétablir sur son rebord invisible. Au-dessus, le cheminement est masqué.

Pierre est parti. Ses souliers raclent la roche. La corde file : cinq, six, sept, huit mètres; la dalle est longue. Alain surveille le filin, solidement arrimé derrière un gros bloc, qui glisse entre ses doigts. La corde est chaude. Pierre a logé ses pieds à côté de ses mains. Il a l'air d'un crapaud. Lentement, ses bras s'ouvrent, embrassent le rocher; le corps s'élève, peu à peu épouse la roche, s'incline vers le vide, dans une pose de crucifié.

« Ramener les bras. Prise au-dessus. A mi-hauteur pour pieds. » Le silence dans la tête de Pierre. Les mains s'étirent lentement. « Pousser les doigts. Pas de prise intermédiaire. » Alain regarde. « La corde est solide. Plus à gauche, s'il dévisse, il se fout sur moi. » Alain fait un pas vers la gauche. Un regard vers le bloc où la corde est incrustée; un regard vers Pierre dont les souliers grattent maintenant la roche, au-dessus de l'encoche où ils étaient solides. « Mince de truc, pense Alain. »

— Han, han, fait Pierre qui pousse de toutes ses forces sur ses jambes pour décharger ses bras. Il sent que ça tient, s'appuie. « Pieds », pense-t-il, et il lâche une main. gardant l'autre ancrée sur une mince rainure. Sa main libre se glisse vers la droite, tâte, fébrile, le rocher lisse comme une joue, et revient précipitamment à son point de départ. « Bras droit. Fatigue. » Une jambe essaye de monter. Les clous grincent. La jambe revient en place et tremble doucement. La main repart. La main erre sur le bord supérieur du surplomb. Alain fixe cette chose blanche crispée sur la roche rougeâtre. Elle s'immobilise. Alain comprend qu'elle a trouvé un point d'appui. Il serre fort la corde qui, depuis un long instant, ne bouge plus. Là-haut, les deux pieds et les deux mains sont immobiles. Ils se ramassent, prêts à la détente. Un silence écrasant pèse sur la montagne. Alain, les jambes écartées, tient solidement la corde. Pierre, accroché à son surplomb, entre le ciel et le vide, ne voit que la masse du rocher devant lui. Alain baisse la tête pour surveiller la corde. En haut un raclement. La corde file. Alain lève les yeux. Les fesses et les semelles de Pierre, happées par le vide qui le cerne de toutes parts, disparaissent derrière le surplomb. Alain n'entend plus rien. La corde, à nouveau, file : un, deux, trois mètres, hésite, s'arrête, revient, repart, court, puis stoppe en frémissant.

— Yo ho.

La voix de Pierre est cassée par le surplomb qui le masque aux yeux d'Alain.

— Comment c'est, au-dessus? crie celui-ci.

— Yo ho.

C'est *à vaches* au-dessus, pense Alain qui ajuste son sac et jette un dernier regard au surplomb. C'est *à vaches*, sinon il ne serait pas monté si vite.

Un bruit clair lui parvient : il plante un piton, pense Alain. Sa gorge est sèche. Si Pierre pitonne, c'est que ça ne marche pas tout seul. La corde se tend. Elle tombe d'un jet du surplomb. Au-dessus,

elle se dérobe. Elle est le seul lien qui unit Alain au monde supérieur, à l'invisible présence humaine qui crie Yo ho, et veille sur sa destinée.

Alain essuie ses mains moites. La corde jaillit de sa ceinture, se dresse, comme une perche, sur dix mètres, franchit le surplomb, disparaît à ses yeux, continue sa course le long de dalles lisses, serpente dans une fissure, épouse la rotondité d'une minuscule plate-forme et vient s'ancrer au ventre de Pierre.

Celui-ci, debout, collé contre le mur vertical qui le domine, passe un mousqueton dans le piton et y accroche la corde, la fait jouer pour s'assurer qu'elle glisse, lève les yeux, pense « ce sera dur » et crie « vas-y » tout en s'arc-boutant dans la posture la plus stable qu'il trouve.

La corde vient. En bas, Alain doit attaquer la dalle, sac au dos, les mains à plat, à hauteur de la ceinture, les pieds légèrement écartés. Au mollissement et au raidissement de la corde, Pierre sent la présence d'Alain vingt mètres plus bas. « Je le tiens par le bras. » Un papillon blanc vole à quelques mètres. Pourquoi est-il monté si haut celui-là : ne sait-il pas que la nuit le surprendra, le fera descendre, le plaquera au glacier pour une lente agonie? La corde monte normalement. Un sifflement : une ombre noire, un oiseau de proie qui pique vers une basse-cour, passe devant les yeux de Pierre. L'espace, légèrement, a frémi.

— Merde, un caillou.

Et Pierre se demande : d'où vient-il?

De l'abîme, montent des coups sourds. La pierre en entraîne d'autres. Soudain, un bruit de tonnerre secoue la montagne. Il semble qu'un bélier gigantesque s'acharne sur le monde. La corde continue sa course vers le haut. Quelques chocs lointains, plus espacés. Alain doit être sous le surplomb. Un léger nuage de poussière monte des profondeurs. Une odeur de poudre prend Pierre à la gorge.

— Corde, crie Alain.

Pierre lâche du mou.

— Corde, hurle Alain.

Pierre se penche, cramponné au piton. Au-dessus du surplomb, il voit la corde coincée. Alain doit avoir besoin de descendre et tire en vain.

— Tu est solide? gueule Pierre, la corde est coincée.

— Solide, crie la voix qui vient du vide.

Pierre donne du mou, imprime de larges ondulations à la corde qui se décoince en sifflant.

En bas, un cri. La corde file, tirée vers le vide par une force invisible. Les anneaux se dévident à une vitesse prodigieuse. Dans quelques secondes, Pierre va être arraché de la plate-forme, soulevé, plaqué au piton. Un choc terrible va se produire qui précipitera Pierre, le piton et la corde... Mais il saisit le chanvre à pleines mains, se rejette en arrière, tire de toute sa force. Le piton vibre. Une brûlure dans les mains que Pierre ferme avec violence. Un bruit de soie froissée. Une odeur de roussi. Une douleur fulgurante. Il serre comme un fou. La corde va moins vite. La douleur est atroce. Il serre, pousse un cri : un choc de la joue contre le rocher... les jambes raidies... les muscles des bras tendus à se rompre... les mains dans un brasier... la montagne est en feu... un muscle du ventre qui claque... il serre, rentre ses mains dans la corde...les quatre coins de la douleur... le ciel est noir... Vide intérieur. Silence. Le chanvre est rouge.

Est-ce la corde ou ses mains, cette charpie sanguinolente? Ses mains, il ne pourra plus les ouvrir; il les sent fermées à jamais. En bas, Alain gueule qu'il n'a rien, qu'il s'est rétabli sur une bonne prise, qu'il est solide.

— Tire.

Il faut ouvrir les mains. La corde mollit : la fin de la chute l'a libérée de sa raideur.

« Il ne faut pas gémir », pense Pierre qui ouvre une main. Il doit faire un effort pour extirper la corde du sillon sanglant qu'elle s'est creusée dans les chairs. L'autre main est encore plus sensible : une affreuse bouillie; des cloques se forment; la chair, entre le pouce et l'index, et, sur toute la paume, est rongée jusqu'à l'os; deux phalanges du petit doigt gauche sont coupées. Où sont-elles? Le sang coule.

Où est mon doigt?

La corde, sous ses pieds, teintée de rose, descend vers le surplomb.

— Tire.

« Comment veut-il que je tire? » Il faut des mains pour tirer sur une corde. Pierre cherche ses mains. Ces moignons ne sont pas à lui.

— Tire, bon Dieu.

Pierre ferme les yeux. Replié sur soi-même, au plus sombre de soi, on a plus de courage. Il gémit en refermant ses blessures sur la

corde rougie. Il tire comme un fou. Alain grimpe vite. Pierre tire pendant l'éternité. Il ne voit pas la main hésitante d'Alain qui tâte le haut du surplomb, il ne voit pas le corps ami qui jaillit de l'abîme : il tire. Il ne sait plus, il ne sent plus : il tire.

***

Bordel! On est joli, fait Alain en s'arrimant au piton. Il voit bien que Pierre, sans avoir perdu connaissance, ne l'entend pas. Il monologue pourtant, car il faut toujours expliquer les choses, même si le vent seul vous écoute.

— On est des cons. Ce surplomb est traître. Il aurait fallu monter le sac avant moi. C'est lui qui m'a déséquilibré à l'instant où tu décoinçais la corde. La vibration m'a fichu un coup et j'ai foutu le camp. Connerie! Je suis tombé comme un caillou. Plus de dix mètres de chute. Heureusement que tu as tenu et que la dalle m'a freiné. J'ai rien. Quelques bleus.

Pierre gémit. Bon Dieu, je suis verni!

Alain calle son sac entre ses cuisses et le rocher, pense « rhum, pansements », tend la gourde à Pierre qui boit, s'ébroue et grimace. Alain est satisfait des beaux pansements qu'il termine.

— Ça va être commode! Faut sortir d'ici.

Les ombres s'allongent sur le glacier.

— Descendre, pas question, fait Alain. Le bivouac? Il faut l'éviter. Sortir par en haut est la seule solution.

Il pense qu'avec ses mains, brûlées et déchirées, Pierre va progresser lentement. La paroi, au-dessus d'eux, doit être raide et difficile. Atteindront-ils le sommet avant la nuit? « Dieu seul le sait, pense-t-il et, encore, il s'en fout! »

— Où est-il ce Kurde de sommet?

Quand on grimpe, comme un bon ouvrier ou un taureau furieux, on ne voit jamais le sommet. On sait qu'il est en haut. C'est tout. Alain étudie la fissure qui les domine. Avec ses mains, Pierre ne va pas rigoler là dedans.

— Je vais grimper avec le sac. Le passage est exposé, mais pas terrible. Reste arrimé à ton piton. Bouge pas. Surveille seulement la corde. Quand je trouverai une plate-forme au poil, je te ferai monter. Tu t'aideras le plus possible des pieds.

Alain grimpe rapidement. Pierre surveille la corde. Voilà huit heures qu'ils sont dans cette face, depuis les premiers rayons de cette longue journée harassante qui a duré, dans leur esprit et pour

leurs muscles, le temps d'un éclair. Personne ne sait qu'ils sont ici. Personne au monde. Autant se trouver dans la lune! C'est ça qui est exaltant, du reste, pense Pierre : être sur terre comme le premier homme dans la lune, le premier homme qui y serait allé sans le dire à personne, juste pour lui, en touriste. « Ceux qui restent sur terre se foutent pas mal du gars qui se baladerait sur la lune. Et, en ce moment, ceux d'en bas se foutent pas mal que deux cinglés se coltinent avec la terre de l'époque glaciaire. Ça aussi, c'est une idée exaltante. C'est pour parcourir la terre d'avant la vie, tout autant que pour se découvrir soi-même à travers l'action, que Pierre économise toute l'année, ne boit pas de cognac ni d'apéritifs pendant tout le printemps, se passe de faire l'amour pendant trois mois, et veille, l'hiver, des nuits entières pour étudier à la loupe des photographies de montagnes. C'est une maladie comme une autre; elle est peut-être due à un virus filtrant ou à un bacille qu'Alain lui a refilé. C'est peut-être une lèpre que la montagne vous colle : à quinze ans, par hasard, un été, on va avec papa et maman « à la montagne »; un jour chaud on grimpe sur un rocher; on trouve ça à son goût; on monte un peu plus haut, on atteint un sommet, on s'y endort la joue collée contre la pierre, et la montagne vous flanque sa vérole. Après ça, c'est fini. En cinq ou six ans on est complètement intoxiqué : certains en meurent; d'autres vivent dans la maladie; d'autres, convalescents, deviennent des contemplatifs, et finissent leurs jours, petits rentiers de l'altitude, dans un chalet au pied d'une cascade. C'est une maladie comme une autre. On ne la choisit pas, mais on la cultive. Ça vaut mieux d'avoir le bacille de l'altitude que celui du métro ou des boîtes de nuit; tout au moins, c'est l'idée de Pierre. Il a des copains, blafards et ternes, qui passent leurs nuits à suer, à boire, à gueuler et à s'exciter contre des filles qu'ils sont incapables de contenter tellement ils sont saouls et crevés. Pierre aime la montagne. D'autres, de ses copains, se croient forts parce que, le week-end, ils se trimballent sur des routes interminables qui leur rongent les pieds, chantent en groupe, au lieu de faire l'amour, et, le soir, couchent avec des araignées, sous une tente qui pue la colle. Pierre préfère l'air pur et déteste les insectes. D'autres, dont il ne sait même plus les noms, courent les filles, dans le métro, au cinéma, au dancing, se crèvent à dire des conneries et, la gorge sèche, terminent la nuit au bordel. Ce sport flanque la migraine à Pierre : il préfère la montagne qui est comme une femme (un peu plus fidèle, à peine plus inhumaine).

Il en connaît d'autres qui ne sortent jamais : des copains qui travaillent « pour arriver »; ceux-là disent que Pierre est un combinard : « S'il fait de la montagne, c'est pour avoir son nom dans les journaux ou pour se faire envoyer en mission à l'Himalaya »; ils passent des licences, écrivent quelquefois des bouquins que personne ne lit, vieillissent vite, sortent avec un parapluie et un chapeau à bord roulé ou avec des habits troués, continuent leur vie solitaire de mouchards de la pensée ou fondent un cénacle au capital de dix pernods par jour. Une ascension, c'est comme un livre, ou comme un tableau : ça se compose, ça s'écrit et ça se recopie en suant et à grands coups de volonté; quant aux discussions de cénacle? La dialogue avec le vent les vaut bien. La maladie de Pierre? Elle le regarde, lui seul, et Alain en ce moment; Alain qui souffle au sommet de la fissure. Ça les regarde d'être sur cette purée de face où les neuf dixièmes des gens s'évanouiraient de peur; ça les regarde d'être heureux sous le soleil; ça les regarde de se couper les mains; ça les concerne seuls d'aimer le vide et l'orage.

Alain crie que ça va. Pierre a une furieuse envie de pisser. Il ne peut tout de même pas pisser dans son pantalon. Alain, tout à l'heure, le déboutonnera, comme il lui a fait son pansement, comme il lui a tendu la gourde.

— Où est mon doigt?

La perte de son doigt le chiffonne. Il se souvient qu'en magie, un membre, séparé du corps, garde d'étranges propriétés dont les sorciers peuvent user. Pourvu que les démons qui ricanent, la nuit, sur les arêtes, ne s'excitent pas sur ses deux phalanges. Où sont-elles? Bon Dieu! Dans la vallée, dans les villes on s'en fout de ces histoires rocambolesques; mais, ici, c'est curieux la sensation que l'on ressent d'avoir perdu un doigt.

« Un chouca le bouffera », pense Pierre qui ne pense plus à la corde. Là-haut, Alain gueule qu'elle s'est coincée. Pierre l'entend jurer, s'agiter :

— Monte maintenant.

En geignant, Pierre ouvre le mousqueton, fait sauter la corde. Le piton restera là, planté dans la fissure jusqu'à ce qu'une problématique caravane le récupère. Pierre se sent tiré vers le haut.

— Saloperie, dit-il, en coinçant, avec un cri douloureux, sa main droite dans la fissure. La corde est tendue à se rompre. Pierre progresse lentement, son corps pesant le plus qu'il peut sur ses jambes. La douleur des mains est atroce. Il grince des dents.

— Les Chinois, grogne-t-il; ni les Chinois, ni les Boches, ni les policiers, n'ont rien inventé.

Ça lui fait du bien d'engueuler les Chinois.

Le sang coule à travers le pansement humide.

— Connerie, et c'est pour le plaisir ! fait-il en soufflant bruyamment alors qu'il se repose, les pieds calés sur une large prise.

A intervalles réguliers, Alain s'informe :

— Ça va?

Pierre grogne. En haut Alain ne doit rien entendre. Il se contente de tirer, comme un bon artisan. Cette fissure est interminable... On y sera encore demain soir, pense Pierre.

— Grouille, crie Alain, plus haut c'est tout bon.

Pierre monte. Il ne sent plus la souffrance; ses blessures font corps avec le rocher.

— Faut que ça aille, gueule-t-il pour lui-même et, furieux, saisit le bord de la fissure à pleines mains, se coince, se hisse et, tiré, halé par le filin, jouant des pieds et de ses doigts sanglants, émerge sur une terrasse ensoleillée où le visage crispé d'Alain lui sourit.

— Les choucas pourront becqueter mon sang, j'en sème partout, fait Pierre, en se laissant tomber aux pieds de son camarade.

— Bois.

Alain lui tend la gourde de rhum. Il boit avec cette lenteur qui tient au besoin d'approfondir chaque minute vécue, qu'elle soit exaltante et violente ou, simplement, de béatitude ou d'oubli. Le rhum est une présence. Qu'est-ce qu'ils y connaissent, les crevés des boîtes de nuit? Qui, dans ce monde de noceurs à la petite semaine et de fonctionnaires de la Croix Bleue, sait ce qu'est l'ivresse? L'ivresse? Ce n'est pas d'être saoul, c'est de boire la goutte espérée, celle qu'on gagne (quand il en reste), dans quelques instants de volonté qui, à eux seuls, sont une éternité. Une goutte de rhum, dans un gosier sec comme une arête battue par les vents, pour un corps qui se termine par deux mains brisées, pour des pieds fatigués et pour une tête affolée depuis des heures par le métronome du vertige, une goutte de rhum, c'est la vie.

Pierre boit.

— Et merde, fait Alain, sept heures, on est bon pour le bivouac.

A leurs pieds, le glacier n'éclate plus en clartés fulgurantes; ses crevasses noires s'ouvrent dans une masse grisâtre. Les parois des aiguilles sont mauves. Pourtant, le soleil est encore haut dans

le ciel, quelque part, à l'ouest de cette arête qui le masque et sur laquelle ses derniers rayons découpent de fantastiques silhouettes.

Pierre et Alain se hâtent vers la cime. Fissures, dalles, surplombs, couloirs glacés se succèdent. Alain va de l'avant, Pierre suit, les mains collées au rocher.

Passé huit heures, ils s'arrêtent à une cinquantaine de mètres du sommet.

— Bivouac sur la vire ici, dit Alain. Plus haut on risque de ne pas trouver d'emplacement.

Pierre s'est assis sur la plate-forme choisie, large comme un corridor de maison ouvrière. Le sac entrebâillé est à côté de lui. Alain s'affaire, sort des provisions, allume le réchaud, roule la corde. La nuit tombe.

***

Dans la paroi, une faible lumière. Auprès d'Alain et de Pierre, le ronronnement du réchaud. Le froid, lentement, prend possession du domaine des pierres; ils boivent leur thé bouillant, croquent un biscuit; Alain fouille le sac à la recherche d'un bout de sucre humide.

Pierre et Alain ont cessé de parler. La dernière lueur de cette dernière journée interminable s'est voilée. Des étoiles scintillent. Pierre essaye de distinguer les planètes. Il paraît que c'est possible à l'œil nu, mais, ici, dans la solitude des ténèbres, chaque lumière, terre ou feu, semble une étoile du berger.

Alain s'est assoupi. Pierre songe. Ses mains, glissées dans le sac pour les protéger du froid, sont en bois, lourdes comme un marbre. Une douleur tenace, qu'il est certain de devoir supporter durant la nuit entière, lui brise l'extrémité des bras. Des formes imprécises jouent à se cacher dans la nuit. Pierre a conscience que ses pensées sont trop pauvres pour comprendre ce monde couché à ses pieds et cette immensité qui le domine. Ici, on n'imagine rien, on ne peut rien expliquer, tout est clair sans qu'on le sache. Il n'y a que les hommes abrutis, calfeutrés, enfermés sous la pierre domestique, pour expliquer la liberté du monde et inventer les dieux. Ici rien ne vit, rien ne s'explique, rien ne passe. Tout juste si Pierre perçoit sa présence grâce à cette souffrance qui le fouille sans trêve. Il est doux de souffrir, de sentir sa chair profonde, lorsque tout devient simple et clair. Pierre est le seul spectateur d'une nuit géologique. A ses côtés, Alain n'a plus rien de vivant : il repose parmi les pierres.

Mais lui, seul vivant, fait corps avec le temps. Il pense, confusément, que chaque instant vécu, en action ou en méditation, est l'instant éternel, le seul instant du monde, celui que chaque battement de notre cœur arrache au chaos immense du néant.

« Vivre. »

Vivre? Ce n'est qu'un mot. Un de ces mots que, deux mille mètres plus bas, un paysan grossier souffle à l'oreille de sa compagne, femelle sale, couverte de fumier, ou fille lumineuse, à la chair brûlée par le vent. « Vivre » ou « je suis vivant » pense Pierre, indistinctement, sans savoir qu'ici, entre le ciel et la terre, l'action et la contemplation se rejoignent. Il voit l'immensité, il fait partie de son règne terrible. Il est le témoin obscur de l'immobilité des siècles, la chair qui témoigne, au centre de cet univers figé, de l'éminente dignité de l'instant. « Vivre un instant », quelle espérance! Pierre est seul et malade, mais Pierre est vivant. Dans le silence, peuplé par le sourd grondement d'une avalanche qui n'a rien à voir avec sa douleur, il songe. Ni son passé, ni son futur ne l'accompagnent. L'instant qu'il sculpte est le présent. Un présent calme, sur le qui-vive, à la mesure du froid et de la nuit, semblable à ces minutes foudroyantes où, violent, il refermait ses mains sur la corde. Seul compte l'instant que l'on vit.

Pierre frissonne. Haut dans le ciel, des barres noires coupent la Voie Lactée. Les avalanches continuent de gronder dans les faces nord. Le vent s'est levé. D'abord, comme une brise, il a joué dans les cheveux d'Alain. Pierre devine sur sa joue sa main frôleuse. Le vent est une femme, lui aussi : il vous prépare lentement, s'insinue, vous touche à peine aux endroits sensibles, pour crever, soudain, en un concert de cris sauvages et en remous qui vous précipitent dans un enfer farouche. Brusquement, le ciel tremble, bondit sur les arêtes et balaye la vire en hurlant.

— Quoi? interroge Alain.

— Le vent, répond Pierre.

Ils écoutent : un murmure monte de l'abîme : quelqu'un siffle, un enfant gémit, la roche claque comme une grande voile. Le silence qui suit semble un trou.

Alain s'est dressé et saute sur place. Il boit une gorgée de rhum et chante :

Si la montagne elle était coupée rase,
J'en planterais une immédiatement.

— Ta gueule! crie Pierre entre deux rafales.

Alain tire des chandails du sac. Ils se serrent l'un contre l'autre.

— Quel pays...

Le vent emporte la fin de la phrase. Pierre ne saura jamais ce qu'est, dans l'esprit d'Alain, le pays qui les cerne. Il pense que l'avion est moins dangereux que la montagne, que les montagnes sont trop hautes pour l'homme, que les femmes ont du bon, qu'il y a dans la vallée une pâtisserie... Il pense à ses mains qu'il ne sent même plus tant elles sont douloureuses, mais qu'il imagine, boursouflées et laiteuses, dans la toile du sac.

— Y a des gars qui roupillent dans des plumards, hurle Alain.

Pierre pense à une lecture. C'est marrant de penser à un bouquin, à près de 4.000 mètres au-dessus des plages, quand le ciel vous crache à la gueule. Il y a deux jours, il lisait Chateaubriand et, quelque part, dans l'*Essai historique, politique et moral sur la Révolution*, il a souligné : « Oh! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure chargé de la dépouille des champs. »

— La dépouille des champs!

Il rit.

— Quoi? hurle Alain.

— Y a des cons qui croient aux fleurs.

Quelque chose de froid vient de le toucher à peine. L'air est zébré de fins éclairs, comme une poussière que le vent soufflerait. En un instant, Pierre sent sa joue trempée.

— La putain, grogne Alain, manquait plus qu'elle.

La neige tombe. Pierre agite ses pieds humides et glacés.

« Un coup de rhum », pense-t-il. C'est la dernière goutte. Des heures vont passer sans rien de chaud, sans rien de brûlant, sans rien qui griffe, que le frôlement mortel de la neige et, pour Pierre, en plus, l'étau où ses mains sont coincées.

Quand il était gosse, Pierre lisait des romans où des policiers en traîneaux suivaient les traces, brouillées par les blizzards, des bandits du Grand Nord qui fuyaient vers le Lac des Esclaves. Les uns et les autres finissaient toujours par crever dans un trou, hâtivement creusé, que la neige bouchait jusqu'à ce qu'un maigre soleil fasse évaporer la pourriture congelée de ces héros pour boy-scouts. « Mourir dans la neige, c'est une belle mort », expliquait Pierre à ses petits copains.

Le vent est tombé, et la neige, maintenant, couvre leurs jambes.

Ils remuent pour faire sauter la croûte molle qui les pénètre de son humidité.

Le vent, le froid, la neige, la souffrance et, comme un linceul, la nuit, voilà qui vous prouve que vous êtes vivants. Pierre a le nez gelé, il ne veut pas sortir ses mains du sac; Alain le frotte. Il agite ses doigts de pieds, les compte un à un. Il attend. Ce n'est rien de grimper une dalle, de passer un surplomb, de serrer une corde qui vous coupe les mains : mais attendre, *attendre*, c'est une autre histoire. Attendre quoi, du reste? Cette saloperie grise qu'on appelle l'aurore? Cette clarté de bougie qui naîtra du brouillard, rampera sur la neige, léchera le rocher et donnera à Alain endormi une face cireuse de mort bien propre, lavé et comme aspergé d'eau bénite, en règle avec la propreté? Attendre quoi? Que la neige ne tombe plus? Que ses mains se rafistolent toute, seules, que les chairs collent aux chairs, qu'un sang nouveau circule dans ses vaisseaux bien dessinés? Sans blague! Sous la neige, dans le vent, dans cette merde d'altitude où on fout Dieu sait quoi, pense Pierre, on ne croit plus au Père Noël.

Alain, réveillé, s'agite et beugle.

— Ça m'réchauffe de gueuler.

— Ça ne finira jamais, pense Pierre.

Pourquoi finir? Rien ne finit, rien ne commence. Pierre est sous la neige, dans la nuit, rempli d'effroi; tout à l'heure il était, sous le soleil, philosophe et tranquille; tout à l'heure il était installé dans l'éternité de ses deux mains brûlantes refermées sur la corde. Quand on fait l'amour, est-ce qu'on pense à l'instant où la femme sortira de la chambre? Et chez le dentiste...

— Cette nuit ne finira jamais!

Est-ce Pierre ou Alain qui parle? L'espace a doucement frémi. Une ombre laiteuse joue avec les flocons qui tombent moins serrés. La vire est blanche.

Pierre fixe le mur mobile de l'espace où les cristaux de neige tracent des lignes hésitantes. Il pense que voici l'aurore; qu'il a faim; qu'il neige; qu'une nuit sans sommeil, c'est presque une vie; qu'il va falloir grimper; qu'Alain a tort de rester immobile, et qu'il y a des hommes heureux, couchés sous un plafond de chaux.



Ils ont repris leur course. Ils grimpent, sans penser, des rochers monotones qu'il faut débarrasser de la neige et du verglas poli

par la nuit. Le jour est sale. Les mains de Pierre sont gelées, ou, tout au moins, insensibles. Son ventre aussi est gelé; ne pourra-t-il plus jamais faire l'amour? Ce n'est pas une histoire du reste, il ne faut rien dramatiser; ce qui est terrible en ce moment, ce sont les pieds douloureux, refroidis, qui sont transpercés par mille aiguilles. Si ses pieds, eux aussi, pouvaient l'abandonner! Quel bonheur de ne plus rien sentir.

A cheval sur une arête, les jambes pendantes, le ventre collé au fil du rocher, il progresse, aidé par la corde. Alain est un bon technicien.

Hier matin, en saisissant le premier rocher, après la glace, Pierre avait doucement frémi. C'est que le rocher est une femme, lui aussi. On le désire, on le prend, on le possède, on lui fait faire ce que l'on veut. Il y a, par le monde, des mâles qui laisseraient tomber toutes les femelles, et donneraient bien des femmes pour se coucher sur ce pan de granit et le serrer entre leurs cuisses dures, comme une belle jambe musclée. Pierre n'aime pas les femmes aux jambes molles. Pierre aime le rocher ou les cuisses semblables au marbre, chaudes commes le granit sous le soleil de midi. Est-ce les femmes qui le préparent à aimer le rocher? Où est-ce celui-ci qui lui insuffle la violence qu'il ira rendre, dans un cri, sur un ventre doux et bombé? Il n'y a pas de différence : les muscles et l'esprit sont faits pour posséder. Quelle différence y a-t-il entre le granit et Jeannine, le calcaire et Louise?

Mais, à bout de passion, Pierre rampe sur cette arête qu'il devrait serrer à plein bras. Ça le dégoûte! Il y a trop d'heures qu'il aime. Il a envie de cracher et de jurer; il crache et jure, comme il ferait au visage d'une sale morue qu'il découvrirait, trop tard, rachitique. Il est rassasié, il a possédé sa montagne jusqu'à l'épuisement.

Il se traîne.

— J'en peux plus, pense-t-il. Mais il avance, il se hisse, farouche, pour prouver que, sur cette femelle glacée, sa lucide virilité l'emportera.

***

D'un coup de piolet, Alain a crevé l'ourlet de la corniche et s'est rétabli sur le sommet.

Le sommet? C'est un tas de cailloux avec de la glace, quelques mètres carrés de silence battus par le vent, tassés sous le brouillard.

En bas, paraît-il, il y a « le monde ». Ici il n'y a que Pierre et Alain, dans un univers innommable qui n'a rien de commun avec ce que l'on contemple, des chalets, les jours de beau temps. En bas il y a des vallées, des villages et des villes; au delà il y a des plaines; plus loin la mer; en bas il y a des gens qui bâillent en regardant la pluie tomber; il y en a qui font siffler leurs rabots; il y a des touristes, venus du monde entier pour acheter des cartes postales; il y a les bonnes des hôtels, les grooms en livrée, les voyageurs de commerce; il y a les pauvres qui se déplacent en groupe et les riches qui ont une Chrysler; en bas, toute une fourmilière bâille et s'agite et s'en fout bien que ces deux-là, Alain et Pierre, avec leurs habits gelés, collés à leurs membres, touchent le ciel du doigt : Alain et sa morve qui lui pend sous le nez comme une stalactite, Pierre et ses moignons sanglants.

Eux ne s'en foutent pas d'être ici. Ils y sont. Même chair d'une même corde. Le vent humide les transperce. Ils bouclent le sac, s'assurent de la corde, s'engueulent pour savoir s'il faut tirer à droite ou à gauche et, décidés, dévalent vers le bas. C'est un fait connu que, lorsque l'on est monté, il faut redescendre : Corneille l'a dit et M. de La Palisse. Pierre et Alain descendent et, maintenant, ne vivent plus que pour ça. Ils suivent la voie normale, se laissent glisser sur des pentes de neige raide, scrutent le brouillard, courent sur de sales cailloutis.

Ils vont se coincer dans une cheminée où dégoulinent toutes les eaux de la montagne; ils vont franchir la rimaye et savoir si elle est très ouverte ou facile; ils vont traverser un glacier, sauter des crevasses. Peut-être un pont de neige s'effondrera sous eux. Peut-être Pierre sera précipité, les mains en avant, vers le fond secret du glacier, en entraînant Alain. Peut-être atteindront-ils des prairies et les premiers sapins. Peut-être déboucheront-ils brusquement sur une combe ensoleillée.

Sous la pluie et sous le soleil, les fleurs sont si belles.

Ils descendent, liés par la corde. Et qu'en savent-ils, ceux d'en bas? Qu'est-ce que ça peut leur faire que ces deux-là se tuent ou cueillent les fleurs bleues de l'altitude?

Pourtant, ce soir, il y aura un fait divers, ou quelques plantes de plus dans un herbier.

Max Aldebert.

LECTURE DE MONTAIGNE [1]

« Je m'engage difficilement. »
(*Essais*, III, x)

« Il faut vivre entre les vivants. »
(*Essais*, III, VIII)

On croit avoir tout dit de lui en disant qu'il est sceptique, c'est-à-dire qu'il s'interroge et ne répond pas, refusant même d'avouer qu'il ne sait rien, et se tenant au célèbre « que sais-je? ». Tout cela ne va pas loin. Le scepticisme a deux faces. Il signifie que rien n'est vrai, mais aussi que rien n'est faux. Il rejette comme absurdes *toutes* les opinions et *toutes* les conduites, mais il nous ôte par là le moyen d'en rejeter aucune comme fausse. Détruisant la vérité dogmatique, partielle ou abstraite, il insinue l'idée d'une vérité totale, avec toutes les facettes et toutes les médiations nécessaires. S'il multiplie les contrastes et les contradictions, c'est que la vérité l'exige. Montaigne commence par enseigner que toute vérité se contredit, peut-être finit-il par reconnaître que la contradiction est vérité. *Je me contredis bien à l'aventure, mais la vérité, comme disait Demades, je ne la contredis point.* La première et la plus fondamentale des contradictions est celle par laquelle le refus de chaque vérité découvre une nouvelle sorte de vérité. Nous trouverons donc tout chez Montaigne, un doute assis sur lui-même et sans fin, la religion, le stoïcisme. Il serait vain de prétendre qu'il exclue ou qu'il fasse jamais *sienne* aucune de ces « positions ». Mais, dans ce *soi* ambigu, offert à tout,

1. Extrait d'une préface au livre III des *Essais*, à paraître prochainement. Les citations sont prises de ce livre.

et qu'il n'a jamais fini d'explorer, peut-être trouve-t-il finalement le lieu de toutes les obscurités, le mystère de tous les mystères, et quelque chose comme une vérité dernière.



La conscience de soi est sa constante, la mesure pour lui de toutes les doctrines. On pourrait dire qu'il n'est jamais sorti d'un certain étonnement devant soi qui fait toute la substance de son œuvre et de sa sagesse. Il ne s'est jamais lassé d'éprouver le paradoxe d'un *être conscient.* A chaque instant, dans l'amour, dans la vie politique, dans la vie silencieuse de la perception, nous adhérons à quelque chose, nous la faisons nôtre, et cependant nous nous en retirons et la tenons à distance, sans quoi nous n'en saurions rien. Descartes surmontera le paradoxe et fera la conscience esprit : « Ce n'est point l'œil qui se voit lui-même....., mais bien l'esprit, lequel seul connaît..... l'œil et soi-même [1] ». La conscience de Montaigne n'est pas d'emblée esprit, elle est liée en même temps que libre, et, dans un seul acte ambigu, elle s'ouvre à des objets extérieurs, et s'éprouve étrangère à eux. Il ne connaît pas ce lieu de repos, cette possession de soi, qui sera l'entendement cartésien. Le monde n'est pas pour lui un système d'objets dont il ait par devers soi l'idée, le moi n'est pas pour lui la pureté d'une conscience intellectuelle. Pour lui, — comme plus tard pour Pascal, — nous sommes intéressés à un monde dont nous n'avons pas la clef, également incapables de demeurer en nous-mêmes et dans les choses, renvoyés d'elles à nous et de nous à elles. Il faut corriger l'oracle de Delphes. C'est bien de nous faire rentrer en nous-mêmes. Mais nous ne nous échappons pas moins que les choses. *C'est toujours vanité pour toi, dedans et dehors, mais elle est moins vanité quand elle est moins étendue. Sauf toi, ô homme, disait ce Dieu, chaque chose s'étudie la première et a, selon son besoin, des limites à ses travaux et désirs. Il n'en est une seule si vide et nécessiteuse que toi, qui*

1. Léon Brunschvicg. *Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne.*

embrasses l'univers ; tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction, et après tout, le badin de la farce. En face du monde des objets ou même des animaux qui reposent dans leur nature, la conscience est creuse et avide : elle est conscience de toutes choses parce qu'elle n'est rien, elle se prend à toutes et ne tient à aucune. Engagées malgré tout dans ce flux qu'elles veulent ignorer, nos idées claires risquent d'être, plutôt que la vérité de nous-mêmes, des masques sous lesquels nous cachons notre être. La connaissance de soi chez Montaigne est dialogue avec soi, c'est une interrogation adressée à cet être opaque qu'il est et de qui il attend réponse, c'est comme un « essai »[1] ou une « expérience » de lui-même. Il se propose une investigation sans laquelle la pureté de la raison serait illusoire et finalement impure. On s'étonne qu'il ait voulu dire jusqu'aux détails de son humeur et de son tempérament. C'est que pour lui toute doctrine, séparée de ce que nous faisons, menace d'être menteuse, et il a imaginé un livre où pour une fois se trouveraient exprimées non seulement des idées, mais encore la vie même où elles paraissent et qui en modifie le sens.

Sous l'idée claire et la pensée, il trouve donc une spontanéité qui foisonne en opinions, en sentiments, en actes injustifiables. *Myson, l'un des sept sages..., interrogé de quoi il riait tout seul : « De ce même que je ris tout seul », répondit-il. Combien de sottises dis-je et réponds-je tous les jours selon moi ; et volontiers donc combien plus fréquentes selon autrui.* Il y a une folie essentielle à la conscience, qui est son pouvoir de devenir quoi que ce soit, de se faire elle-même. Pour rire seul, il n'est pas besoin de cause extérieure, il suffit de penser que l'on peut rire seul et être pour soi-même société, il suffit d'être double et d'être conscience. *Ce qu'on remarque pour rare au roi de Macédoine Persée, que son esprit, ne s'attachant à aucune condition, allait errant par tout genre de vie et représentant des mœurs si essorées et vagabondes qu'il n'était connu ni de lui ni d'autre quel homme ce fut, me semble à peu près convenir à tout le monde. — Nous pensons toujours*

1. « Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essaierais pas, je me résoudrais; elle est toujours en apprentissage et en épreuve » (III, II).

ailleurs, et il ne saurait en être autrement : être conscient c'est entre autres choses être ailleurs.

Les pouvoirs mêmes qui se trouvent chez l'animal et que l'on rapporte au corps sont transformés dans l'homme et défigurés parce qu'ils sont pris dans le mouvement d'une conscience. On voit des chiens qui aboient en rêvant; ils ont donc des images. Mais l'homme n'a pas seulement quelques images peintes en son cerveau. Il peut vivre dans l'imaginaire. C'est un spectacle étonnant que celui des comédiens *si fort engagés en un rôle de deuil qu'ils en pleurent encore au logis*, ou celui d'un homme seul qui forge autour de lui une foule, grimace, s'étonne, rit, combat et triomphe dans ce monde invisible, ou ce prince qui fait tuer son frère bien-aimé à cause d'un mauvais rêve, cet autre qui se tue parce que ses chiens ont hurlé. A considérer le corps seulement, le sexe ne devrait donner qu'un plaisir précis, comparable à celui des autres fonctions. Mais *En la plupart du monde, cette partie de notre corps était déifiée. En même province, les uns se l'écorchaient pour en offrir et consacrer un lopin, les autres offraient et consacraient leur semence. En une autre, les jeunes hommes se le perçaient publiquement et ouvraient en divers lieux entre chair et cuir, et traversaient par ces ouvertures des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvaient souffrir ; et de ces brochettes faisaient après du feu pour offrande à leurs dieux, estimés peu vigoureux et peu chastes s'ils venaient à s'étonner par la force de cette cruelle douleur*. Ainsi la vie s'emporte hors d'elle-même, l'extrémité du plaisir ressemble à la douleur [1]. *Nature, à ce crains-je, elle-même attache à l'homme quelque instinct à l'inhumanité*. C'est que notre corps et ses paisibles fonctions sont traversés par le pouvoir que nous avons de nous vouer à autre chose et de nous donner des absolus. D'ailleurs, il n'y a pas de désir qui aille au corps seulement, et qui ne cherche hors de lui un autre désir ou un consentement. *Ainsi ceux-ci disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent, et ont*

1. « ...considérant... ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effet de l'amour, et puis cette morgue grave, sévère et extatique en une action si folle... et que la suprême volupté ait du transi et du plaintif comme la douleur... »

raison... J'ai horreur d'imaginer mien un corps privé d'affection. L'amour n'est pas du corps seulement puisqu'il vise quelqu'un, et il n'est pas de l'esprit seulement, puisqu'il le vise dans son corps. Le mot d' « étrange » est celui qui revient le plus souvent quand Montaigne parle de l'homme. Ou « absurde ». Ou « monstre ». Ou « miracle ». *Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même, à qui ses plaisirs pèsent, qui se tient à malheur !*

Descartes constatera brièvement l'union de l'âme et du corps et préférera les penser séparés parce qu'ils sont alors clairs pour l'entendement. Le « mélange » de l'âme et du corps est au contraire le domaine de Montaigne, il ne s'intéresse qu'à notre condition de fait, et son livre décrit à n'en plus finir ce fait paradoxal que nous sommes. C'est dire qu'il pense à la mort, puisqu'elle est la contre-épreuve de notre incarnation. En voyage il ne s'est jamais arrêté dans une maison sans se demander s'il pourrait y être malade et mourir à son aise. *Je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins...* Il a très bien parlé contre la méditation de la mort. Elle déforme et manque son objet, puisqu'elle concerne la mort lointaine, et que la mort lointaine est plus dure, étant partout dans notre avenir, que la mort présente, qui s'avance sous nos yeux sous forme d'événement. Il ne s'agit pas de corrompre la vie par la pensée de la mort. Ce qui intéresse Montaigne, ce n'est pas le pathétique de la mort, sa laideur, les derniers soupirs, l'appareil funèbre, motifs habituels des discours sur la mort, images de la mort à l'usage des vivants. *Ceux-là ne considèrent point la mort en soi, ils ne la jugent point : ce n'est pas là où ils arrêtent leur pensée ; ils courent, ils visent à un être nouveau.* Ceux qui écoutent les consolations du prêtre, lèvent au ciel les yeux et les mains, prient à voix haute, *ils fuient la lutte, ils détournent de la mort leur considération, comme on amuse les enfants pendant qu'on veut leur donner le coup de lancette.* Montaigne veut que nous mesurions le non-être d'un regard sec, et que, connaissant la mort toute nue, nous connaissions la vie toute nue. La mort est *l'acte à un seul personnage.* Elle découpe dans la masse confuse de l'être cette zone

particulière qui est nous, elle met dans une évidence sans seconde cette source inépuisable d'opinions, de rêves et de passions qui animait secrètement le spectacle du monde, et ainsi elle nous enseigne mieux qu'aucun épisode de la vie le hasard fondamental qui nous a fait paraître et nous fera disparaître.

Quand il écrit : *Je m'étudie plus qu'autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique*, il faut prendre ces mots à la lettre. Les explications de l'homme que peuvent nous donner une métaphysique ou une physique, il les récuse par avance, parce que c'est l'homme encore qui « prouve » les philosophies et les sciences, et qu'elles s'expliquent par lui plutôt que lui par elles. Si par exemple on voulait isoler l'esprit et le corps en les rapportant à des principes différents, on ferait disparaître ce qui est à comprendre : « le monstre », le « miracle », l'homme. En toute conscience, il ne peut donc être question de résoudre le problème de l'homme, il ne peut s'agir que de décrire l'homme comme problème. De là cette idée d'une recherche sans découverte, d'une chasse sans prise, qui n'est pas le vice d'un dilettante, mais la seule méthode convenable quand il s'agit de décrire l'homme. *Le monde n'est qu'une école d'inquisition.* De là aussi l'attention qu'il porte au ruissellement des pensées, à la spontanéité des songes, et qui lui fait anticiper par moments l'accent de Proust [1], comme si pour lui déjà la seule victoire sur le temps était d'exprimer le temps.



Ainsi parti, attentif à ce qu'il y a de fortuit et d'inachevé dans l'homme, il est à l'opposé de la religion, si la religion est une explication et une clef du monde. Bien qu'il la mette souvent hors de sa recherche et de ses atteintes, rien de ce

1. « Il m'en advient comme de mes songes. En songeant je les recommande à ma mémoire (car je songe volontiers que je songe) mais le lendemain je me représente bien leur couleur comme elle était, ou gaie, ou triste ou étrange, mais quels ils étaient au reste, plus j'ahanne à le trouver, plus je l'enfonce en l'oubliance. Aussi de ces discours fortuits qui me tombent en la fantaisie, il ne m'en reste en mémoire qu'une vaine image. »

qu'il dit ne prépare à croire [1]. Nous sommes *parmi la tourbe et la fiente du monde*, attachés *à la plus morte et croupie partie de l'univers*. L'instinct des animaux est plus parfait que notre raison. Notre religion est de coutume : *nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes périgourdins ou allemands*. La circoncision, le jeûne, le carême, la croix, la confession, le célibat des prêtres, l'usage d'une langue sacrée dans le culte, l'incarnation de Dieu, le purgatoire, tous ces éléments du christianisme se trouvent dans les religions païennes. Dans chaque village les miracles se fabriquent sous nos yeux par l'ignorance et l'ouï-dire. Une légende platonicienne fait naître Socrate d'une vierge visitée par Apollon. On a cherché et trouvé dans Homère tous les oracles et toutes les prédictions dont on avait besoin. La religion révélée n'est pas très différente en somme de ce que la folie des hommes fait apparaître sur la terre. Reste à savoir s'il faut en conclure, comme Montaigne le fait parfois, que les religions barbares sont déjà inspirées, — ou que la nôtre est encore barbare. Comment douter de sa réponse quand il reproche même à Socrate ses *démoneries* et ses *extases?* En morale comme dans la connaissance, il oppose notre inhérence terrestre à tout rapport surnaturel. On peut, dit-il, se repentir d'une action, on ne se repent pas d'être soi-même, et c'est pourtant ce qu'il faudrait faire selon la religion. Il n'y a pas de nouvelle naissance. Nous ne pouvons rien annuler de nous : *je fais coutumièrement entier ce que je fais et marche tout d'une pièce*. Il réserve le cas de quelques hommes qui vivent déjà l'éternité, mais jette le soupçon sur eux en ajoutant : *entre nous, ce sont choses que j'ai toujours vues de singulier accord : les opinions supercélestes et les mœurs souterraines*.

Ce qu'il garde du christianisme, c'est le vœu d'ignorance. Pourquoi supposer de l'hypocrisie dans les endroits où il met la religion au-dessus de la critique? La religion est valable en ceci qu'elle réserve la place de l'étrange et qu'elle sait que notre

1. L. Brunschvicg a réuni d'une manière très convaincante une série de fragments qui vont dans ce sens (*Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne*, pp. 56-78).

sort est énigmatique. Toutes les solutions qu'elle donne de l'énigme sont incompatibles avec notre condition monstrueuse. Comme interrogation, elle est fondée à condition qu'elle reste sans réponse. Elle est un des modes de notre folie et notre folie nous est essentielle. Quand on met au centre de l'homme, non pas l'entendement content de soi, mais une conscience qui s'étonne d'elle-même, on ne peut pas annuler le rêve d'un envers des choses, ni réprimer l'invocation sans paroles de cet au-delà. — Ce qui est sûr, c'est que, s'il y a quelque Raison d'univers, nous ne sommes pas dans ses secrets, et avons à gouverner en tout cas notre vie selon nous... *Je me laisse ignoramment et négligemment manier à la loi générale du monde. Je la saurai assez quand je la sentirai.* Qui oserait nous reprocher d'user de cette vie et de ce monde qui font notre horizon ?



Mais si l'on rejette la passion religieuse, ne faut-il pas aussi rejeter toutes les autres ? Montaigne parle souvent des stoïques, et avec faveur. Lui qui a tant écrit contre la raison et si bien montré qu'en aucun cas nous ne pouvons sortir de l'opinion pour voir une idée face à face, il recourt à la *semence de la raison universelle empreinte en tout homme non dénaturé.* Comme il y a chez lui l'invocation d'un Dieu inconnu, il y a celle d'une raison impossible. Même si rien n'est entièrement « en notre pouvoir », même si nous ne sommes pas capables d'autonomie, ne faut-il pas du moins nous retirer, nous faire un réduit d'indifférence d'où nous regarderons nos actions et notre vie comme des « rôles » sans importance ?

Cela se trouve dans Montaigne entre autres choses. *Il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même.* Le mariage par exemple est une institution qui a ses lois et ses conditions d'équilibre. Il serait fou d'y mêler la passion. L'amour qui *nous esclave à autrui* n'est acceptable que comme libre et volontaire exercice. Il arrive même à Montaigne d'en parler

comme d'une fonction corporelle qui relève de l'hygiène, et de traiter le corps comme une mécanique avec laquelle nous n'avons pas à faire cause commune. A plus forte raison mettra-t-il l'État au nombre de ces appareils extérieurs auxquels nous nous trouvons joints par hasard et dont nous devons user selon leur loi sans y rien mettre de nous-mêmes. L'imagination, le prestige règnent toujours dans nos rapports avec autrui. Encore bien plus dans la vie publique. Elle nous associe à ceux que nous n'avons pas choisis, et à beaucoup de sots. Or, *il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot. Mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maître si impétueux, mais aussi ma conscience.* Dans la vie publique, je deviens fou avec les fous. Montaigne sent vivement qu'il y a dans le social un maléfice : chacun met ici à la place de ses pensées leur reflet dans les yeux et les propos d'autrui. Il n'y a plus de vérité, il n'y a plus, dira Pascal, consentement de soi à soi-même. Chacun est à la lettre aliéné. Retirons-nous de là. *Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre ; résignons cette commission à gens plus obéissants et plus souples.* Il est vrai que l'on ne peut pas toujours s'abstenir, que d'ailleurs c'est laisser faire, et qu'enfin il faut bien des hommes d'État ou un Prince. Que peuvent-ils? Le prince aura à mentir, à tuer, à tromper. Qu'il le fasse, mais qu'il sache ce qu'il fait, et qu'il ne déguise pas le crime en vertu. *Quel remède? Nul remède ; s'il fut véritablement gêné entre les deux extrêmes, il le fallait faire ; mais s'il le fut sans regret, s'il ne lui pesa de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes.* Et nous qui regardons? Il ne nous reste, comme on dira plus tard, qu'à obéir en méprisant. Il faut mépriser puisque l'État est contre tout ce qui compte au monde : contre la liberté, contre la conscience. Mais il faut obéir, puisque cette folie est la loi de la vie à plusieurs et que ce serait une autre folie de ne pas traiter l'État selon ses lois. Pourtant Platon met le philosophe au gouvernement, il imagine une cité juste, il entreprend de la construire. *Mais est-il quelque mal en une police qui vaille être combattu par une drogue si mortelle?... Platon... ne consent pas qu'on fasse violence au repos de son pays pour le*

guérir et n'accepte pas l'amendement qui coûte le sang et ruine des citoyens, établissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là... Il est absurde de vouloir régler par la raison une histoire qui est faite de hasards... *j'ai vu de mon temps les plus sages têtes de ce Royaume assemblées, avec grande cérémonie et publique dépense, pour des traités et accords, desquels la vraie décision dépendait cependant en toute souveraineté des désirs du cabinet des dames et inclination de quelque femmelette.* Jamais la prévision et les lois ne pourront égaler la variété des cas, jamais la raison ne pourra penser la vie publique. Dans un temps où elle se scinde en mille conflits particuliers, Montaigne ne soupçonne pas même qu'on puisse lui trouver un sens. On ne peut se réconcilier avec ce chaos. Vivre dans les affaires publiques c'est *vivre selon autrui.* Montaigne incline évidemment à vivre selon soi...

Pourtant est-ce son dernier mot? Sur l'amour, sur l'amitié et même sur la politique, il a quelquefois parlé autrement. Non qu'en cela il se soit simplement contredit. Mais parce que la division stoïcienne de l'extérieur et de l'intérieur, de la nécessité et de la liberté, est abstraite, ou se détruit elle-même, et que nous sommes indivisiblement au-dedans et au-dehors. On ne peut obéir toujours si l'on méprise, mépriser toujours si l'on obéit. Il y a des occasions où obéir, c'est accepter et où mépriser, c'est refuser, où la vie en partie double cesse d'être possible, où l'extérieur et l'intérieur ne se distinguent plus. Il nous faut alors entrer dans la folie du monde, et nous avons besoin d'une règle pour ce moment-là. Montaigne le savait, il ne s'est pas dérobé. Et comment l'aurait-il fait? Il avait décrit la conscience, même solitaire, déjà mêlée à l'absurde et folle par son principe. Comment lui aurait-il prescrit de demeurer en soi puisqu'il pense qu'elle est toute hors de soi? Le stoïcisme ne peut être qu'un passage. Il nous apprend contre l'extérieur à être et à juger; il ne saurait nous en débarrasser. Le plus propre de Montaigne est peut-être dans le peu qu'il nous a dit sur les conditions et les motifs de ce retour au monde.



Il ne s'agit pas d'obtenir à tout prix une conclusion rassurante, ni d'oublier à la fin ce que l'on a trouvé en route. C'est du doute que viendra la certitude. Davantage : c'est le doute même qui va se révéler certitude. Il faut donc en mesurer l'étendue. Répétons que toute croyance est passion et nous met hors de nous, qu'on ne peut croire qu'en cessant de penser, que la sagesse est une *résolution d'irrésolution*, qu'elle condamne l'amitié, l'amour, la vie publique. Nous voilà revenus à nous. C'est pour y trouver le chaos encore, avec, à l'horizon, la mort, emblème de tous les désordres. Coupé des autres, coupé du monde, incapable de trouver en soi, comme le sage stoïcien, et dans un rapport intérieur avec Dieu, le moyen de justifier la comédie du monde, le sage de Montaigne n'a plus, croirait-on, d'autre entretien qu'avec cette vie qu'il sent sourdre follement en lui pour quelque temps encore, d'autre ressource que la dérision la plus générale, d'autre motif que le mépris de soi et de toutes choses. Pourquoi, dans ce désordre, ne pas renoncer? Pourquoi ne pas prendre modèle des animaux — ces chevaux qui hennissent, ces cygnes qui chantent en mourant, — pourquoi ne pas les rejoindre dans l'inconscience? Le mieux serait de retrouver la *sécurité puérile, l'ignorance* des bêtes. Ou d'inventer, contre le sentiment de la mort, quelque religion de la nature : *la défaillance d'une vie est le passage à mille autres vies.*

Ce mouvement se trouve chez Montaigne. Mais un autre aussi, et aussi souvent. Car, après tous les doutes, justement si l'on sait que toute tentative de savoir multiplie les questions et obscurcit ce qu'elle veut éclaircir, et que, pour une tête coupée, l'Hydre de l'ignorance en pousse trois nouvelles, — reste à expliquer qu'il y ait des opinions, que d'abord nous ayons cru tenir des vérités, que le doute ait besoin d'être appris. *Je sais mieux ce que c'est qu'homme que je ne sais ce que c'est animal ou mortel ou raisonnable.* Descartes se souviendra de ce mot.

Il veut dire que le mouvement et l'irrésolution de l'esprit ne sont que la moitié de la vérité. L'autre moitié, c'est cette merveille que notre volubilité se soit arrêtée et, à chaque moment, s'arrête encore dans des apparences dont nous pouvons bien montrer qu'elles ne supportent pas l'examen, mais qui du moins avaient l'air de la vérité et nous en ont donné l'idée. La pensée, quand elle s'interroge, n'en finit plus de se continuer et de se contredire, mais il y a une pensée en acte qui n'est pas rien, et dont nous avons à rendre compte. La critique du savoir humain ne le ruine que si l'on garde l'idée d'un savoir entier ou absolu; si au contraire elle nous en débarrasse, alors, seul possible, il devient la mesure de toutes choses et l'équivalent d'un absolu. La critique des passions ne leur ôte pas leur valeur, si elle va jusqu'à montrer que jamais nous ne sommes en possession de nous-mêmes et que la passion est nous. A ce moment, les raisons de douter deviennent des raisons de croire, toute notre critique n'a pour effet que de rendre plus précieuses nos opinions et nos passions en nous faisant voir qu'elles sont notre seul recours, et qu'en rêvant d'autre chose nous ne nous entendons pas nous-mêmes. Le point fixe dont nous avons besoin si nous voulons arrêter notre versatilité, nous le trouvons alors, non pas dans l'amère religion de la nature, dans cette sombre divinité qui multiplie pour rien ses ouvrages, mais dans le fait qu'il y a opinion, qu'il y a apparence de vrai et de bien. Retrouver le naturel, la naïveté, l'ignorance, c'est alors retrouver la grâce des premières certitudes, dans le doute qui les cerne et les rend visibles.

En fait, Montaigne n'a pas seulement douté. Douter est une action, le doute ne peut donc briser notre action, notre faire, qui a raison contre lui. Le même auteur qui voulait *vivre selon soi* a passionnément éprouvé que nous sommes, entre autres choses, ce que nous sommes pour les autres, et que leur opinion nous atteint au centre de nous-mêmes. *Je reviendrais volontiers de l'autre monde*, dit-il avec une soudaine colère, *pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer.* Son amitié avec La Boétie fut exactement le genre de lien qui *nous esclave à autrui.* Il ne pensait

pas se connaître mieux que La Boétie ne le connaissait, il vivait sous ses yeux; après sa mort, il continue : c'est pour se connaître comme La Boétie le connaissait que Montaigne s'interroge et s'étudie, *lui seul jouissait de ma vraie image et l'emporta. C'est pourquoi je me déchiffre moi-même, si curieusement.* On voit rarement don si complet. Loin que l'amitié de La Boétie ait été un accident de sa vie, il faudrait dire que Montaigne et l'auteur des Essais sont nés de cette amitié, et qu'en somme, pour lui, exister, c'est exister sous le regard de son ami. C'est que le vrai scepticisme est mouvement vers la vérité, que la critique des passions est la haine des fausses passions, et qu'enfin, dans *quelques* circonstances, Montaigne a reconnu hors de lui des hommes et des choses auxquels il n'a pas même songé à se refuser, parce qu'ils étaient comme l'emblème de sa liberté au dehors, parce qu'en les aimant il était soi-même et qu'il se retrouvait en eux comme il les retrouvait en soi.

Même dans le plaisir, dont il parle quelquefois en médecin, Montaigne après tout n'est pas cynique. *C'est folie d'y attacher toutes ses pensées et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrète. Mais d'autre part, de s'y mêler sans amour et sans obligation de volonté, en forme des comédiens, pour jouer un rôle commun de l'âge et de la coutume et n'y mettre du sien que les paroles, c'est de vrai pourvoir à sa sûreté, mais bien lâchement, comme celui qui abandonnerait son honneur ou son profit ou son plaisir de peur du danger; car il est certain que, d'une telle pratique, ceux qui la dressent n'en peuvent espérer aucun fruit qui touche ou satisfasse une belle âme.* Montaigne vieilli dit que le succès dans la séduction dépend du moment choisi. Mais que prouve cette sagesse tardive? Quand il était jeune et amoureux, il n'a jamais conduit ses amours comme des batailles et par tactique. *J'ai eu faute de fortune souvent, mais parfois aussi d'entreprise; Dieu garde de mal qui peut encore s'en moquer! Il y faut en ce siècle plus de témérité, laquelle nos jeunes gens excusent sous prétexte de chaleur; mais si elles y regardaient de près, elles trouveraient qu'elle vient plutôt de mépris. Je craignais superstitieusement d'offenser et respecte volontiers ce que j'aime. Outre ce qu'en cette*

marchandise, qui en ôte la révérence en efface le lustre. J'aime qu'on y fasse un peu l'enfant, le craintif et le serviteur. Si ce n'est du tout en ceci, j'ai d'ailleurs quelques airs de la sotte honte de quoi parle Plutarque et en a été le cours de ma vie blessé et tâché diversement... J'ai les yeux tendres à soutenir un refus comme à refuser ; et me pèse tant de peser à autrui que, dans les occasions où le devoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose douteuse et qui lui coûte, je le fais maigrement et malgré moi... Voilà un cynique bien tendre. Le sort n'a pas fait qu'il aimât d'amour comme il a aimé d'amitié, mais lui-même n'y est pour rien.

Il est entré dans le domaine ensorcelé de la vie publique; il ne s'est pas abstenu. *Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les paroles, et la sueur et le sang au besoin.* Le peuple l'a nommé maire plusieurs fois. *Je lui veux tout le bien qui se peut, et certes, si l'occasion y eût été, il n'est rien que j'eusse épargné pour son service. Je me suis ébranlé pour lui comme je fais pour moi.* Comment a-t-il fait pour vivre une vie publique s'il est *dégoûté de maîtrise et active et passive?* Il obéit sans aimer l'obéissance et commande sans aimer le commandement. Il ne voudrait pas être prince. Le prince est seul. Ce n'est pas un homme, puisqu'il ne peut être contesté. Il ne vit pas, il dort, puisque tout cède devant lui. Mais la passion d'obéir est laide aussi, et inutile : comment estimerait-on celui qui se livre corps et âme ? Capable de se donner sans conditions à un maître, il est aussi capable d'en changer. Oui, il faut prendre un parti, et aller jusqu'au bout des conséquences, mais les *occasions justes* ne sont pas si fréquentes qu'on croit et il ne faut pas choisir trop volontiers, car alors ce n'est plus la cause qu'on aime, c'est la secte. *Je ne suis pas sujet à ces hypothèques et engagements pénétrants et intimes ; la colère et la haine sont au delà du devoir de justice et sont passions servant seulement à ceux qui ne tiennent pas assez à leur devoir par la raison simple... il ne faut pas appeler devoir (comme nous faisons tous les jours) une aigreur et âpreté intestine qui naît de l'intérêt et passion privée ; ni courage une conduite traîtresse et malicieuse.*

Ils nomment zèle leur propension vers la malignité et violence ; ce n'est pas la cause qui les échauffe, c'est leur intérêt ; ils attisent la guerre, non parce qu'elle est juste, mais parce que c'est guerre. Quand ma volonté se donne à un parti, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. On peut servir un parti et juger durement ce qui s'y fait, trouver dans les autres de l'intelligence et de l'honneur, enfin continuer d'exister dans le social. *J'ai pu me mêler des charges publiques sans me départir de moi de la largeur d'un ongle, et me donner à autrui sans m'ôter à moi.* On dira peut-être que ces règles font les francs-tireurs et non pas les soldats. C'est vrai, et Montaigne le sait. Il peut quelque temps et lucidement se forcer à mentir, il n'en fera pas sa coutume et sa vie. *Qui se voudra servir de moi selon moi, qu'il me donne des affaires où il fasse besoin de la rigueur et de la liberté, qui aient une conduite droite et courte, et encore hasardeuse, j'y pourrai quelque chose. S'il la faut longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieux de s'adresser à quelque autre.* Peut-être y a-t-il ici quelque mépris. Mais peut-être aussi Montaigne veut-il dire davantage. Nous posons toujours les questions comme si elles étaient universelles, comme si en un instant nous choisissions avec notre bien celui de tous les hommes. Et si c'était un préjugé? Étant ce qu'il est, Montaigne ne sera jamais partisan. On ne fait bien que ce qu'on fait volontiers. Il ne faut pas qu'il se guinde. Il peut servir mieux et plus, hors des rangs. Est-ce peu de chose, ce poids qui s'attachait à ses paroles, parce qu'on savait qu'il ne mentait ni ne flattait? Et n'a-t-il pas agi d'autant mieux qu'il n'y tenait pas trop?

Les passions paraissaient être la mort du moi, puisqu'elles l'emportent hors de lui-même, et Montaigne se sentait menacé par elles comme par la mort. Il essaie maintenant de nous décrire ce qu'on a depuis appelé des *passions libres :* ayant éprouvé que ce qu'il aime est en jeu, là-bas, il confirme résolument le mouvement naturel qui le portait au dehors, il entre dans le jeu humain. Au contact de cette liberté et de ce courage, les passions et la mort même sont transformées. Non, ce n'est pas

la méditation de la mort qui surmonte la mort : les bons arguments sont *ceux qui font mourir un paysan et des peuples entiers aussi constamment qu'un philosophe* et ils se ramènent à un seul : nous sommes vivants, c'est ici que nous avons nos tâches et elles sont les mêmes tant qu'il nous reste un souffle. La méditation de la mort est hypocrite puisque c'est une manière morose de vivre. Dans le mouvement qui le jette aux choses, et justement parce qu'il en a montré l'arbitraire et le péril, Montaigne découvre le remède à la mort. *Il m'est avis que c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie ; c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son objet. Elle doit être elle-même à soi sa visée, son dessein ; sa droite étude est se régler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs autres offices que comprend ce général et principal chapitre est cet article de savoir mourir ; et des plus légers, si notre crainte ne lui donnait poids.* Le remède à la mort et aux passions n'est pas de s'en détourner, mais au contraire de passer au delà comme tout nous y porte. Les autres menacent notre liberté? Mais *il faut vivre entre les vivants*. Nous y risquons l'esclavage? Mais il n'y a pas de liberté vraie sans le risque. L'action et les attachements nous troublent? Mais *la vie est un mouvement matériel et corporel, action imparfaite de sa propre essence et déréglée ; je m'emploie à la servir selon elle.* Il n'y a pas de sens à maudire notre condition : le mal comme le bien ne se trouvent que dans notre vie.

Montaigne raconte que les médecins lui avaient conseillé de se sangler d'une serviette, quand il allait en bateau, pour combattre le mal de mer. *Ce que je n'ai point essayé*, ajoute-t-il, *ayant accoutumé de combattre les défauts qui sont en moi et les dompter par moi-même.* Toute sa morale repose sur un mouvement de fierté par lequel il décide de prendre en mains sa vie hasardeuse, puisque rien n'a de sens, si ce n'est en elle. Après ce détour vers lui-même, tout lui paraît bon de nouveau. Il disait qu'il aimerait mourir *plutôt à cheval que dans son lit.* Ce n'est pas qu'il comptât pour l'aider sur la colère du guerrier, c'est qu'il trouvait dans les choses, avec une menace, un viatique. Il a vu le lien ambigu qui l'attachait à elles. Il a vu qu'il n'y a pas à choisir entre soi, — et les choses. Le moi n'est

pas *sérieux*, il n'aime pas se lier. Mais *est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne?*... C'est la liberté sans condition qui rend capable d'attachement absolu. Montaigne dit de lui-même : *j'ai été si épargnant à promettre que je pense avoir plus tenu que promis ni dû.* Il a cherché et peut-être trouvé le secret d'être, dans le même temps, ironique et grave, libre et fidèle.

Maurice MERLEAU-PONTY.

ANTISÉMITISME A LA SANTÉ

Au début de l'année furent arrêtés des étudiants juifs appartenant à une organisation clandestine. Leur chef d'inculpation semblait devoir être politique, mais ils furent considérés comme détenus de droit commun et traités comme tels.

L'un d'eux rapporte les faits dont il fut le témoin pendant trois mois; il s'est efforcé ici de ne pas décrire ses impressions de prisonnier et de n'exprimer aucun jugement sur le régime pénitentiaire français.

> *« Le premier signe d'une connaissance naissante, c'est le désir de mourir. Cette vie semble insupportable, une autre inaccessible. On n'a plus honte de vouloir mourir; on demande à être transféré de la cellule que l'on déteste dans une nouvelle cellule que l'on apprendra à détester. »*
>
> Franz KAFKA.
> (Journal intime.)

Nous fûmes arrêtés dans un petit hôtel du Quartier Latin après un coup de téléphone de l'hôtelier; nous étions deux jeunes gens de 20 et 21 ans, et trois autres de 16 à 17 ans. Ceux-ci devaient être relâchés le lendemain.

Le soir de notre arrestation, les agents qui entraient dans le poste nous prenaient pour de jeunes « ganguestères » ou des étudiants turbulents. Mais l'on connut très vite notre activité politique et l'on commença à nous dévisager avec curiosité. Visiblement, personne ne connaissait rien à l'affaire palestinienne, et tous nous regardèrent comme des fanatiques, ou des gens qui veulent se distraire. Nous gardions pour la plupart le sourire, nous restions fiers, certains en tout cas de notre droit; cette attitude nous évita

peut-être l'hostilité du poste, ou intrigua davantage. Nous commençâmes bientôt à parler. Les agents, et en particulier les brigadiers, ne comprenaient pas notre bonne conscience. Nous essayâmes d'expliquer qu'il fallait provisoirement transgresser certaines lois pour établir des lois justes là où il n'en existait pas, mais l'on nous répondait en invoquant « le problème juif ». D'un ton grave, discrètement indigné, un brigadier, debout devant moi, nous montrait que « les Juifs se soutiennent entre eux », qu'ils exploitent les pays où ils s'installent, qu'ils prennent toujours et partout les « premières places », bref, qu'ils sont des voleurs et des parasites. Autour de lui, des agents rassemblés écoutaient. On remarqua aussi que les Juifs « ne travaillent jamais de leurs mains ». Il y avait là un Arabe, marchand des quatre-saisons, qui devait passer la journée et la nuit au poste. Parfois il donnait passionnément son avis, citant des faits : en Algérie la population est exploitée par quelques Juifs qui détiennent pratiquement tout le commerce; et puis les Juifs ne sont pas serviables; il n'y a rien à attendre d'eux. Minuscule, indigné, il gesticulait au milieu des agents, qui lui avaient exposé auparavant les raisons pour lesquelles la France restait en Afrique du Nord. Un de mes amis répondait avec enthousiasme, et parlait du « nouveau juif », de l'avenir, et de « l'idéal ». Peu à peu les agents et le brigadier s'éloignaient de notre banc, en silence. Le brigadier eut le temps de reconnaître qu'il avait de bons amis juifs, mais « qu'ils n'étaient pas comme les autres ».

Toute la journée se passa en allées et venues entre le poste et le commissariat, situé dans une autre rue. Le commissaire et les inspecteurs étaient affables, confus, et désiraient se décharger de notre affaire au plus tôt, regrettant que personne, à la P. J. ou ailleurs, ne voulût prendre de responsabilité. On regrettait de devoir s'immiscer dans nos affaires, on ne portait rigoureusement aucun jugement, mais l'on était bien obligé de constater le délit de droit commun et d'agir en conséquence. On respectait notre « intelligence » nos opinions, on ne pouvait pas se prononcer sur nos buts. On nous interrogeait avec politesse et l'on espérait que le soir même tout serait fini : nous serions transférés au Dépôt, et c'est le substitut qui aurait à décider de notre sort.

A 23 heures, nous fûmes effectivement transférés au Dépôt. Dans la voiture cellulaire, mêlés aux « turfs » et aux « truands », nous ne fûmes pas remarqués, ni d'ailleurs pendant la fouille au Dépôt. On nous traitait exactement comme des détenus de droit commun,

c'est-à-dire avec indifférence et mécanisme. Nous passâmes une nuit et un jour dans une cellule « de passage ». On contait son histoire, on se renseignait surtout sur les processus administratifs, et l'avenir probable de chacun. Nous ne fûmes pas remarqués. Le matin, vers onze heures, nous montâmes dans « la tour pointue » (décor médiéval) aux services d'anthropométrie. Fiches, photos, mensurations, signalement; employés blasés, détenus à l'aspect officiel de bandits : barbes de trois jours, vêtements fripés, absence de cravate. Quelques-uns, en particulier deux frères juifs qui nous parlèrent yiddish, avaient l'allure d'authentiques voyous. Entre eux, ils parlaient français avec l'accent des mauvais garçons de Pigalle. Ils nous écoutèrent avec lassitude, et s'éloignèrent vite de nous. Au service des empreintes digitales, l'employé était juif. Il fut étonné quand il vit que, sur ma fiche, à l'indication « race » j'avais écrit : « juive » Il me parla à mi-voix en surveillant les alentours. La race, c'était pour les noirs ou les jaunes, pas pour les Juifs; lui, il était français, moi aussi. Il était là depuis très longtemps, et ce qu'il me disait n'était pas une déclaration de principe, mais comme une attitude qu'il me dictait; un conseil. Il insista en particulier sur l'intérêt que j'avais à me taire. « A la Santé, méfie-toi de tout le monde. » Discrètement, il me donna de l'essence pour nettoyer mes doigts tachés d'encre.

Le soir, le substitut nous fit décliner notre identité. Il dit que les faits étaient là; et que, sans préjuger de la valeur politique de notre action, il était obligé de nous remettre entre les mains d'un juge d'instruction qui déciderait de notre sort. En attendant, nous serions incarcérés à la Santé.

Vers 21 heures, en voiture cellulaire, nous étions transférés à la prison. Ce fut après les formalités de greffe que je quittai mon ami, dirigé sur la division des mineurs. Avant notre libération, je ne devais le revoir qu'une seule fois, chez le juge d'instruction. J'étais donc seul, et j'attachai quelque importance aux nouveaux camarades. Pourtant, je me souvenais des conseils du Juif du dépôt. Au moment d'être enfermé pour une nuit dans une petite cellule provisoire, je m'efforçai de répondre avec prudence à la question classique : « Pourquoi que tu tombes? » Ne pouvant, à cause de mon allure, répondre : « pour maq », ou « pour casse », je restai évasif, précisant seulement « qu'on avait saisi des tracts ».

On fut intéressé, et tout naturellement, un grand individu de 25 ans me suggéra : « des tracts? le grand Charles? » Comme je

ne réalisais pas, et que je prenais un air interrogatif : « oui... Maurras... » je répondis vaguement que ce n'était pas tout à fait cela et que, d'ailleurs, cela n'avait aucune importance. L'individu qui m'avait interrogé « tombait » pour vol. Je fus bientôt accaparé par un souteneur, indifférent à la politique, et, qui, en apprenant que j'étais « blanc », m'assura d'un air amical que je m'en tirerais avec trois mois et sursis.

Il y avait dans cette cellule de passage un homme de 55 à 60 ans, grand et sec. C'était un récidiviste. Il avait assisté à la conversation précédente que j'avais eue dans les couloirs de la prison. Il ne m'adressa pas la parole, mais parla clairement de moi à d'autres individus. Il me signalait comme un « politique », à mi-voix, et semblait très désireux de savoir si j'étais de droite ou de gauche... « Il faudrait savoir quel parti... les communistes veulent nous foutre sur la gueule ». Il s'installa confortablement sur le banc à côté de moi, et, par solidarité de prisonnier, me demanda si j'avais assez de place. Mais c'est en s'adressant aux autres qu'il se mêla à la conversation générale. Je ne dis à peu près rien ce soir-là.

La matinée du lendemain se passa en formalités : douches, fouilles, etc... Puis l'on nous dirigea sur nos cellules définitives. Il y avait un énorme contraste entre la saleté, l'exiguïté, le délabrement, la puanteur des lieux que j'avais déjà vus et l'état de propreté de ma cellule; quand j'entrai dans celle-ci, et après que la porte se fut refermée sur moi, je fus saisi par la blancheur des peaux, les joues rasées, les chemises claires, par l'ordre. Les choses et les gens étaient « installés ». Je ne veux pas décrire mes impressions, mais ceci est nécessaire pour comprendre mon attitude ultérieure, tout inspirée par une brusque confiance. On avait le sentiment d'être « comme chez soi » et de pouvoir, en somme, « vivre » là plus ou moins bien.

Les détenus étaient jeunes pour la plupart; de 24 à 30 ans; un seul avait atteint la cinquantaine. En entrant, je m'assis sur le lit unique entouré par les six détenus. Il se passa ce qui se passe dans toutes les cellules : un nouveau entre, il change l'atmosphère, il s'introduit dans un tissu d'habitudes, et risque de bouleverser les rapports des gens et leur mode de vie; aussi est-il un événement, et la curiosité qu'il fait naître n'est pas désintéressée. On « s'intéresse » à lui comme à quelqu'un avec qui l'on doit vivre jour et nuit pour un temps indéterminé. On s'efforce de part et d'autre de « tâter le terrain », derrière une attitude d'entr'aide à la fois sincère

et factice. Ils me donnèrent sans hésiter savons, serviette, vivres, et même, avec précaution, de quoi me raser. Ils affichèrent une confiance spontanée, en me dévoilant l'existence des lames de rasoir. Tout cela me fit oublier le Juif du dépôt. Je contai vaguement mon histoire, écoutant attentivement celle des autres.

Quand ils apprirent que j'étais juif, ils parlèrent essentiellement du problème juif en France, dévoilant peu à peu, avec un sourire à la fois satisfait et gêné, les raisons de leur détention. L'un d'entre eux s'était visiblement imposé. Il usait assez peu de l'argot et parlait le français à peu près sans accent, il dirigeait la conversation, assis près de moi sur le lit. En abordant le problème juif, il s'efforçait de le faire en intellectuel, et d'un point de vue objectif. Il voulait à la fois montrer ce qu'il pensait des Juifs, et faire preuve des qualités nécessaires pour diriger n'importe quelle conversation en s'imposant, il essayait visiblement de me convaincre. J'avais dû lui parler de mes diplômes [1], et il m'affirma plusieurs fois « qu'un apache pouvait fort bien avoir des « lettres », et ne pas se promener en casquette et en foulard. » Il me montra que les Juifs se soutenaient entre eux, qu'ils ne travaillaient pas de leurs mains, et qu'ils exploitaient les pays où ils s'incrustaient. « Que la Palestine soit aux Juifs, d'accord. Mais alors, plus un Youpin en France. » Ce détenu était un cambrioleur professionnel, qui opérait à main armée.

« Tu sais, je les porte pas dans mon cœur, mais je suis pas le seul... Jean (il me montra un grand type de 24 à 25 ans, beau et blond) est là à cause des Juifs... »

— A cause des Juifs?

— Oui, j'ai chipé des meubles d'un Juif... il avait foutu le camp pendant la guerre, j'avais besoin d'argent... maintenant il est en Amérique, et il m'a envoyé une youpine pour m'intenter un procès. »

L'heure du déjeuner était arrivée, ils mettaient leurs vivres en commun et partageaient. Ils me distribuèrent une part égale à celle des autres, en me précisant qu'en prison, il n'y avait ni Juif, ni aryen.

— Tu ne connais pas Hans?

1. Des amis, ni juifs, ni antisémites, nous ont reproché d'avoir fait preuve d'orgueil dans les deux premières cellules, et de lâcheté dans la troisième. Peut-être est-ce exact. Mais à qui la faute? Quoi qu'il fasse, un Juif sera toujours, devant les autres, un lâche ou un orgueilleux. On nous a retiré la possibilité d'être purs.

— Hans?

Un individu massif et gras me regardait en souriant. C'était un prisonnier allemand qui s'était évadé d'un camp et qu'on avait rattrapé. Tous ses camarades de cellules s'indignaient qu'on traitât de la sorte un prisonnier de guerre. On m'apprit en passant que lui non plus n'aimait pas les Juifs. L'heure de la sieste était arrivée. L'homme de 50 ans qui était là pour trafic de sucre s'arrangea pour être près de moi. A l'insu des autres, il me passa un morceau de papier sur lequel il avait écrit : « T'en fais pas, sois prudent. »

Dans la fin de la journée, je fis la connaissance de l'Arabe. Il s'appelait Marcel, il était d'Alger, mais parlait français sans accent, il était inculpé de vol. Il voulait être cordial, comme les autres, et me parla clairement : en Afrique du Nord, il suffirait d'armer les Arabes pour qu'ils fassent « leur affaire » à tous les Juifs de là-bas; pour Marcel, une entente entre Juifs et Arabes était impossible : « Je ne peux pas les piffer. »

La fin de la journée et la nuit se passèrent sans événements. Le lendemain, j'appris que le « braqueur » était autonomiste breton et qu'il souhaitait vivement que de Gaulle s'empare du pouvoir. Ce n'était d'ailleurs qu'une question de semaines, de jours peut-être, et toute la prison, dans les couloirs et à travers les fenêtres, ne parlait que de la guerre civile et du coup d'État. Les esprits étaient visiblement excités. Connaissant les hommes de main du Général, Bob (l'autonomiste breton) pouvait m'affirmer qu'il serait prudent de ma part de quitter la France au plus tôt. « Les Yids et les communards, tu sais... »

Le soir, dans l'ombre, la conversation roula sur la guerre civile, la prochaine guerre, le danger juif et communiste. Le trafiquant ne parlait pas, mais tous les autres dénonçaient le danger judéo-bolchévik, suggérant des méthodes radicales pour le combattre. La conversation s'éternisait. Le braqueur faisait des déclarations de principe et se vantait à la prochaine guerre de pouvoir, non seulement retirer son épingle du jeu, mais aussi se « sucrer convenablement ». Il était peut-être 1 heure ou 1 h. 30 du matin. J'étais excédé à la fois par ce qu'on disait, et par le bruit qu'on faisait. Je demandai plusieurs fois qu'on baisse un peu la voix, mais jamais je ne me mêlai à la conversation. Ils ne répondaient pas, mais faisaient seulement un peu plus de bruit; à la fin pourtant, Jean (celui qui avait volé les meubles) s'adressa violemment à moi :

— Merde!

Par le ton il me conseillait de ne pas trop faire remarquer mon existence. La conversation redoubla d'intensité. Je m'entêtai, et protestai encore une fois très fort, leur faisant remarquer que les raisons de leur attitude étaient trop claires. A ce moment le gardien de ronde alluma de l'extérieur, et regarda par l'œilleton percé dans la porte. Il se fit un grand silence puis le gardien éteignit, et le bruit de ses pas décrut dans le couloir.

Je sentis brusqement que j'allais passer pour un mouchard ou que peut-être j'avais volontairement élevé la voix plus que de raison. Ils continuèrent à discuter jusqu'au matin sans aucune pause.

Après le « café », on commença à ranger les couvertures et les paillasses. Je ne prononçai pas un mot, et eux ne m'adressèrent pas la parole. Je m'installai à la table pour faire mon courrier.

A ce moment, Bob prit Hans dans un coin, chuchota quelque chose, puis se tournant de trois quarts entre lui et moi.

— Hans, tu voulais le pendre, je crois?

L'Allemand s'approcha de moi, me dit de me défendre, et m'assomma de deux ou trois coups de poing. Nos différences de poids, de corpulence et de force ne me permirent pas de réagir. La chose fut assez brève, mais j'eus le temps d'entendre l'Allemand : « Sale Juif, sale Juif. » Comme à un moment je heurtais Jean, il me dit de ne pas le toucher. Le trafiquant de sucre pensa tout haut que cela suffisait, mais l'Arabe lui répondit qu'il n'y avait pas à avoir de bons sentiments pour des mecs comme ça.

C'est Bob qui donna l'ordre à Hans de s'arrêter. Je repris connaissance quelques minutes après, assis sur une paillasse.

On parlait de moi à la troisième personne, et l'on feignait de m'ignorer. Bob, grimpé sur la fenêtre, racontait l'histoire à la cellule voisine. Maintenant il employait l'argot, et avait retrouvé l'accent du « milieu ».

— « Un mec qu'on a nourri, à qui on a tout prêté, pour qui on a tout fait. On a bien essayé de s'entendre avec lui, mais avec ces gens-là, il y a rien à faire. Un youpin reste un youpin. Faut qu'y nous emmerdent jusque chez nous, et y pensent encore à nous foutre sur la gueule. On l'a pas laissé dormir de la nuit, t'as dû entendre, y voulait même moucharder; alors on s'en est occupé ce matin. Maintenant y reste dans son coin.

A dater de ce jour, je ne disposai plus que de ma couverture étendue sur le sol, « dans un coin », et de ma gamelle, « la gamelle

du Juif ». Le trafiquant de sucre parfois me marquait sa sympathie par ses regards. Le lendemain, Bob me prévint qu'on allait me donner de quoi écrire pour demander de changer de cellule. Pendant quelques jours, je vécus parmi eux sans parler et sans qu'on me parlât; nous nous quittions tous les deux jours, dix minutes le matin, pour aller à la « promenade » (dans une grande cellule à ciel ouvert, dans la cour). Je me mêlai alors aux gens des autres cellules, mais je ne parlai pas.

Un jour pourtant, Bob me fit signe et me fit lire une page d'un livre qu'il tenait entre les mains; le passage concernait la « noblesse » morale et les distinctions de rang; Bob faisait allusion à une discussion que nous avions eue le second jour, et où, à propos de de Gaulle, il avait eu à défendre contre moi l'aristocratie.

— Tu vois, c'est ce que je disais l'autre jour...

Tout le mépris qu'il affichait à mon égard ne l'empêchait pas de vouloir me prouver, à l'occasion, qu'il était capable de critiquer et de discuter une idée, d'apprécier un livre, d'adopter un point de vue, il tenait visiblement à ce que je le remarque. Plusieurs fois, je le vis arpenter la cellule, silencieux, l'air absorbé, répondant à ceux qui l'interpellaient :

— « Laissez-moi, je n'ai pas envie de parler, on a parfois besoin de réfléchir, de méditer. »

Un matin, on me prévint qu'on allait me changer de cellule. Bob me dit qu'il pouvait atteindre toutes les cellules qu'il voulait et qu'il valait mieux que je me taise en ce qui concernait les journaux, lames de rasoir, etc...

En entrant dans la seconde cellule, après que la porte se fut refermée sur moi, je tentai d'éluder les questions. Mais j'avais un mandat de dépôt où était notifiée la nature de mon délit et mon changement de cellule. Je n'avais pas à le leur montrer sur-le-champ, mais il se pouvait qu'un jour, ils le vissent par hasard. Et puis, je devais afficher mon nom sur la porte de la cellule pour les parloirs, lettres, colis, etc... Je leur expliquai donc peu à peu que j'étais juif, que les autres, antisémites, m'avaient pris ou fait passer pour un mouchard et frappé.

L'un d'eux, Paul, sourit, d'un air à la fois gêné et sûr de soi. Il était coupable d'attaque à main armée; j'appris vite, à propos de l'absolution de ses péchés, que Dieu ne manquerait pas de lui accorder, qu'il était catholique; il lisait à ce moment *Le juif errant est arrivé*, à titre documentaire, disait-il. Quand il apprit

que j'étais étudiant; il insista sur le fait qu'il avait presque atteint le baccalauréat, mais que les circonstances l'en avaient détourné. René (souteneur, cambrioleur, faux policier, barman à Belleville) disait qu'il « s'en foutait », il n'y avait ni Juifs, ni Aryens, mais seulement la « mentalité » qui comptait. Le braqueur, Paul, renchérit.

— Tiens, moi, par exemple, je les aime pas, les Juifs. Mais je trouve dégueulasse de taper sur un type sans défense et surtout de faire faire le boulot par un Boche.

Les autres restaient plus ou moins silencieux, écoutant avec curiosité ce que je pouvais lui dire sur les causes de mon arrestation. René me demanda quel intérêt j'avais à agir comme je le faisais.

D'autres fois, il me contait comment il avait cambriolé un grand tailleur juif, non pas parce qu'il était juif, mais parce « qu'ils en ont toujours plus que les autres ». En même temps un jeune voleur de voiture insistait sur les preuves d'habileté qu'il avait données pendant l'occupation : il s'adressait aux Juifs qui voulaient passer la ligne de démarcation, leur promettait de les prendre en auto, à Tours, et de les accompagner jusque-là en train; il percevait au départ la moitié de la somme, et disparaissait dans le train.

Un matin, au retour de la « promenade », René nous apprit que les gens de mon ancienne cellule lui avaient parlé de moi. Il prit une attitude protectrice.

— Je leur ai demandé ce que t'avais fait, ils n'ont rien pu dire, alors ça va comme ça, hein, je les ai envoyé promener... T'aurais pas pu cacher que t'es juif, tu vois...

A cette époque, à peu près, les conversations politiques commencèrent à se multiplier malgré moi, et, maladroitement, je disais à peu près ce que je pensais. Tous étaient gaullistes, sauf un receleur, espèce de neurasthénique qui avait passé huit années dans un asile et ne parlait que de vie ratée et de suicide. Ils étaient tous anticommunistes, et détaillaient avec passion et plaisir les méthodes qui pourraient seules mettre de l'ordre en Palestine, ou, plus tard, dans une France gaulliste. Paul, l'agresseur, qui ne me considérait pas « comme les autres », disait :

— Les Juifs et les communards, on les passera tous à la casserole; tu feras bien de faire ta valise si de Gaulle prend le pouvoir.

C'était également l'avis de Jacques; il s'était engagé dans l'Afrika Korps, et avait rejoint Giraud, puis de Gaulle. Il avait combattu jusqu'à la campagne d'Alsace et fait partie des troupes d'occupation. Démobilisé, et ne voulant pas allez chez Renault comme un « pue-

la-sueur », il s'était spécialisé dans le cambriolage des magasins. Il était « patriote », comme disait René, et s'entendait très bien avec Paul. Le souteneur lui reprochait son attachement à la France et à de Gaulle : un « truand » devait rester au ban de toute société, y compris la France. « Les gens du milieu, c'est comme les Juifs, disait-il : on est hors la loi et on se serre les coudes. »

Je passais mes journées à lire et à travailler, assis sur une paillasse, à la table unique. J'étudiais Hegel et je faisais une nouvelle où je tentais de décrire mes rapports avec les gens de la première cellule. Les autres me demandaient sans cesse ce que j'écrivais et de quoi « parlait » Hegel. Je refusais naturellement d'expliquer cette nouvelle et, à propos de l'auteur allemand, je précisais ce que pouvait être la philosophie. Ils m'écoutaient, m'obligeaient à parler, puis concluaient :

— « Tout ça, c'est de la connerie. »

René, Paul précisaient que seules les circonstances les avaient détournés des études. Ils me dénigraient (comme Juif ou comme étudiant?), mais voulaient se justifier.

Un jour, la cellule voisine nous prêta les œuvres de Racine. Le livre traîna sans que personne y touchât, puis je commençai à relire Phèdre et à noter quelques vers. Le voleur de voiture (28 ans, allure d'adolescent, esprit éveillé) me demanda de lui « expliquer » Racine, en me rappelant qu'ils étaient tous parfaitement capables de comprendre. Ne sachant pas s'il était sincère ou s'il voulait me rendre ridicule, j'hésitai, et, finalement, ne dis rien.

— T'es un' étudiant bidon; si tu ne peux pas parler de Racine, t'es bon à rien, t'es pas plus étudiant que moi.

Le lendemain, le livre disparaissait.

Quelque temps après le souteneur me demanda de lui parler de l'amour. Il ne souriait pas et semblait intéressé. Nous bavardâmes peut-être une heure, puis :

— Tiens, tu me fatigues... l'amour c'est de baiser, puis de passer ramasser le compteur. Pas besoin de faire de philosophie pour trouver ça.

— C'est un point de vue...

— Mais non mon vieux! Tu te crois toujours plus fort que les autres et tu t'imagines qu'y a des choses réservées qu'à toi.

Peu à peu la situation devint plus claire.

Il me prenait parfois des lettres qu'il me faisait passer par son avocat; il commença à me faire comprendre qu'il ne fallait pas

abuser, que l'avocat courait des risques, et que, d'ailleurs, il ne pouvait se mettre à la disposition de tout le monde. Je tâchai donc, étant donné les limites qu'on nous imposait, d'écrire au nom du neurasthénique, qui n'utilisait pas son tour; on me laissa faire. Au moment de déposer la lettre sur le guichet, Jacques me dit : « J'ai besoin d'écrire aussi, c'est urgent, ma lettre est faite. »

Il avait la force pour lui, je retirai ma lettre. Trois jours après, je tentai encore d'écrire suivant le même système, Jacques laissa faire, puis me dit :

— « J'ai besoin d'écrire, c'est urgent. »

Le matin j'avais aperçu qu'il glissait une lettre à René qui attendait son avocat. De plus, il avait déjà écrit la veille à son nom; je le lui fis remarquer. Il répondit qu'il n'avait pas à discuter avec moi.

Ce soir-là, la conversation roula sur les « bons caves », ceux qui travaillent, « qui viennent faire la loi en prison », et ceux qui sont les intrus « au chtar où on est chez nous ». L'allusion avait été lancée par René. Les autres acquiesçaient chaleureusement. Puis, ayant voulu se servir du robinet qu'il trouva coincé, René s'écria :

— Ça m'aurait étonné...

Il avait remarqué que je m'en étais servi le dernier.

Avant que nous nous soyons endormis, il fit encore d'autres réflexions aux intentions claires. Il y avait quelques jours, il m'avait fait remarquer que mes paroles méritaient souvent des coups. Je provoquai l'explication qu'il attendait, brève et violente (ni ce soir-là, ni les jours suivants, on ne me frappa). Je pensais m'adresser uniquement à René.

Le lendemain matin, personne ne m'adressa la parole. Pendant la journée, nous n'échangeâmes que quelques paroles concernant les détails matériels collectifs (nettoyage de la cellule, etc...); enfin, un jour que le silence avait été plus lourd, et que je n'avais pas reçu les lettres que j'attendais, je refusai la part qui me revenait du colis de René. Il fit comprendre aux autres qu'ils avaient à choisir entre lui et moi : tous, dès lors, respectèrent strictement leur consigne, et je fus mis à l'index absolument.

Le lendemain, dans les couloirs, l'un des détenus de ma cellule (un marin condamné pour vol) s'approcha de moi, me prit par l'épaule et chuchota rapidement avant de disparaître :

— Ils ont une mentalité pourrie; ils te mettent en quarantaine. J'te rendrai les petits services que je pourrai : allumettes, timbres...

Tâche d'écraser, dis rien, et sois patient. Te formalise pas si je te parle pas.

— T'es chic. Si tu peux, fais attention à mes papiers quand j'suis pas là.

Je commençai à vivre sans parler et sans avoir rien de commun avec les autres. Nous étions seulement présents les uns aux autres dans la même cellule. Je continuai d'étudier Hegel, et j'achevai ma nouvelle (mauvaise d'ailleurs, mais représentant pour moi la seule manière possible de récupérer le temps). En tout cas, le fait que je travaillais pendant tout le jour était l'affirmation que je pouvais me passer des autres, et que j'aurais pu continuer cette vie indéfiniment. Alors des choses nouvelles se passèrent.

Paul, l'agresseur, se mit un jour à lire ostensiblement Racine, le livre qui avait disparu pendant que je le lisais. Jacques se mit à dessiner des femmes pour décorer la cellule, chose qui ne lui était jamais arrivée. Un autre se mit à faire des vers sur des airs connus. « Joe », le neurasthénique, se rappela des vers lyriques qu'il avait composés à l'asile. Mais le silence entre eux et moi ne fut pas rompu. Les autres feignaient de m'ignorer et de vivre sans tenir compte de mon existence ou de mes activités. Je prenais mon tour de service comme les autres pour nettoyer la cellule et ranger couvertures et paillasses. René racontait très souvent l'histoire de cet Arabe qui, nouveau dans la cellule, s'était vu obligé de coucher à même le sol près des waters, et de nettoyer la cellule chaque jour; parfois, c'était l'histoire d'un tuberculeux à qui l'on avait refusé paillasse et couverture supplémentaires. J'étais obligé de me sentir privilégié, puisqu'en somme je couchais sur une paillasse, près de Joe et que je pouvais jouir des clous qui servaient de portemanteaux. (Ces détails matériels avaient leur importance, puisqu'ils marquaient la nature des rapports entre les détenus.)

Un matin, revenant du parloir des avocats, je trouvai tout changé. Mes livres, mes papiers, mon linge, mes vêtements, gisaient entassés sur le sol dans un coin de la cellule. Les détenus ne parlaient même plus entre eux, et semblaient attendre quelque chose, sans toutefois me regarder ouvertement. Mes affaires, expulsées des planches et des clous, prouvaient soudain, et sans cause apparente, qu'on était arrivé à une situation limite. Je perdis un peu contenance et ne réussis pas à conserver le silence; je demandai s'il s'était passé quelque chose de neuf.

— Non, on continue.

Je commençais à mettre de l'ordre dans mes papiers : mes notes sur Hegel et le manuscrit de ma nouvelle avaient disparu.

— Vous n'avez pas rencontré des feuilles volantes? Elles ont pu se perdre...

— Des sortes de brouillon?

— Oui.

— On s'en est servi pour brûler les punaises... On a commencé à lire, on n'a pas tout lu d'ailleurs. Tout ce que tu racontes de l'autre cellule, ça nous concerne aussi.

— Mais...

— J'veux pas discuter avec toi. Tu vas demander à changer de cellule, c'est un conseil que j'te donne. En attendant, tu vas rester dans ton coin, et tu vas faire gaffe à ce que t'écris.

(Je dois préciser qu'il ne figurait dans ma nouvelle que des Juifs et des antisémites.)

Ce n'était pas René qui parlait; lui prenait un air indifférent et semblait vouloir se retirer du jeu; Paul, l'agresseur, ne disait rien, mais « surveillait ». C'est Jacques qui avait pris la parole; le neurasthénique était le même, absent, couché sur une paillasse, naturellement silencieux. Le marin ne me quittait pas des yeux, et son teint était légèrement plus rouge et plus sombre que d'habitude. Il ne disait rien non plus.

Le lendemain, à la promenade, Joe « le fou » s'approcha de moi :

— Avant que t'arrive, c'était moi. J'étais le « dingo ». Ils ne me lâchaient pas de la journée, j'étais leur jouet. Quand tu seras parti, ça sera un autre. T'en fais pas, va...

Quelques journées passèrent. Je ne pouvais plus disposer de la table et des paillasses, aussi avais-je installé une couverture à même le sol, dans le renfoncement de la porte; ce mur était opposé aux deux petites lucarnes élevées, et donc le plus clair; pourtant seul l'emplacement de la porte restait libre, le reste était occupé par leurs vêtements. Quand ils avaient à sortir pour leurs colis ou leur avocat, certains d'entre eux piétinaient ma couverture comme un paillasson, les autres l'enjambaient. La chose me servait de « test » : Joe et « la Marine » enjambaient, René aussi; les autres piétinaient.

On ne parlait pas de moi. Mais on se mit très souvent à parler des Yids et des Youpins. Paul me dit un jour :

— Ça commence à devenir long, ton histoire. Si les bricards

veulent pas te changer de cellule, adresse-toi au directeur. C'est un conseil que je te donne, y pourrait t'arriver malheur.

Et pourtant il ne s'était rien passé. Mais j'étais présent.

Je fis activer les choses par mon avocat, et l'on me transféra dans une autre cellule.

La première fois, je n'avais été changé ni de bâtiment, ni de division; cette fois-ci, le sous-directeur avait bien voulu s'occuper personnellement de mon transfert, et m'avait fait mettre dans une autre division, située dans un autre corps de bâtiment. Je me crus très loin et décidai de me camoufler.

J'avais d'abord tenté de me faire passer pour un simple trafiquant d'armes, m'appuyant sur le fait que j'étais dans les « droits communs » et non dans les « politiques ». « J'ai besoin d'argent pour achever mes études »... Il y avait là un Russe morphinomane, ancien officier du tsar; un employé des P. T. T., escroc, ancien marin, capitaine dans la Résistance (il ne devait nous révéler ce fait que très tard, lorsque nous ne fûmes plus que trois dans la cellule); un souteneur, un jeune homme de 22 ans, qui attaquait de vieilles femmes dans leur villa; il avait déserté, mais avait fait auparavant de la résistance dans le Vercors. Enfin, un ébéniste qui prit 18 mois de prison pour un avortement unique.

Le russe Vladimir, l'employé Henri, le souteneur « Milo », s'aperçurent très vite que je n'étais pas ce que je prétendais être. Pendant quelque temps, notre vie se passa très normalement, eux s'efforçant seulement d'en savoir chaque jour davantage. Il y avait mon nom, il y avait mon changement de cellule, qu'ils finirent par apprendre. J'affirmais que j'étais espagnol, d'origine arabe, d'où la consonance orientale de non nom.

— Tu dois être Yid, toi, me disait le souteneur, Milo.

En général, le Russe abonda très vite dans son sens. Quand je recevais du courrier, Wladimir me demandait si « elle » s'appelait Esther ou Rachel. Je ne démordais pas de mes origines hispano-arabe, laissant libre cours à l'imagination d'Henri (le résistant) qui me prit pour un militant espagnol, (franquiste ou républicain ? Il ne l'a jamais précisé), et tâchait d'engager des conversations politiques.

Quant à mes changements de cellules, je laissais croire qu'ils étaient dus aux tentatives de quelques pédérastes. J'avais profité pour cela des histoires de « pédales » que débitaient Henri (ancien marin) et le souteneur. Émile, l'ébéniste, prenait ma défense et

détaillait les réactions qu'il aurait dans les mêmes circonstances. Milo commençait déjà à plaisanter mes yeux de femme, ma taille fluette, me disant très souvent :

— T'es giron, tu sais.

Enjoué, il m'observait sur toutes les faces, me faisant des propositions d'un air de ne pas y croire. Et puis un jour que je prenais ma douche :

— Quand je te disais qu't'es yid.. Faut pas avoir peur, tu sais...

Henri appuya :

— On n'est plus du temps des Boches, y a plus d'antisémites, pourquoi que tu te caches? D'ailleurs, si jamais on te veut du mal, je suis là...

Un jour ce même Henri, avec qui je sympathisais le plus aisément, fit un rapprochement entre l'arrestation de quelques étudiants du quartier Latin, ma présence ici, ma circoncision. Il cherchait à reconstruire, affirmant que si j'étais celui qu'il pensait, il était heureux de me connaître, que j'avais raison d'agir ainsi, etc... (Je ne savais pas encore qu'il avait fait de la résistance.)

A cette même époque, le Russe et le déserteur (un Alsacien) cherchèrent visiblement à rabaisser les étudiants en général, ou au contraire à marquer la différence qu'il y avait entre un étudiant authentique et moi. Vladimir engageait des conversations savantes, s'étonnant toujours très bruyamment et très courtoisement de mes lacunes. Si je ne connaissais pas, par exemple, la date où fut construite la prison de la Santé, il me disait :

— Comment, vous, Monsieur Jacques, pour un licencié, ce n'est pas bien brillant... Vous me faisiez cependant une autre impression...

— C'est du bidon, leurs connaissances, disait Marcel, l'Alsacien... Moi, j'étais avec les étudiants dans le Vercors, ils ont des tas d'idées stratégiques. y font des tas de propositions, mais pour ce qui est de les réaliser, faut voir ça... Zéro... Tout c'qu'est pratique, c'est trop fort pour vous, c'qu'y a, c'est qu'avec eux, on s'marrait bien; mais, sorti d'là!... Remarque, y s'déglonflaient pas, faut reconnaître, mais fallait les entraîner.

D'autres fois, le Russe orientait la conversation sur la situation en Palestine, et m'interrogeait :

— Vous devez savoir beaucoup de choses sur ce problème, monsieur Jacques... Un licencié...

J'avais décidé de ne pas comprendre les allusions, mais j'étais

obligé de dire quelques mots du problème, pour n'avoir pas l'air de fuir. Alors Henri remarquait qu'en parlant des Juifs, je laissais échapper des « nous », au lieu de dire « ils ». Mes négations étaient vaines. Vladimir, silencieux, exultait.

Un jour, il parla du marxisme, et surtout de Marx.

— C'est un individu dangereux. Comme tous les philosophes, d'ailleurs. Vous avez dû remarquer que toutes les révolutions ont été provoquées par eux. Un État normal devrait interdire l'enseignement et l'exercice de la philosophie, et cela vaut naturellement pour vous, monsieur Jacques; vous êtes nuisible à la société, et la prison ne vous fait pas de mal. Remarquez que j'ai beaucoup de sympathie pour vous... Mais les philosophes sont une race dangereuse.

— J'les enverrais à la mine, moi, disait Marcel. La prison, c'est rien, c'est la mine qu'y leur faut, aux étudiants. J'les dresserais, faudrait qu'y marchent droit, hein...

Un jour Marcel me demanda si je voulais bien lui prêter ma Bible. Il était catholique et n'avait pas lu ce livre. Il me demanda qui avait écrit l'Ancien Testament... (Aucun des catholiques que j'ai rencontrés en prison ne le savait.) Je ne répondais rien, mais le Russe souriait...

— C'est à titre culturel, monsieur Jacques, que vous lisez la Bible? Vous n'êtes pas croyant, n'est-ce pas?

Je menai pendant quelque temps la vie normale des prisons, passant le temps à étudier ou à discuter. J'étais prudent dans mes rapports avec Marcel et Wladimir.

Un jour, Émile alla au Palais de Justice pour passer en jugement. Quand il revint le soir, et après que nous eûmes tous dit notre indignation concernant la sentence, il m'annonça brièvement que M..., qu'il avait rencontré dans une cellule du Palais de Justice, me passait ses amitiés. Je n'insistai pas, car il était très abattu. Mais je soupçonnai quelque chose d'anormal, M... n'ayant aucune raison d'aller chez le juge d'instruction sans que j'y aille également.

Le lendemain, Émile avait retrouvé son état normal, et disait déjà, à propos de ses 18 mois : « Nous les ferons, M'sieur l'Président. » J'essayai d'en savoir plus long sur mon affaire. Tous se mêlèrent à la conversation, mais de toutes façons l'ébéniste leur aurait parlé en mon absence.

En fait, Émile n'avait pas rencontré M..., mais l'un des détenus

de la cellule précédente; on lui avait parlé d'un petit brun, juif, etc... et il m'avait reconnu; on lui en avait, dit sur mon compte, plus qu'il ne laissait voir. A ce moment Henri se souvint que M... était précisément l'un des noms qu'il avait lus sur le journal. J'étais bien celui qu'il pensait.

Le Russe s'était levé et disait avec ironie :

— Vous êtes un sujet très intéressant, monsieur Jacques... Je vous disais bien que vous étiez dangereux... Mais enchanté tout de même de faire votre connaissance.

Il était visiblement fier « d'avoir compris depuis très longtemps » qui j'étais. (Dès le lendemain, il me parlait longuement de certaines sectes juives du Caucase qui ne croyaient pas au Talmud, mais seulement à la Thora.)

— Je vous l'avais dit, que c'était un yid, disait Milo, tu sais, t'as eu tort... Mon beau-frère est juif, t'as rien à craindre.

— C'est bien, ça, p'tit (Henri avait 32 ans). J'me doutais bien qu'il y avait quelque chose, mais j'comprends toujours pas pourquoi tu l'as pas dit tout de suite. Y a pas d'antisémites ici.

Marcel s'était éloigné, et ne disait rien. Émile avait plutôt l'air ennuyé d'avoir provoqué toutes ces déclarations de sympathie.

— J'voulais rien dire, t'as le droit de cacher c'que tu veux, mais c'est toi qui as posé des questions. Et puis, j'vois pas pourquoi...

Je devais maintenant faire en sorte qu'ils ne soient pas froissés de ma méfiance. (— Tu nous prenais donc pour des brutes?)

Je leur expliquai vaguement que j'avais été rendu méfiant malgré moi, que je ne les connaissais pas au début, mais que maintenant, je voyais que je n'avais rien à craindre d'eux, et que, de toutes façons, je les priais de garder la chose pour eux, et de ne rien dire aux cellules de la division. Je m'arrangeai pour insister sur cette confiance que je mettais en eux, pour que, se faisant un point d'honneur de ne pas « trahir le secret », ils finissent liés malgré eux dans leur conduite ultérieure à mon égard.

La nuit tombait, nous étions tous debout au milieu de la cellule, tous m'encourageaient, me faisaient des promesses, etc...

Le lendemain Vladimir parla par hasard des politiciens juifs, et me fit comprendre que mon avenir était assuré, que j'avais bien manœuvré, et qu'en somme ce n'étaient pas les soucis d'argent qui devaient me tourmenter le plus. Tous, sauf Henri peut-être, étaient d'accord.

De même, Marcel me disait souvent :

— Qu'est-ce qu'on peut avoir comme soucis à 22 ans? Y m'font marrer, les jeunes qui parlent de « soucis ». Vous êtes tous des mauviettes ou des menteurs, les étudiants.

Avec distinction, Wladimir se mettait à m'exposer les raisons qui rendaient les Juifs à la fois dangereux et méprisables. Pas de métier manuel, les premières places, l'argent... Et, de son point de vue, cet esprit révolutionnaire qui explique que ce sont toujours les Juifs qui ont mis du désordre dans le monde. La prison, au fond...

— C'est à la mine que je les enverrais, moi, disait Marcel.

A partir de ce jour, Vladimir et Marcel commencèrent à critiquer, et à dénigrer, avec une ténacité croissante, tout ce que je faisais.

Puis Vladimir termina sa peine et s'en alla. Un soir Émile nous soutint avec passion que les histoires de camps de concentration, de fours crématoires, de millions de morts, « Eh bien, il n'y croyait pas, lui ». On avait vu quelques documentaires, entendu quelques histoires, des choses qu'on fabrique en somme. Il ne connaissait pas un seul déporté qui ne soit pas revenu, et ils n'étaient pas réduits à l'état de squelettes... Quant aux Juifs, ils revenaient tous, ils reprenaient leurs places, et pas les plus mauvaises... Marcel ne disait rien, Henri affirmait seulement qu'il y avait des tas de gens qui niaient la Résistance, les camps, les morts...

Le lendemain, Émile était transféré à la division des « appelants ».

Marcel s'en prenait maintenant à mes gestes, à mon manque d'ordre, à mes réflexions. (— T'es intelligent, mais des fois, tu sors de ces conneries!) Si je négligeais de ranger les pièces de carton du jeu d'échec, il les projetait avec l'échiquier à travers la cellule. Or, je savais pertinemment que d'autres joueraient après moi.

— Nom de Dieu, quand est-ce que tu comprendras que t'es pas tout seul ici? Faudrait pas nous prendre pour tes larbins...

Ou bien il laissait entendre que, si j'obtenais l'autorisation d'avoir des livres, c'est que je me traînais aux pieds du directeur, du sous-directeur, du juge d'instruction, que je ne me débrouillais pas trop mal; et qu'en somme, ça ne l'étonnait pas.

Puis Milo qui avait une autre affaire à Grenoble s'en alla. Marcel fut content (« mais pas pour lui »).

Nous restions trois : Henri, Marcel et moi. C'est à cette époque qu'ils racontèrent tous deux des exploits militaires, et qu'Henri nous confia ce qu'il faisait pendant l'occupation, en expliquant son silence (« Il y a des gens qui peuvent pas tout comprendre »).

Jusqu'à la fin, je m'entendis parfaitement avec lui. Il n'avait à mon égard que des susceptibilités intellectuelles d'ordre général.

Un jour un « nouveau » entra, 22 ans, polonais, cambrioleur professionnel. Parlait le français avec l'accent parisien et quelques fautes de syntaxe que font les enfants (« si je lui aurais dit »). Il ne cachait pas que l'hostilité ouverte de Marcel à mon égard lui semblait étrange. Comme il laissa entendre un jour qu'il n'aimait pas beaucoup les Juifs, (« Ils exploitent le peuple, en Pologne »), Marcel commença à faire un chantage que moi seul pouvais saisir. Je trouvai l'occasion d'exploiter mes précautions antérieures, je lui parlai à mots couverts de la confiance que j'avais mise en lui, etc... Il se mit dans une violente colère, se moquant de la manière dont je prenais les choses. (« Je trahis la confiance de Monsieur. ») Mais il ne dit tout de même pas à Jean le Polonais que j'étais juif. Jean et moi, nous fûmes toujours de parfaits camarades.

Puis, il nous vint un Arabe : 24 ans, manœuvre, arrêté par erreur dans une rafle, parlant à peine le français. Nous fûmes très bons camarades. Quand il apprit qu'il n'aimait pas les Juifs (« Juifs, sale race »), Marcel n'essaya pas de renouveler son chantage. Il fit seulement remarquer une fois qu'un de mes avocats était juif.

Mes derniers jours furent surtout consacrés à la prudence. Les rapports entre Marcel et moi se tendaient de plus en plus, et je faisais tout pour que rien n'éclatât. Je devais à tout prix avoir Jean et Ahmed de mon côté.

Un Vendredi, l'avocat vint m'annoncer que le juge d'instruction, de retour de vacances, était prêt à m'accorder la liberté provisoire, pourvu que le Parquet ne s'y opposât point. Le Dimanche, il vint m'annoncer que tout n'était plus qu'une question de jours, le Parquet ne mettant pas d'obstacles à ma libération.

Spontanément, j'annonçai cela aux détenus de ma cellule. J'insistai particulièrement sur la certitude que j'avais quant à l'accord de principe du juge. (Il connaissait mon affaire, il me connaissait; quand il avait désiré me retenir, il me l'avait fait savoir; maintenant qu'il annonçait ma libération, il me lâcherait, etc...) Je dois reconnaître que j'affichai un peu trop ouvertement ma joie, et mon sentiment de délivrance. Marcel réagit avec violence. Ce qui le mettait hors de lui, c'est que je sois aussi sûr de moi; lui connaissait parfaitement ce juge, et on ne pouvait jamais prévoir ce qu'il déciderait le lendemain; on l'avait vu promettre pendant des semaines une liberté provisoire qu'il n'accordait pas; et il ne fallait

pas croire que moi, monsieur Z., je n'étais pas comme les autres, et qu'il m'accorderait des faveurs spéciales. Il me fallait une sacrée dose d'orgueil pour être sûr d'être libéré dans la semaine, etc.. Pendant huit jours il exulta, me railla chaque jour davantage, devenant de plus en plus arrogant à mesure que la semaine s'avançait.

— Je voudrais que tu restes là pour que ça te serve de leçon. On en reparlerait dans un ou deux mois. T'es comme les autres, mon vieux...

Une semaine passa dans cette atmosphère. Le samedi à cinq heures, on vint me chercher pour le parloir des avocats : je devais être libéré le soir.

En rentrant dans la cellule, je ne dis rien, et continuai la partie d'échecs engagée avec Henri. (Même si j'avais du travail, je ne pouvais décliner ses offres sans qu'il vît dans mon refus une intention malveillante.) Vers 8 heures, l'heure des « libertés provisoires », un gardien vint me chercher. Ahmed, Jean, Henri étaient sincèrement heureux pour moi; Henri me reprochait seulement de ne lui avoir rien dit. Marcel avait la même joie qu'au départ de Milo (« ce n'était pas pour lui »); Jean fit remarquer que la semaine n'était pas écoulée et que je sortais. Au moment de passer la porte, et tandis que je sentais derrière moi l'impatience immobile du gardien, je sortis à la hâte mon paquet de gauloises que je tendis au plus proche, Marcel. Il fit un mouvement de recul et ce fut Jean qui prit les cigartetes.

Robert MISRAHI.

VIE D'UNE PROSTITUÉE

Je me suis mariée à seize ans avec un homme de treize ans plus âgé que moi. C'est pour sortir de chez mes parents que je me suis mariée. Mon mari ne pensait qu'à me faire des gosses. « Comme cela tu resteras à la maison, tu sortiras pas », qu'il disait. Il ne voulait pas que je me maquille, ne voulait pas m'emmener au cinéma. J'avais la belle-mère à supporter, qui venait à la maison tous les jours, et donnait toujours raison à son salaud de fils. Mon premier enfant était un garçon, Jacques; quatorze mois plus tard j'accouchais d'un autre, Pierre.

Jacques est mort deux ans après. J'ai eu beaucoup de chagrin. Une voisine qui était gentille avec moi, et qui aimait bien rigoler me disait souvent : « Tu devrais sortir, t'amuser un peu. C'est pas une vie de rester tout le temps avec ce vieux à la maison. » Une fois elle m'a emmenée avec un type en voiture; on est allé dans une forêt où il voulait faire l'amour avec moi. Je me suis mise à pleurer, car je ne voulais pas tromper mon mari, quoiqu'il le méritait bien. C'est ma voisine que le type a b..... elle avait l'air bien contente. Son mari l'a traitée de p..... quand même, il avait raison, elle couchait avec tout le village, c'était pas une Bretonne pour rien — en plus elle était jalouse de son mari. Mon mari, qui était jaloux aussi, m'a défendu de la fréquenter, et comme je m'ennuyais beaucoup je me suis mise à suivre les cours d'infirmière, cela me plaisait bien. Entre temps nous sommes allés rester chez la belle-mère et c'est elle qui s'occupait des enfants. Vivre à la maison ne me disait plus rien; mes cours terminés je suis rentrée à l'hôpital, dans la banlieue de Paris, chez les femmes. Une infirmière qui était une g..... m'a appris des choses que je connaissais pas avant. Coucher avec mon mari était plutôt une corvée. Parfois je disais que j'étais malade, ou indisposée pour ne pas faire l'amour avec lui. Avec

l'infirmière cela était différent; c'était une belle blonde. Quand on m'a placée dans le service hommes, je la regrettais beaucoup.

Chez les hommes, je suis restée six mois sans faire un seul béguin. Voilà qu'un beau jour un vrai blédard, genre vache, mais joli garçon rentre dans une chambre privée.

Chaque matin il me regarde longtemps, et un jour il m'embrasse, et cela finit sur le bord du lit. Cela a duré un mois et demi. En rentrant à la maison j'étais nerveuse, et je ne pouvais plus du tout supporter mon mari. Pour ne plus faire l'amour avec lui je me suis fait délivrer par un docteur un papier comme quoi j'avais des crises de salpingite, et ne devais pas avoir aucun rapport avec les hommes. Avec mon blédard, j'avais pas beaucoup de plaisir non plus, mais ses belles paroles m'ont fait oublier l'infirmière blonde. Il m'a fait comprendre que je pouvais changer de vie, que j'irais avec lui à Paris, que je ne travaillerais plus. Il savait bien m'endormir, mais à ce moment-là je ne savais pas quel genre d'homme que c'était. Je suis devenue très dure avec mon mari. Je ne lui répondais pas quand il me parlait. Repoussé quand il s'approchait de moi, il s'est douté de quelque chose. Il m'a dit « Jeannette tu as quelqu'un ». Je lui ai répondu « peut-être ». Gourde comme j'étais je ne savais pas cacher mon jeu. J'ai même amené à la maison la photo de mon chéri, et comme en plus les autres infirmières lui ont parlé que j'étais toujours avec ce malade, on s'est disputés, je l'ai traité de vieux c.., et il m'a battue.

J'étais enceinte de ma fille, sans cela je serais partie de suite. Après mon accouchement mon blédard était toujours à l'hôpital, et comme il voulait quand même m'emmener à Paris avec ma fille, je me suis décidée à partir avec lui. En allant on a mis Paulette en nourrice. Il est parti avant moi pour chercher une chambre, et arranger tout. Il m'a dit tu viendras me rejoindre. J'ai dit oui, et quand j'ai reçu sa carte me disant de venir je suis partie sans rentrer à la maison, sans prendre mes affaires, telle que j'étais habillée en infirmière.

Mon chéri m'a acheté une robe, une paire de chaussures. On restait dans un petit hôtel boulevard Barbès, et pendant un mois j'ai été vraiment heureuse. Il me disait pas ce qu'il faisait, mais je me demandais souvent où il prenait l'argent. Comme il parlait souvent des gonzesses et des gigolos, des bordels, des petits vieux qui donnaient beaucoup d'argent aux femmes, j'ai commencé à comprendre. Un jour il a amené une femme bien habillée, chic, en disant : « Voilà,

celle-là se défend bien ». J'ai appris que cette femme avait un Juif qui avait fait pour elle un détournement d'un million, qu'elle le battait, le menaçait de le quitter. Le Juif était tellement fou d'elle qu'il a été voir son maquereau pour s'arranger avec lui et garder la femme. Ils l'ont tellement bien travaillé qu'ils pouvaient s'acheter un appartement, une voiture et même plusieurs bars. Ils s'étaient sauvés tous les deux. Finalement le pauvre Juif s'est filé une balle dans la peau. Le maquereau était copain de mon Jules, et Jules me disait que je pouvais faire autant que la femme du copain. Au début je ne marchais pas. J'ai même trouvé une place d'infirmière dans une clinique du quartier pour lui faire voir que je ne voulais pas faire le trottoir, mais je ne pouvais pas résister longtemps. Il me disait : « Tu m'aimes pas. Quand on aime bien son homme on travaille pour lui. » Je pleurais. A la clinique j'étais toute triste. Finalement, je me suis laissé emmener chez le coiffeur, bien maquiller, accompagnée de la femme du copain (elle n'avait pas son Juif encore à ce moment-là). J'ai commencé à faire des passes.

Au début, quand ce n'était pas la femme du copain qui sortait avec moi, Julot me suivait par derrière pour voir si je me défends bien et pour pouvoir m'avertir dans le cas où les poulets venaient à moi. Je faisais les passes à dix ou quinze francs. Pour les spéciales vingt-cinq à cinquante francs. A cette époque cela était pas trop mal.

Un jour, j'avais le cafard; au lieu de travailler je suis allée au cinéma en pensant que je ferais un client le soir, mais il y avait rien à faire ce soir-là. Comme j'avais marre de marcher et comme j'avais peur de rentrer sans argent j'ai jeté mon sac dans l'égoût et j'ai dit à Julot que l'on m'a volé, je regrettais mon sac après, car j'avais jamais eu un aussi joli. Le lendemain, Julot m'a menée au Commissaire où j'ai dû raconter toute une histoire que j'avais combinée pendant la nuit.

Barbès me disait plus rien. Je suis allée travailler à la République. Dans un café, un client m'a dit : « Tu viens la môme, on va en bas ». Je me demandais bien ce qui se passait en bas. C'était un vrai bordel, il y avait des femmes en chemise qui se faisaient b..... devant tout le monde, sur le bord de la table. Mon client à moi était un drôle de type... Presque tous les clients au sous-sol étaient des petits vieux bizarres. Je suis retournée plusieurs fois avec un qui me faisait... Monsieur en avait pour cent francs. Un autre m'achète une paire de chaussures neuves, et je devais les mettre, il se couchait par terre et

je devais marcher dessus. Je faisais des bonnes journées dans cette boîte. Julot était content. Il me disait souvent : « Chouquette tu as bien travaillé. »

Quand la guerre est venue, j'ai été appelée par la troupe à la vallée de Chevreuse. Julot est venu avec moi, il était pas mobilisé à cause de la trépanation subie à l'hôpital où je l'ai connu. Nous avons fait l'exode ensemble avec le régiment où j'étais attachée. Comme on avait la frousse tous les deux, on s'engueulait du matin au soir. J'étais quand même plus courageuse que lui, je me demande comment il a pu être dans la légion. Je soignais les blessés, cela a duré trois mois. On m'a démobilisée à Poitiers. J'avais dû rentrer à Paris, Julot aussi. J'ai travaillé avec les Allemands. C'était plus intéressant que de retourner au sous-sol de la République et puis les Fritz étaient moins exigeants, je faisais de bonnes journées, mais je commençais à être fatiguée. Un jour je rentrais le matin car j'avais fait un client en couché. Je trouvais Julot en train de repasser son pantalon (c'était un costume neuf qu'il venait de s'acheter, il avait toujours le pli bien fait et il tenait à le faire lui-même), moi je pouvais plus tellement fatiguée et fourbue. C'est là que Julot a dit qu'il prendra un doublard, comme cela tu travailleras moins. Je me suis mise à pleurer, car je crois qu'il m'aime plus. Il m'a expliqué que c'était pour que je travaille moins, que l'on pourra ramasser plus vite d'argent pour acheter une affaire, prendre les enfants avec nous, se marier et tout son baratin. J'étais assez idiote pour le croire. Une semaine plus tard il a amené une fille, une pauvre boniche qui n'avait même pas de chaussures à se mettre. On lui achète tout aux puces, et puis elle vient avec moi pour travailler. Elle était bien gentille, et comme en plus elle aimait les femmes, on s'entendait bien. Elle me rappelait tout ce que j'ai appris avec l'infirmière. On rigolait souvent et au lieu de travailler on partait au cinéma. J'étais contente de l'avoir avec nous. Comme on travaillait pas beaucoup, Julot me faisait des siennes, il est devenu jaloux. La môme en avait marre de lui donner son pognon, et comme elle est partie avec un copain à Julot, on n'a pas cherché à la reprendre. J'aurais fait mieux de quitter Julot moi aussi, mais je l'aimais encore malgré tout.

Une amie m'a dit que l'on travaillait bien près de Chantilly, à N... où il y avait un camp d'aviateurs allemands. Là on a trouvé une chambre chez un marchand de vélos; à côté de la boutique il y avait la buvette, les Fritz venaient boire un coup, et montaient en douce avec moi ou avec mon amie. Parfois on allait dans la forêt. Les Fritz

aimaient bien b..... sur l'herbe. Dans le camp il y avait aussi des étrangers de l'organisation Todt. De temps à autre ils se sauvaient. En cherchant un évadé, les Boches sont venus chez nous. On venait juste de faire un client. J'ai mis le pied sur le préservatif qui était par terre pour qu'ils se doutent de rien. Les Fritz nous ont emmenées quand même. On nous a mis dans le cachot de la mairie, et à l'hôpital de Senlis où le docteur nous a trouvé des gonos. Dans leur rapport, ils ont marqué prostitution clandestine, bref, on en avait pour deux mois et demi. Julot m'envoyait quelques colis, sans cela on aurait crevé de faim. Les Boches nous faisaient travailler, coudre des culottes, des chemises, on aurait pu se sauver, mais j'avais peur de les avoir après sur le dos à Paris.

Quand je suis rentrée à la maison, j'ai trouvé une autre femme avec Julot. Je l'ai traité de salaud et de dégueulasse, la femme était d'accord avec moi, elle disait que ça se faisait pas, n'empêche qu'ils sont partis tous les deux en me laissant seule à la maison. J'enrageais. Julot est rentré le lendemain matin comme si rien n'était, il était culotté le mec. Il m'a dit que quand j'étais pas là, il était obligé de chercher des combines pour vivre, et que cette femme-là devait lui donner des titres, il m'a montré des papiers qu'il fallait refiler à un des clients que je connaissais, qui s'occupait de cela. Le client m'a donné cinq cents francs tout de suite, mais comme la femme a dû faire opposition, on a refusé les titres à la Banque. Le client m'a dit que je risquais la taule avec un mic-mac pareil, mais il était gentil et il m'aimait bien, il voulait même que je vienne vivre avec lui, et travailler dans un magasin qu'il venait d'acheter, boulevard Saint-Germain; j'ai refusé parce que le type me plaisait pas, et ensuite j'ai pensé aux ennuis que ça aurait pu lui faire. J'ai été bête, sans cela aujourd'hui j'aurais un commerce tranquille. Ce n'est pas la seule occasion que j'ai ratée. Une fois à la gare Montparnasse chez Dupont un petit vieux qui voulait m'acheter un appartement. J'étais bien contente, et je trouvais rien de mieux à faire de raconter cela à Julot. Je soigne le vieux, Julot cherche un logement, il trouve deux pièces et cuisine, toujours à Barbès. Le vieux me dit : « Tâche de trouver quelqu'un pour les peintures. » Il fait l'engagement à mon nom. Julot se trouvait dans l'appartement quand j'arrive avec le petit vieux. J'étais obligée de présenter Julot comme peintre et le vieux qui se doute de rien, demande à Julot combien ça va coûter de peinture. Les voilà tous les deux qui discutent du prix, et moi pour ne pas rire devant eux je suis partie rire dans la cuisine.

Unique! Le plus drôle c'est que Julot se met sérieusement au travail et arrange gentiment le logement. Le vieux lui a donné treize cents francs et à moi quinze mille pour acheter pour les meubles. On a fait une foire formidable ce soir-là! Pour ne pas dépenser tout le fric on a acheté les meubles au marché aux puces, mais c'était bien quand même, et nous voilà heureux pour quelque temps. J'ai même oublié toutes les vacheries que Julot m'a faites avant. Le vieux était gentil, et pas encombrant. On se voyait seulement le samedi et dimanche; il était tailleur, j'ai été jamais aussi bien habillée ni aussi gâtée, tout ce qu'il voulait, c'est que je vienne chez lui, que je prenne un bain, c'est lui qui me frottait le dos et je me prélassais dans son lit, que je lui apporte son petit déjeuner au lit, je me promenais en pyjama, que je m'assoie sur ses genoux; il me pelotait un peu et c'est tout, on couchait ensemble mais il me touchait pas, pas bien fatigant comme client. Dans la semaine je faisais des passes avec les Fritz et on se la coulait douce, mais cela devait pas durer longtemps. Un jour je me suis fait arrêter par les poulets (pendant deux ans ils m'ont jamais eue, j'avais trop de chance, cela devait arriver.) Au poste de police, ils me prennent mon sac, ils me demandent : « Combien tu as de photos de Fritz là-dedans? » Ils me questionnent, comptent mes sous, me fouillent et me mettent avec les autres femmes. Je demande à une combien de temps nous restons là. Quand la femme a appris que j'étais pas en carte elle m'a traitée de « b....-à-l'œil », m'engueulait en se plaignant aux autres que c'est à cause de ces c........ là que l'on gagne rien. On appelait c....... toutes les femmes qui n'étaient pas en carte. Je devais rester trois jours pour attendre les résultats du prélèvement et de la prise de sang. Le panier à salade nous emmène au dépôt. Là des bonnes sœurs m'ont fouillée de nouveau, nous appellent « fille une telle... », nous mettent dans un sous-sol avec des vieux matelas par terre — des serviettes hygiéniques et morceaux de coton pleins de sang dans tous les coins, on avait des puces, des punaises, des morpions jusqu'au cou. C'était défendu de parler, celles qui faisaient du bruit partaient au cachot. J'ai jamais autant pleuré de ma vie. Une vieille poufiasse de la rue Saint-Denis voulait me consoler, me demande si j'étais toute seule, si j'avais pas d'homme, car soi-disant elle connaissait quelqu'un qui pourra me sortir de là. J'ai vite compris qu'elle cherchait une doublure pour son Jules c'était cousu de fil blanc, il y avait des petites qui se laissaient pren-

dre à leur boniment, surtout celles qui n'avaient pas un sou, même cinq francs pour se payer une pistole (c'est une cellule avec un lit et une cruche d'eau que l'on apporte le matin). Je me suis offert ce luxe. Le lendemain on a été obligées de se bagarrer pour la soupe, de l'eau avec un poireau dedans, après de nouveau l'appel. Celles qui étaient reconnues malades partaient à Z. Celles qui étaient en retard à la visite étaient renvoyées à Nanterre. Là comme partout il y avait des combines. Pour trois mille francs on changeait la plaque du prélèvement, pour le même prix on pouvait se faire retirer la plainte déposée par un Fritz, et ainsi de suite. Moi prise comme irrégulière, je devais rester trois jours là où j'étais. Heureusement que j'étais pas malade, et comme j'étais arrêtée pour la première fois on m'a laissée partir sans carte. Mon Dieu comme j'étais contente de quitter cette saleté. J'ai jamais vu des filles aussi dégueulasses. En rentrant j'ai couru prendre un bain et je me demandais comment des hommes pouvaient les toucher.

En sortant du bain, j'avais une faim de loup. De la maison Julot m'a emmenée au restaurant et j'ai bien mangé. Il s'est montré gentil, quoi qu'il m'a fait des reproches, et que je savais qu'il y en avait qui passaient à travers, mais j'étais trop contente de sortir de cette taule pour rouspéter. Mais j'ai commencé à sentir qu'il était dégoûtant avec moi. Le soir j'ai écrit au petit vieux, lui disant que j'étais malade, et que c'est pour cela que je ne suis pas venue le voir. Quand je l'ai revu il s'est montré très doux, il m'a donné des sous pour aller voir le docteur. Pauvre vieux s'il savait ce que j'en avais marre des docteurs, après ces trois jours. Comme j'avais peur de me faire piquer encore une fois par les poulets, j'étais trop nerveuse pour faire le dehors, et Julot a décidé de me mettre en maison, « tu diras à ton petit vieux que tu dois aller te reposer quelque temps à la campagne. » Le petit vieux a marché, et même payé le voyage, et m'a acheté une belle valise. J'étais triste en quittant Paris, mais d'autre part j'ai compris enfin que Julot voulait que mon pognon, et j'ai pensé que loin de lui je pourrais mettre un peu d'argent de côté.

Arrivée à R., j'ai pris l'autocar pour P., la maison où je devais travailler était une espèce de baraque en bois, à moitié démolie, avec des planches en guise de carreaux, tout cassé à l'intérieur; comme clients il y avait des marins allemands et italiens, qui se bagarraient tout le temps, les femmes préféraient les Allemands, ils étaient plus généreux et moins emmerdants que les Italiens qui

étaient durs avec les femmes, qui sortaient leurs couteaux pour un oui ou un non. Tout cela, j'ai appris plus tard, car d'abord j'ai dû passer à la cuisine pour boire une tasse de café, et la sous-maîtresse m'a demandé : « As-tu déjà travaillé en maison ? », et comme Julot m'a fait la leçon avant, j'ai dit que oui. Après, j'ai descendu avec les autres femmes et la sous-maîtresse nous a mis à chacune un tampon pour endormir les gono, et on gardait les tampons jusqu'à la visite que l'on passait à R., tous en troupeau, sur la place devant l'hôpital. Les bonnes femmes du pays nous regardaient et disaient : « voilà les filles du bordel ». Avec nous il y avait aussi toutes les femmes des bordels de R. On retirait en vitesse nos tampons que l'on jetait par terre, on rigolait, on prenait en douce des petits verres dans un petit café, car c'est défendu de le faire ouvertement. Une vieille du pays m'a traitée de feignante et de dégueulasse. Je lui ai rien répondu, car j'avais vraiment honte de la foire que l'on faisait, et les autres femmes m'ont traitée de dégonflée parce que j'ai rien répondu à la vieille; comme j'étais nouvelle avant la visite je devais passer à la police où d'abord on m'a questionnée qui m'a envoyée ici, pourquoi je fais ce métier. J'ai dit que j'avais des gosses à nourrir et que c'était pas en travaillant à l'usine que je pouvais le faire. Ils m'ont donné le carnet sanitaire avec ma photo, et ensuite j'ai pris la queue pour passer au docteur. Comme à la préfecture je me suis mise à poil, on m'a regardé les mains, la bouche, et puis devant et derrière, prélèvement et prise de sang faite sur place, on annonce les résultats une heure après. Comme toutes les femmes prennent des précautions il y en avait rarement de malades, surtout que le docteur s'arrangeait avec la taulière, moyennant finance, et il ne trouvait une femme malade que quand la taulière voulait se débarrasser d'elle (cela est arrivé à moi-même, après, quoique j'étais bien portante).

A la maison, au début j'étais timide, je n'osais pas m'approcher des clients et leur dire « tu montes », la taulière disait : « allons, mesdames, il y a des messieurs, circulez un peu ». Comme j'étais la plus jeune, je montais souvent. Les Fritz m'aimaient bien. Blonde et boulotte, j'étais leur genre, et comme je parlais un peu l'allemand je m'entendais bien avec eux. Certains m'apportaient à manger. A la taule on ne mangeait que du poisson, du poisson tous les jours, j'en avais assez.

Toutes les femmes en plus de leur Julot avaient des béguins, moi aussi. C'était un marin très beau garçon. Malgré qu'il faisait bien

l'amour je ne pouvais pas prendre mon pied avec lui, mais on avait beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Souvent il montait avec moi sans faire l'amour, juste pour parler, il me disait que je devais sortir de là, que ma place était pas ici. Les autres Fritz me disaient la même chose. J'ai pensé souvent que je devais avoir l'air cave. Les autres femmes me faisaient la vie dure, elles me chipaient mon porte-monnaie pour voir combien j'avais fait dans la journée. La femme d'un copain à Julot me surveillait de près et comptait même mes passes. Elle me disait souvent « tu te fais b..... à l'œil, et tu l'envoies en l'air »; une fois j'ai fait la c....... de débiner mon Julot devant elle, et cette bourrique n'a pas trouvé mieux à faire que de l'écrire à son homme, voilà que Julot l'a su, et il m'écrit que je dois remettre mon argent chaque soir à la patronne, « comme cela on te le volera pas ». J'étais assez c....... pour l'écouter et quand je voulais m'acheter une robe la taulière me dit que Julot a défendu de me donner mon pognon. « Écris-lui et tu verras bien ». Quand elle m'a dit ça, j'ai compris qu'il fallait pas insister, et j'ai décidé de quitter au plus vite cette taule. C'était pas la peine de gagner quinze cents francs par jour pour ne pas pouvoir mettre de côté, et puis tout le temps j'avais peur d'être arrêtée; après chaque passe il fallait donner au client la carte de la maison avec mon nom de travail (je me faisais appeler Bébé) et puis j'en avais marre de tout, des visites chez le docteur deux fois par semaine, des préservatifs obligatoires des c..... qui m'aimaient pas, et surtout à cause de la combine avec la patronne j'avais jamais un rond. Quand la patronne a appris que je voulais partir, elle m'a pas mis de tampon avant la visite comme les autres fois, et j'ai été arrêtée et mise à l'hôpital. Je suis restée à l'hôpital deux mois et demi. A l'hôpital je me suis aperçue que j'étais enceinte, une femme qui avait été arrêtée avec moi m'a procuré une sonde, je suis allée aux cabinets pour me la mettre, je l'avais déjà fait plusieurs fois avant et je savais m'y prendre. Le lendemain quand le docteur s'est aperçu que j'avais fait une fausse couche je lui ai dit que c'étaient ses cachets qui m'ont rendue malade, il a dû comprendre mais il a rien dit.

Mon petit vieux m'envoyait de temps en temps des colis. Je lui écrivais régulièrement en lui disant que j'étais pas bien. Mon petit marin ne pouvait pas venir me voir, mais il s'arrangeait pour me faire remettre des conserves, sans cela je me demande si j'aurais pu tenir le coup. Ce que l'on donnait à manger à l'hôpital, mieux vaut pas en parler. J'étais très malheureuse, j'ai compris que mon Julot

était un salaud, je pensais beaucoup à mes enfants. J'écris à mes parents, avec lesquels j'étais fâchée depuis trois ans. C'est surtout à cause de la deuxième femme de mon père, il s'est remarié trois ans après la mort de ma mère, que j'étais fâchée avec eux. Mon père m'a répondu en disant qu'il sera content de me voir, que ça n'allait pas du tout avec sa femme qui était une poivrote, qu'elle se saoulait tellement qu'un jour les gendarmes l'ont ramenée à la maison sur une brouette. J'avais aussi écrit à mon mari, quoique l'on était déjà divorcé, il m'a donné des nouvelles de mes gosses. Plus que jamais je regrettais d'avoir tombé dans les pattes de Julot. J'ai été vraiment bête de me laisser prendre à tous ses boniments.

Quand je suis sortie de l'hôpital, j'ai dû retourner à la taule pour gagner l'argent de mon voyage, le vieux a cessé de m'écrire d'un seul coup, sans cela il m'aurait envoyé l'argent. Mais je ne suis restée au bordel que quatre semaines. Je suis partie accompagnée par les poulets jusqu'au train, selon le règlement. A Paris, sitôt chez moi je trouve l'appartement vide. Quand j'étais à l'hôpital Julot avait eu besoin de pognon, il a tout vendu, reste juste un sommier et une valise avec un peu de linge. Pour une tuile, c'était une tuile, Julot m'a dit que c'est pour pas prendre une autre femme qu'il a fait cela, il m'a dit aussi qu'il est allé taper plusieurs fois le petit vieux. Là j'ai compris pourquoi le petit vieux a cessé de m'écrire. Lui aussi a compris. Je n'ose pas aller le voir.

J'ai travaillé quelques jours à Barbès comme avant, mais j'en voulais trop à Julot pour pouvoir rester à Paris : on s'engueulait, il me tapait dessus, une fois il m'a presque jetée par la fenêtre; j'ai décidé de partir travailler encore une fois en maison, mais cette fois-ci pour moi-même. Je ne voulais pas que Julot sache où je partais. Je me suis arrangée avec un placeur pour aller en province. Quand je me suis rendu compte que le placeur connaissait Julot je suis pas allée au rendez-vous comme convenu. Les deux gonesses du placeur m'ont rencontrée après rue Belhomme et m'ont foutu une trempe, j'ai crié, les gens sont venus et les deux gonesses ont dit que j'étais une voleuse, que j'avais volé le porte-monnaie à une d'elles. Les gens l'ont pas cru, car elles se sont sauvées quand un flic a paru au bout de la rue. Moi je me suis sauvée, car je n'étais pas en règle et que j'avais peur d'être emballée.

Le lendemain j'ai fait ma valise et je suis partie toute seule pour l'île de T... où une copine a travaillé en maison.

A l'île de T... la maison était beaucoup plus propre et plus confor-

table que celle de P.... Le médecin venait à la taule pour passer les visites. Comme clientèle, rien que des marins allemands. Ils étaient gentils. Il y en avait un qui était plus gentil que les autres, et j'avais surtout un béguin pour lui. Au bout de trois semaines, j'en avais marre de la taule, mais maintenant je savais comment faire pour quitter la maison en douce sans prévenir la taulière. J'ai dit au docteur quand il est venu passer la visite de me marquer « sortante » et le lendemain avec mon béguin qui portait mes valises je me suis embarquée pour Paris. On est restés ensemble à l'hôtel près de la gare Montparnasse. Après il était obligé de rejoindre son poste, et il m'a conseillé d'aller travailler en Allemagne. Je pensais que peut-être il avait raison. Mon petit vieux que j'ai rencontré par hasard m'a donné les mêmes conseils, il était d'ailleurs collaborateur, il disait toujours que les Fritz étaient sérieux, travailleurs et que comme cela je pourrais échapper à Julot et à ses copains. Deux jours avant justement, Julot m'a aperçue sur le boulevard Magenta et m'a frappée. Et quand les gens sont venus pour voir il a dit : « Cette salope-là couche avec les Boches ! ». Je ne pouvais rien dire, car les gens étaient contre moi, et je savais que lui-même travaillait avec eux pour le marché noir. En plus, il avait un copain qui travaillait à la Kommandantur et j'avais peur non seulement de Julot mais de toute sa bande.

J'ai bien réfléchi à tout cela, j'avais la figure marquée après la trempe sur le boulevard Magenta.

J'avais marre de Julot. J'ai donc fait faire un contrat pour partir en Allemagne.

50 Marks par mois : mille francs français; cela était pas lourd, mais avec la ressource de faire quelques passes de temps en temps.

Surtout que les passes étaient à 10, 15 Marks soit 200 à 300 francs français.

Je suis arrivée à Berlin en 42, en février. Il faisait un froid de canard.

Les trois premières semaines j'ai pas pensé à sortir, car je suis tombée dans une place comme bonne à tout faire. Il y avait un Français, Paul, 20 ans, volontaire par force, car il avait fait du marché noir en France. Sur le point d'être pris il s'est engagé au lieu d'aller en taule ou d'être pris de force par les Boches. Il avait, comme cela, droit à la prime de mille francs, car tout volontaire touchait le « sac » de prime.

Donc, pour commencer, je sortais avec lui pour repérer où tout se trouvait, les bons coins pour gagner un peu plus de pognon, et puis

l'idée nous est venue de faire le trafic de tickets de pain : 10 marks 200 francs, le kilo. Pourquoi pas, puisque nous travaillions dans une boulangerie. Et les pains c'étaient 5 marks, soit 100 fr. Donc on avait organisé notre trafic — comme cela : à 2 heures la patronne allait se reposer, les boniches montaient dans leur chambre et comme Paul avait sa chambre dans l'appartement cela était facile à faire. Donc pendant que nous étions tous les deux, je descendais pour chercher du charbon pour la cuisine et dessous mon charbon je mettais 1 ou 2 pains de 500 grammes. Cela se renouvelait toutes les 1 ou 2 heures et à la fin de la journée, Paul portait avec une valise le pain et nous séparions l'argent. Ensuite, pendant l'heure de midi, il prenait les tickets de pain : 40 ou 50 kilogs et il allait les revendre à Berliner. C'était un café où tous les étrangers allaient pour faire du marché noir, et Dieu sait s'il y avait du marché noir! Et aussi pour changer l'argent français contre l'argent allemand. Un soir, je ne vois pas Paul à l'heure fixée, au rendez-vous. Je rentre donc à la taule, et la patronne qui m'attendait, je me demande bien pourquoi. Enfin je monte dans ma chambre, ensuite elle m'appelle. Et elle me dit : « Vous savez que Paul est en prison pour nous avoir volé des tickets de pain. » — « Oh! je n'aurais jamais cru cela de Paul » je lui réponds. — « Ah! oui! c'est comme cela. Vous le savez pas, vous qui avez sorti avec lui quelquefois? » — « Oh! non, je suis allée seulement au cinéma avec lui : c'est tout. »

Le matin à 10 heures on téléphonait à la taule en demandant si c'est bien vrai que Paul un tel travaille bien là. Et s'il s'était aperçu d'un vol de tickets. Le patron répond que non.

Il a dû déjà payer une amende pour cela car ses tickets n'étaient pas dans une boîte à clef. Et mon Paul est sorti au bout de trois jours, après une de ces corridas formidables, il a pas pu travailler pendant huit jours. Le dos tout bleu, les yeux pochés, et encore grâce au patron qui a été le chercher, car il a dit : « Oh! c'est un gamin; c'est des copains qui lui ont monté la tête. »

Il était pas loin le copain, ou plutôt la copine.

La boulangerie où je travaillais se trouvait au Zoo, le quartier le plus chic. J'étais la seule Française du coin. Pas de concurrence, quoi. Le travail était pas difficile. Le matin je faisais le café pour les ouvriers — prisonniers russes et français — qui travaillaient au four. Ils m'aimaient beaucoup. La patronne était bien gentille elle aussi. J'ai compris ensuite qu'elle aimait bien les femmes, mais à moi elle me disait rien. Elle aimait me voir maquillée et surtout avec mes

chaussures à haut talon. Elle me disait : « Jeannette, comment pouvez-vous marcher avec des chaussures aussi hautes! » Je lui ai répondu : « C'est la mode à Paris. » — « Ah! ces Françaises!! » qu'elle disait. Quand elle a vu mes culottes et chemises, elle a remis des Oh! et des Ah!!! et elle s'est commandé des pareilles.

A midi je faisais la vaisselle en vitesse, et sous prétexte de faire des courses je me baladais jusqu'au soir. Je pouvais me permettre cela, car j'étais l'enfant gâtée de la taule. Quand je rentrais tard (parfois à minuit) j'avais toujours l'excuse que je m'étais perdue et que je ne trouvais pas mon chemin. J'allais souvent au cinéma et chaque après-midi je faisais deux ou trois passes. Le Fritz était content de b..... avec une Française, et une Parisienne par-dessus le marché. J'ai fait la connaissance d'un cordonnier qui m'a ressemelé mes chaussures à l'œil et sans bon. Pour me faire bien voir, je lui ai fait faire les chaussures de la patronne. Elle n'en revenait pas comment je me débrouillais si bien. « Vous lui avez fait les yeux doux » qu'elle disait. A un moment je crois qu'elle a commencé à comprendre, car une fois elle m'a vue dans un café avec un client. Je touchais 25 marks par passe. J'étais bien habillée et ce n'est pas avec les 50 marks que je gagnais à la boulangerie que je pouvais me payer cela.

Le plus difficile était le système pour trouver une chambre. Le client devait dire que j'étais sa fiancée ou sa femme. J'ai très vite appris à parler allemand. A la maison, c'était pas nécessaire, car la patronne parlait français.

Mille francs c'était pas large. et puis l'idée de refaire des passes était là. Enfin, je sors donc un soir (Chaussée Strasse), une rue bien comme à Berlin, car c'est là que l'on vend, que l'on achète, et les femmes peuvent bien vite se refaire leur bourse, et les hommes en retard d'amour pour 10 à 15 marks peuvent se contenter facilement.

Les hommes aimaient mieux les Françaises, car pour ce prix-là on faisait des fantaisies, tandis que les Allemandes, elles voulaient pas; mais moi qui arrivais de Paris où les passes étaient à 100 francs et 80 francs je trouvais cela bien. Mais par la suite je faisais comme les autres : 25 marks pour me faire e....... et voilà tout. Je ne voulais pas gâter le métier comme disent les vieilles p......

Chez mes patrons tout allait toujours bien et la patronne aimait bien me voir sortir maquillée à la française comme elle disait et quand j'arrivais, soit le matin ou le soir, elle me disait : « Alors, Jeannette, qu'avez-vous trouvé aujourd'hui? Quelqu'un pour payer votre sortie? » « Oh! oui, et même une paire de chaussures ou chaussons » (peu

importe). Mais j'oubliais de lui dire que j'avais fait 1 ou 2 passes, car c'était pas facile à faire, car toutes les p...... allemandes avaient la carte à condition d'avoir un *private* et non à l'hôtel. Donc moi je devais m'arranger avec une autre qui avait déjà son logement pour faire les passes, mais cela arrangeait tout, car nous faisions le petit ménage et comme les Allemands sont vicieux, elle aimait cela. Donc, pan, d'un seul coup : 50 ou 80 marks.

Un jour j'avais marre de ma copine. J'ai voulu sortir toute seule. Je me suis rendue dans un grand café (Haus fastalande Postanacht), un très joli café qui a été démoli par un avion anglais qui est tombé dessus.

Et puis j'ai écouté la musique, et puis j'ai vu une femme qui arrêtait pas de me regarder. Je me suis dit : « Tiens, voilà une touche ». Un sourire, et puis elle est allée aux toilettes. Elle m'a parlé et m'a demandé si je voulais monter au restaurant avec elle, qui est dans le même immeuble. D'ailleurs, dans ce grand café, il y avait cinq salles différentes les unes des autres.

Donc, je me suis dit : après tout, on verra ce que cela rendra. Elle était pas jolie, mais assez bien mise, et comme ma garde-robe était encore entre les mains dè Julot et l'autre moitié de mon mari, je me suis dit : Jeannette ne fait pas le c..; t'as la bonne place, garde-là. — Donc, je suis restée avec elle. Mangé, bu, et bien amusé et moi je suis très amoureuse quand j'ai bu (surtout pour les femmes)! Ensuite, elle me dit : « Ah! on va finir la soirée chez moi. » « Oh! oui je veux bien! ».

Nous voilà parties chez elle. Suzostrasse : beaux appartements. Champagne. La voilà qu'elle se déshabille; elle s'allonge sur son lit avec une de ces belles chemises noires! Elle était pas si mal! Une petite lumière douce. Et elle me dit : « Viens là, à côté de moi ».

Donc me voilà et nous buvons. Et puis elle m'embrasse. J'ai de suite compris et ma Jeannette qui demandait pas mieux. Je l'embrasse. Mais c'est pas ce que j'aurais désiré : une belle blonde ou brune bien faite. Je repense à mes autres aventures, et à ma première aventure avec l'infirmière. Tout fini, elle me supplie de rester la nuit. Je me voyais recommencer le lendemain matin. Ah! non.

Enfin, je lui raconte que je dois rentrer car mes patrons ne veulent pas que je découche. Mais elle a voulu me reconduire.

Voilà les adieux. Et à bientôt et quand je te reverrai — avec un pur accent allemand. Je lui dis : « A après-demain? »

Ah! je t'en foute, le lendemain matin elle me téléphonait déjà pour venir le soir même, je lui réponds non, je suis indisposée. Car je voulais trouver une autre qu'elle. Enfin je continuais quand même toujours avec elle, car toutes ces sorties étaient payées et puis je pouvais très bien en connaître une autre dans le même café et même étant avec elle. Car le rendez-vous était toujours aux toilettes. Quelle combine!

La patronne me dit un matin : « Mais Jeannette, qui vous téléphone toujours comme cela? »

— Ah! c'est une copine.

— Elle a le même âge que vous?

— Ah! non. 33 ans à peu près.

Et puis elle m'a dit : « Mais c'est bizarre, cela, que vous sortiez chaque soir avec elle! »

— Ah! oui? Elle m'aime, je lui réponds.

Cela l'a amusée beaucoup. Oh! elle connaissait cela, mais elle voulait savoir encore plus. Elle me dit : « Oh! vous aimez les femmes? ».

— Moi. J'aime tout le monde. Quand il s'agit de pognon, Madame.

Elle a dû prendre la première chaise venue pour s'asseoir pour ne pas tomber. Elle dit : « Mais pour l'argent. Ah! non, le pognon, comme vous dites! »

— Eh! oui.

— Ah! ces Françaises!

Je lui dis : « Oui, car coucher avec un homme à l'œil, enfin pour rien, il se dit la même chose sur vous, celle-là c'est une p..... que si vous faites payer, il vous juge comme une putain. Oui, mais malinne, car, quand vous demandez de l'argent à un homme, vous pouvez être sûre qu'il vous dit de suite après :

— Oh! Je ne savais pas que tu faisais ce travail... ou : As-tu un homme? — Voilà. Payée ou pas, pour moi c'est la même chose.

— Ah! oui, elle répond. Vous avez raison.

— Car, je lui dis, vous allez faire la queue pendant une heure pour avoir un ticket de chaussures. Moi, pour une demi-heure je tire un coup. J'ai les chaussures, pour payer, au contraire, si je sais faire mon baratin, je suis encore payée avec. Alors, vous voyez que j'ai raison.

— Ah! oui. Mais vous n'avez pas peur d'attraper des gosses ou des maladies?

— Oh! je lui réponds, je prends des précautions.

Oh! là-là, j'ai cru que j'étais encore au bordel de la Pallice — et

non avec une Boche. Ah! non, mais cela lui plaisait bien, et elle devait être très vicieuse. Enfin, ce jour-là, nous avons parlé jusqu'à 11 heures. J'ai pas pu sortir, et ma gosse m'attendait au café du coin. Et puis le lendemain, Paul a mis les bouts. Son contrat était fini. Il est reparti. Nous devions nous écrire et puis tout cela est tombé à l'eau. Oh! puis c'était un gosse pas à la page pour moi. Et puis je repensais toujours à Julot, à mon vrai de vrai, à ma taule. Oh! là-là, quand le soir je comptais mon pognon, je me disais : dire que je le garde pour moi et non obligée de le refiler à un maquereau. J'étais contente quand même.

Je correspondais toujours avec ce marin de la Pallice et on s'écrivait très souvent. D'ailleurs il y en avait deux : un que j'ai connu à Paris, que j'ai connu bien simplement. J'arrivais de Saint-Quentin, et je pars jusqu'à la gare Montparnasse, je descends à l'hôtel; dans un couloir, un jeune blond — 28 ans — avec ses valises. Il faisait un froid de canard. Donc, je demande une chambre pour la nuit. Je remplis ma fiche, et le patron me demande : Mais vous connaissez pas un peu l'allemand, Madame? — Oh! un peu.

Je lui demande : « Vous voulez une chambre? »

— Oui, pour deux nuits.

J'ai pensé, avec ton air malin toi, tout à l'heure, j'irai me réchauffer les pattes à côté de toi.

Donc je le laisse, je monte dans ma chambre et la mienne était juste à l'étage au-dessus, n° 10. je me rappelle toujours.

Bon. Un moment dans ma chambre. Je dis : bon je descends, on verra bien ce que cela donnera. Je frappe. Ce cher enfant était en train de faire ses bottes. Je lui demande s'il a pas une cigarette. — Oh! oui! Je prends une cigarette, je la fume dans la chambre.

J'attendais qu'il me proposait de rester coucher, non il était trop timide. Je lui dis : « Il fait froid, dans les chambres. » — « Ah! oui. »

Enfin, j'ai vu que j'ai perdu mon temps pour ce soir, mais je repense à demain. Et puis à ma journée de sortie de moins à payer. Donc, il me dit : « Que faites-vous demain? » Oh! je ne sais pas.

— Restons ensemble toute la journée.

— Si vous voulez bien.

Je remonte dans ma chambre et puis je dis : quand même quel ballot ce type-là.

Le lendemain arrivé, je reste avec lui. Nous allons manger dans un bon restaurant. Et le soir arrive. Nous restons toujours ensemble dans la même chambre. C'était le coup de foudre pour lui. Donc, je

lui donne mon adresse à Berlin, puisque j'avais déjà signé le contrat. Il me promet de m'écrire. Mais comme aux promesses je ne croyais presque plus... Mais j'ai pensé que celui-là ferait un client de plus à Berlin. Il était de Hambourg. Plus celui de P.; Herbert, lui, il était de la banlieue de Berlin.

Donc, je continuais à sortir, à faire quelques passes. Oh! si j'avais eu une chambre où j'aurais pu faire mon bisnesse. J'aurais gagné du pognon. Oh! la la, oui, car à côté de certaines Françaises, j'étais bien habillée et des chaussures avec des talons aiguilles, les chaussures à la mode pour les p......, et puis des passes à 25 marks cela compte un peu. Une fois de temps en temps je faisais mes passes chez ma belle Fraulein, et puis les autres je m'arrangeais pour trouver mes clients du côté de la gare Postanerstr. Comme cela c'était presque tous mes clients arrivés et ils avaient leur chambre de retenue. Donc, en douce, je montais mon client et lui il gagnait une chambre. Donc, avec mon bon baratin, j'arrivais à avoir 30 marks pour 1 heure. Je voudrais bien en faire 1 ou 2 par soirée.

Donc, pour l'instant, j'étais à la recherche pour une femme pour passer une bonne soirée.

J'ai reçu un matin une lettre de mon marin, Fritz, et comme je ne comprenais pas l'allemand, je l'ai donnée à la patronne pour me la traduire. Oh! elle était contente, car elle demandait pas mieux.

Elle me dit : « Mais Jeannette, il vous aime, pourquoi pas vous marier avec lui? »

— Je ne sais pas.

— Il est gentil.

— Oh! oui, je le garde surtout pour qu'il me rapporte des bas de France quand il viendra, cela sera toujours quelque chose de pris.

— Oh! ces Françaises, qu'elle me disait.

Je dis : « Vous dites toujours les Françaises, mais les Fraulein valent pas mieux. Elles se font b..... comme des vaches le long des murs. Oh! il fallait pas s'étonner de marcher sur 10 ou 15 capotes, le matin. Dans tous les coins de la rue, on pouvait les compter.

— Oh! vous croyez?

Je lui dis : « Oh! oui, je les connais. »

Et voilà que mon Herbert arrive. Comment faire pour rester avec deux mâles, ce jour-là? J'ai dû trouver une copine, car je ne voulais pas perdre ni l'un ni l'autre et comme la patronne marchait et puis m'aimait bien, je lui dis : « Si Fritz il vient, vous lui dites que je suis allée à une soirée, que je reviens demain matin. »

— Oh! oui, ne vous en faites pas.

Donc me voilà partie, en fête, dans les bras de mon Herbert, lui jurant que je l'aimais, que je lui étais fidèle, enfin toujours le même baratin. Il me dit : « Tu es libre? » Oui. J'ai demandé ma soirée, vrai, pour toi, chéri.

— Oh! tu es gentille, et comme tu es mieux d'être là en Allemagne à travailler au lieu de faire ce sale métier : toute la journée coucher avec des hommes pour de l'argent.

— Oh! oui, je te crois, je lui réponds. Mais aussi, j'ai pas d'argent.

— Ah! bien sûr, mais moi je te donnerai de l'argent, je t'achèterai des affaires pour que tu dépenses pas ton mois.

S'il avait sù ce beau baratin que je lui faisais pour du pognon, toujours ce pognon.

Donc, tout cela fini, un peu de pleurs, « je t'aime reviens vite »... Oh! que les hommes sont cornichons! Que les femmes peuvent leur mettre plein la tête de tout ce qu'elles veulent. « Adieu chéri, écris-moi vite ».

Mon Herbert m'écrit toujours « ma Jeannette, je t'aime mais quel dommage que j'ai ma femme, sans cela je me marierais avec toi. »

Oh! c'est le bouquet, je pense un jour. Il manquait plus que cela.

Enfin, pour mettre fin, il est tombé en Russie à Stalingrad, à la grande bataille.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE REQUIN ET LA MOUETTE OU LES ARMES MIRACULEUSES

Par un effet naturel de cette chaîne sans fin de causes-effets et d'effets-cause où s'entrave notre démarche intellectuelle, et comme pour signifier qu'il n'est de progrès humain que jusqu'à un certain point, la sociologie, l'histoire des religions, qui depuis un siècle ont démasqué les mythes, en ont du même coup confirmé l'importance.

Déchiré entre les requêtes d'une intelligence qui d'une part les lui élucide et lui impose de les considérer tous avec une égale méfiance, tous jusqu'aux plus beaux, jusqu'aux moins dangereux, mais qui, d'autre part, lui révèle que la très grande majorité des hommes ne peuvent pas vivre sans recours à ces illusions, l'homme aujourd'hui lucide peut trouver dans cette ambivalence (individuelle et sociale) du mythe un beau sujet de tragédie. Il s'agit là d'une de ces apories, d'une de ces antinomies avec lesquelles les esprits non prévenus ont toujours en vain combattu (non pas en vain, car la vanité de ce duel donne à la vie une belle part de son prix).

Dans l'enthousiasme de mon jeune rationalisme et parce que je prêtais à tous le même désir de propreté qui m'avait lavé du baptême, parce qu'aussi j'ai cru que la force coercitive de l'État, celle des fables, n'était qu'une résultante des forces de classes en conflit, et destinée à s'annihiler dans la société harmonieuse, si j'ai pu rêver d'un univers régi par les idées, la prolifération des mythes socialistes et l'exaltation des prophètes du marxisme ont su me ramener, un peu brutalement, il est vrai, un peu douloureusement, à moins de naïveté. Encore que je m'accommode assez bien, quant à moi, de vivre

sans paradis, et de mourir sans trace, je ne saurais désormais tenir pour *imposteurs* ceux que leurs glandes endocrines condamnent à la religion. *Machines à faire des dieux*, hélas! presque tous nos semblables; nos dissemblables; l'atrocité

de nos marais déserts et privés de légende

Patrice de la Tour du Pin n'est point seul à en souffrir. « Un univers sans mythes est une ruine d'univers » écrit Georges Bataille. Et Breton : « Dans le conflit actuel qui secoue le monde, les esprits les plus difficiles en viennent à admettre la nécessité vitale d'un mythe opposable à celui d'Odin et à quelques autres. Il est donc moins indifférent que jamais d'observer comment les mythes naissent et se propagent. »

Depuis dix ans et plus que j'étudie le mythe de Rimbaud, sa naissance précisément et sa propagation, j'ai dû me convaincre de l'affinité naturelle de l'esprit humain pour l'erreur, et de la force prodigieuse qu'il oppose aux vérités. Aujourd'hui que je sais à peu près comment naît une religion, de quels besoins, de quelles circonstances, grâce à quelles complicités, en nous et hors de nous, je crois pouvoir affirmer que de toutes les représentations de Rimbaud qui ont cours par le monde (en Russie, dans l'Italie fasciste, ou dans la France radicale), il n'en est aucune que Rimbaud pourrait accepter. Mais les jeux sont faits. Ce Rimbaud de la maturité, technicien et moraliste, cet homme d'ordre bourgeois restera pour toujours un voyou, un voyant, parce qu'en fait de mythes, les allitérations ne sont pas sans importance. Si j'en ai la force et surtout si la société m'en concède la liberté, je puis assurément retrouver Rimbaud tout entier et découvrir en ce savoir autant de motifs exaltants que les autres en leurs erreurs. Mais comment ignorer que je serai à peu près seul, car les hommes ont besoin de saints : saint Sébastien, ou sainte Greta Garbo; saint Engels ou la petite sainte Thérèse.

Qu'on n'insinue pas, comme fait Georges Bataille, que « l'absence de mythe est aussi un mythe : le plus froid, le plus pur, le seul *vrai.* » Il n'y a pas de mythe vrai. Tout mythe est fable. Et d'ailleurs plusieurs hommes ont vécu sans mythe, et survécu. Peut-être même sont-ils les seuls à connaître l'extrême lucidité de ces matins montagnards où *chaque inspiration*, nous pénétrant, dirait-on, jusqu'au ventre, à la vessie, comme si nous pratiquions l'ascèse taoïste, me paraît la seule forme tolérable de ce que plusieurs ont appelé l'*inspiration.*

*
* *

A quoi bon recommander aux hommes un « bain de scepticisme prolongé », ou dénoncer « la croyance — d'ailleurs de plus en plus paresseuse — à un au-delà », si c'est pour déceler en Matta un « médium », des « dons magiques » en Césaire (dont l' « apparition » serait un « signe des temps »)? Or, plus il avance dans son œuvre, plus Breton incline à tout donner au mythe. Dans une conférence que voilà dix ans j'avais faite à Mexico, je me rappelle avoir confessé l'étonnement que me causait l'adhésion au matérialisme dialectique, au rationalisme marxiste, d'un homme qui déjà faisait à l'irrationnel, non pas sa part (ce que je saurais louer), mais la part du lion : je pensais à Breton qui venait de se rallier à la cause de Trotzky. Un peu plus tard, comme je demandais à Trotzky par quel biais il pouvait concilier sa doctrine avec les thèses de Breton, il me répondit que, les surréalistes constituant le seul groupe important d'intellectuels qui adhéraient à son action, ce serait légèreté de ne pas les accueillir. Si j'ai pu, dès ce temps-là, m'étonner d'un rapprochement politiquement compréhensible, mais philosophiquement indéfendable, combien mieux fondée aujourd'hui ma surprise quand je constate que Breton se dit encore matérialiste. On a pu croire un instant et je ne fus pas seul à croire, que les *Prolégomènes à un troisième manifeste du surréalisme ou non* essayaient, comme André Breton le dira quelque part, de « maintenir en communication l'inspiré et l'expérimental ». Je me réjouis alors de ce qui me parut un espoir pour nos lettres. Je crus que le temps était clos où, pour en sauver le caractère magique, Breton refusait d'ouvrir ces graines sautillantes familières aux Mexicains et qu'*anime* en effet un insecte prisonnier. Avec quel regret je pense à ces mois où, dans mon désert de Chicago, l'encre verte d'André Breton m'apportait l'espoir de la grande réconciliation, la seule qui vraiment compte : celle de la raison et de l'imaginaire; celle du mystérieux et de l'expérience. Dans notre désir de syncrétisme, nous allâmes jusqu'à préparer un Panthéon européen : j'y mettais de Bosis, pour successeur d'Icare; Huss, nouveau Prométhée, etc... Paracelse, Lautréamont lui semblaient préférables. Je pense encore que, panthéon pour panthéon, et puisqu'il faut un Panthéon, celui que nous construisions valait mieux que bien des autres : c'est le seul en tout cas pour lequel je saurais sacrifier sans feinte, et mourir sans dégoût. Et comme dans

le laboratoire que Pierre Auger créait à Chicago, j'entendais le choc des rayons cosmiques, comme j'en comptais les impacts, et que j'en voyais, photographiées, les gerbes de rupture, il m'était trop facile d'accepter les *grands transparents* comme la figuration poétique de ces rayons qui m'*enchantaient*. En effet, « rien ne s'oppose nécessairement à ce que des êtres (les grands transparents) échappent de façon parfaite » au sens ainsi qu'aux appareils humains [1].

De fait, durant des dizaines de milliers d'années, et jusqu'au début de ce siècle, les hommes ont ignoré que, sans répit, et selon une fréquence qui varie avec l'altitude des régions dans lesquelles ils voyageaient, les particules cosmiques les frappaient de leur prodigieuse énergie (une énergie [2] capable de traverser des centaines de mètres de terre ou d'eau, et d'épaisses plaques de plomb). Voilà bien les *grands transparents*, ces *mésons* qu'aujourd'hui nous photographions... *Un mythe nouveau?* se demande Breton : « ces êtres (ces transparents), faut-il les convaincre qu'ils procèdent du mirage ou leur donner l'occasion de se découvrir? » Pour moi, mon siège est fait : j'aime assez le merveilleux, et je lui fais assez confiance pour constater que, même si je mets à nu le secret des rayons cosmiques, l'émotion, loin d'y perdre en moi, s'en aggrave : « Qui a dit qu'il n'y avait pas de poésie dans la science moderne, précise et compliquée? Que pensez-vous de cette naissance jumelle des électrons des deux signes, vifs et rapides, quand un photon de lumière suraiguë vient frôler de trop près un atome de matière? Et leur mort jumelle aussi, lorsque, ralentis, ils se rencontrent à nouveau » et fusionnent, « émettant dans l'espace, comme leurs derniers soupirs, deux grains de lumière identique qui s'enfuient en emportant leur âme d'énergie? [3] ». En vérité, Pierre Auger vous le dit : « la réalité que nous découvrons en écartant pli par pli le voile d'Isis se montrera toujours supérieure en beautés imprévues aux systèmes échafaudés par l'esprit humain lorsqu'il est abandonné à ses seules ressources », ressources y comprises de l'imagination paranoïaque et névrotique. Écartons le voile d'Isis, essayons sur les transparents toutes les variétés de nos révélateurs et de nos fixateurs. D'un coup nous enrichirons la science, la poésie et, miracle d'Isis, le domaine de l'inconnu : car le

1. On lit, chez Diogène Laërce : « Les Mages affirment que l'air est plein de fantômes, lesquels pénètrent, comme une vapeur, dans les yeux de ceux dont le regard est pur. »
2. Vingt milliards d'électron-volts.
3. Pierre Auger, *Les rayons cosmiques*. P.U.F., Cf. aussi l'ouvrage de Leprince-Ringuet.

voile de la déesse est enchanté : il ne dévoile que pour cacher. Mais, comme saisi d'horreur sacrée (ce « saisissement » dont parle Frobénius, et que chante Aimé Césaire) devant Isis-Artémis, il semble qu'André Breton refuse de soulever fût-ce un pli du voile, à moins que ce ne soit par des procédés étrangers à l'intelligence, ou qui bafouent la raison. S'il refuse à l'artiste le droit d'employer les recettes de son métier, au poète, par exemple, celui d'étudier les lois du vers, s'il loue Duchamp de « désapprendre à peindre, à dessiner » et de se borner à signer désormais des objets en série qu'il avalise ainsi et qu'il consacre, c'est pour nous enjoindre d'étudier et de pratiquer les « secrets de l'art magique surréaliste », les recettes de la magie. A mesure que les années passent, l'intérêt croît en progression géométrique qu'André Breton accorde aux signes, aux présages, aux médiums, à la transe, à l'extase. *Nadja*, *l'Amour Fou*, *Arcane* 17, trois étapes importantes. Un simple prénom, sinon un prénom simple (encore que, pour les Russes...); l'*Amour Fou :* bien qu'il s'agisse d'un cliché, mais inverti, et rendu à son innocence, nous devons y prendre au sérieux le mot « fou »; *Arcane* 17 enfin, qui nous jette en plein tarot. Depuis quelques années, tous les écrits de Breton précisent cette conviction qu'il faut croire sienne : une part non négligeable de ses écrits antérieurs a pour lui désormais une valeur prophétique. « Il se peut, écrit-il enfin, que le surréalisme, en ouvrant certaines portes que la pensée rationaliste se flattait d'avoir définitivement condamnées, nous ait mis en mesure d'opérer de-ci de-là quelques incursions dans l'avenir, à condition d'ignorer sur le moment même que c'est dans l'avenir que nous pénétrons, de nous en apercevoir et de ne pouvoir le rendre patent qu'a posteriori [1] » Étrange modestie, celle de ce prophétisme qui consiste à valoriser *après coup* des phrases que leur qualité lyrique et la relative indétermination de leur contenu conceptuel fait merveilleusement aptes à plusieurs interprétations subséquentes et contradictoires. Breton prétend qu'une de ses phrases au moins annonçait la découverte et la mise en action de la bombe atomique (il y pressent en effet *une* importante découverte en physique); mais depuis la fission de l'uranium, depuis la course à l'eau lourde, qui ne *savait* que se préparaient plusieurs applications d'un principe d'ailleurs ancien? Je ne ferai pas l'injure à cet admirable écrivain, à cet homme terriblement sérieux, de le renvoyer aux douzaines d'articles où, dans leur souci d'abaisser la

1. *Le surréalisme en* 1947.

raison, des médiocres ont attribué aux poètes toutes les grandes découvertes; (du moment qu'on admet que *buisson ardent*, ça veut dire *électricité*...) mais je dois l'assurer que des hommes qui n'ont rien du médium, du poète, ou du mage (moi par exemple), savaient depuis longtemps que la guerre de 39 allait éclater : tout le monde le savait; sauf peut-être M. Lasson, auteur d'un savant *Traité d'astrologie spérique et judiciaire*, ouvrage dont M. René Trintzius écrivait dans les *Nouvelles Littéraires* qu'il permettait enfin d' « élucider la loi des grandes fatalités historiques ». En 1938, M. Lasson annonçait en effet quinze ans de paix pour l'Europe Occidentale.



C'est pourtant à l'occultisme, à la numérologie, qu'André Breton, de plus en plus, demande la clé de ce monde; plus précisément, au grand Hermès. Où conduit la passion du merveilleux! Si Breton et les siens se bornaient à relever les miracles quotidiens, les coïncidences qu'il leur plaît de rendre « étranges », il n'y aurait que profit pour le roman, et pour la poésie. Il n'y aurait point péril philosophique. Ainsi du requin et de la mouette son amie. Un dessin de Matisse, reproduit dans les *Cahiers d'Art* [1] présente une mouette qui survole un requin batifolant parmi les vagues; sur la page opposée, un poème de René Char : *Le requin et la mouette ;* sous le dessin, cette note du poète : « J'adressai, au mois de mai 1946, à Henri Matisse, à Vence, le manuscrit du poème *Le Requin et la Mouette* composé quelques semaines auparavant au Trayas. Au cours de la visite que j'avais faite au grand peintre, il n'avait pas été question d'un poème plutôt que d'un autre. Je m'étais persuadé que Matisse allait bien, que ses trésors continuaient à s'élaborer avec la même somptueuse régularité qu'à l'ordinaire. De retour à l'Isle-sur-Sorgue, je lui adressai donc le manuscrit de mon poème (J'aime Matisse et sa bonté discrète : ce poème pour le remercier d'un acte précis). Il me répondit qu'il avait dans une série de dessins récents *découvert* le même thème. Voici l'un de ces dessins. » Pour peu qu'on lise hâtivement ces quelques lignes, quel miracle que cette inspiration identique et simultanée accordée aux deux amis! Il n'avait pas été question d'un poème plus que d'un autre (ni, non plus, d'un poème moins que d'un autre, et René Char ne nie pas avoir parlé de ceux auxquels alors il travaillait; mais lui-même se prend au piège du miracle :

1. Numéro double, 1945-1946.

on n'a pas sans péril pratiqué le surréalisme). Que le *hasard objectif* ait sujet de toucher les hommes, quelles plus émouvantes preuves que celles qui fourmillent dans l'œuvre d'André Breton : la Tour Saint-Jacques reste toujours pour lui le point privilégié des rencontres décisives et nous nous rappelons encore les pages (peu convaincantes mais si belles) que lui inspirèrent, un jour qu'il passait près d'une maison de crime, des jeux sur les renards, *la Renarde*, et *Lady into Fox*. Chacun d'entre nous, s'il veut bien s'en donner la peine, ou le plaisir, composera ainsi cent faisceaux de hasards. Justement, nous ne daignons pas nous en donner le plaisir. Nous avons tort, je n'en disconviens pas, et je pense avec Jules Monnerot que l'entreprise surréaliste, dans la mesure où elle essaie de nous guérir de notre « peur d'imaginer », fut et reste utile. Puisque le Dr Barnes, évêque de Birmingham, affirme *ex cathedra* que « la croyance aux miracles n'est plus du domaine scientifique » et que, dans la lutte maintenant séculaire qui opposa à la science les vieilleries religieuses, celles-ci sont toujours vaincues, il importe sans doute à l'espèce qu'un petit nombre d'hommes maintienne le pouvoir de s'étonner de tout; les savants s'en chargent assez bien; mais je verrais sans déplaisir les surréalistes se mettre eux aussi en état d'alerte perpétuelle si je ne les sentais dangereusement enclins à ne chercher le miracle que dans Eliphas Lévi, les recettes hermétiques, les formules de nécromants. Non content d'utiliser à des fins incantatoires les « momies d'ibis » (ces mêmes ibis dont Laurent Tailhade, dans sa *Parabase symbolique*, ridiculisait la vogue à cette époque) ou l'*Osiris est un dieu noir* que nous livre la Tradition, André Breton en vient à convoquer comme intercesseurs « l'ibis, le chacal, le vautour et le serpent, assisté de Nephtys », bref « toute l'Égypte sacrée »; et, suprême imprudence, à citer avec un vif éloge « certains textes ésotériques de grande classe », qui remontent à cette fabuleuse tradition pharaonique, ou prédynastique; celui-ci par exemple : « la tête du corbeau disparaît avec la nuit; au jour l'oiseau vole sans ailes, etc... » Il donne sa référence : Hermès; le maître incontesté de tous les magiciens. Cet Hermès Trismégiste que Wilfredo Lam, autre initié, a choisi pour sujet (si l'on peut dire, ou pour prétexte) d'une toile. J'avais trop régulièrement pratiqué les écrits surréalistes pour négliger de lire, dès que j'en eus l'occasion, l'*Hermès Trismégiste* du père Festugière [1]. Mal m'en prit. Car j'étais disposé

1. Éditions Gabalda, 1944.

à faire confiance à ceux qui, tels Breton ou Zosime, vénèrent le Trismégiste « en tant qu'il est envisagé sous le mode triadique de ce qui est produit et ce qui produit »; et même à ceux des alchimistes de la couleur qui, tel Wilfredo Lam, accepteraient de l'adorer, selon une autre tradition, parce qu'il fabrique (ou fabriquait) l'or « selon trois activités de la puissance opérative ». J'étais prêt à bien des concessions, pour mériter les faveurs de la transe, ou de l'extase. Non point toutefois à refuser l'évidence, et la vérité que voici sur « trismégiste » : en Égyptien antique le superlatif s'exprimait par la simple répétition du degré positif : si *âa* veut dire *grand*, *âa âa* sera *très grand;* en traduction grecque : μέγας και μέγας. Mais, par l'usure des langues, il arriva dès le second siècle que le sens superlatif de ce double μέγας fut oublié des peuples et des scribes : on vit dès lors apparaître μέγιστος καὶ μέγιστος et même, à cause de la valeur magique du nombre trois μέγιστος καὶ μέγιστος καὶ μέγιστος c'est-à-dire τρισ-μέγιστος, trois fois le plus grand.

Et je me serais peut-être laissé séduire, moi aussi, par cette *âme de l'eau*, que Breton, si désireux de n'avoir point d'âme à son usage personnel, n'hésite point à vénérer, cette âme de l'eau qui « donne le vrai soufre ou le vrai feu, au témoignage des occultistes ». Mais voilà, je sais maintenant, grâce à Festugière [1], que penser de l'âme de l'eau. J'ai déchiffré le commentaire de Zosime sur la lettre oméga « la donc susdite grande et admirable lettre Ω » qui « contient le traité sur les appareils de l'eau divine ». Et comment certes ne le contiendrait-elle pas? puisque oméga est le signe et le symbole du *soufre*, en termes d'alchimie. L'eau de soufre, en grec, c'est : θεῖον. Mais il suffit de remplacer le θεῖον de *soufre* par l'homonyme θεῖον qui signifie *divin* pour comprendre que l'*eau de soufre* est évidemment l'*eau divine* — ou l'âme de l'eau.

Partout s'accuse chez Breton ce besoin des disciplines qui se refusent à la raison. Il en vient à ne plus guère s'intéresser aux *Chimères* que pour leur faire avouer si elles « procèdent d'un savoir ésotérique traditionnel ou si elles dotent l'esprit de nouvelles clés ». Quelque grand cas qu'il ait depuis longtemps fait d'*Artémis* (où je ne vois, quant à moi, qu'un mot vraiment obscur, impénétrable, le seul qui semble nouer un lien logique, « *car* es-tu reine, ô toi!... ») et, plus généralement, de tous ceux qui se poussèrent ou furent poussés jusqu'à *la folie qu'on enferme*, c'est en 1947 que, par le truchement des

1. *Le surréalisme en* 1947.

nombres, il a pris inconscience de ce qui le voue à Gérard. Il lui a suffi d'accorder à la numérologie un peu de cette attention que Rimbaud ou Mallarmé accordaient à l'alphabet. Voilà plusieurs années, et pour avoir observé que « réduite aux initiales » sa propre signature « simule le nombre 1713 », André Breton en composa l'un de ses poèmes-objets, qui se trouve aujourd'hui exposé à New-York, à la galerie *Art of This Century* et dont *Le Surréalisme et la peinture* donne une reproduction que suit une glose utile [1]. .

Que l'*Arcane* 17 ait été choisi par sympathie entre cette lame du tarot et le 17 que forme l'A d'André, je le vois bien, et le veux bien. Mais voici que le chiffre 13, que dessine en effet le B manuscrit de la signature reçoit un sens plus mystérieux. Dans les *Ajours* qu'un peu précieusement il « enta » sur l'édition parisienne de son *Arcane* 17 [2], je découvre un curieux passage de Breton sur Nerval (devrais-je écrire de Breton *à* Nerval?); grâce au 13.

Il s'agit d'une dédicace inscrite par Breton à l'intention du peintre Hérold sur l'*Ode à Charles Fourier;* l'écrivain citait une phrase du philosophe : « Isocrate a fait l'éloge de Busiris... etc » qui s'achève sur ces mots : « Lafare, de la paresse ». A quoi Breton ajoutait : « Le marquis de la Fare nous arrive avec un geai sur l'index ». Surprise d'Hérold : « Je lui répondis que cet oiseau était purement la transposition (par approximation homonymique) de la lettre G, qui manque à La Fare pour introduire Lafargue, plus connu et sans doute plus digne de l'être comme auteur d'un *Eloge de la paresse* (il est de fait que ma phrase, semi-automatique, oublie de tenir compte de l'U qui suit le G.) ». Surprise alors plus vive du peintre Hérold : « Il eut très vite fait de me la faire partager et elle restera de celles qui comptent dans ma vie ». La veille, en effet, Hérold avait acquis l'essai de Jean Richer sur *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques* [3], ouvrage orné en frontispice d'un portrait de Nerval sur lequel celui-ci avait écrit « en marge supérieure, à gauche : *Cigne allemand* [4], au centre *feu G-rare*, la dépendance de la lettre G et de

1. « Le poème-objet est une composition qui tend à combiner les ressources de la poésie et de la plastique et à spéculer sur leur pouvoir d'exaltation réciproque ». En 1713, Clément XI, ce « vieux chien », fulmine la *Bulle Unigenitus*; Saunderson se marie, que devait illustrer la *Lettre sur les Aveugles*; or 1713 est aussi, miracle, l'année même où naquit à Langres le futur auteur de cette *Lettre*, Diderot. Etc... Breton fabrique des objets qui *évoquent* (au sens magique!) ces événements.
2. Sagittaire, 1947.
3. Éditions du Griffon d'or, 1947.
4. Que je lis, *en outre*, « signalement. »

l'adjectif étant soulignée par un petit signe de liaison. Le passage du G au geai, comme dans ma dédicace, est clairement spécifié, à droite, par le dessin sommaire d'un oiseau en cage ». Admettons que, dans le rébus, *G-Rare* puisse aussi se lire *geai-rare*, afin que soit un geai le petit oiseau engeôlé. En faut-il conclure que cette coïncidence n'est qu'un signe postmonitoire des affinités astrales ou numérales qui vouent Breton à Nerval et celui-ci à celui-là. Oui sans doute, pour Breton, puisque Nerval naquit en 1808. La somme des chiffres qui composent ce millésime donne donc 17 (1+8+0+8); plus exactement, Nerval naquit le 22 mai de cette année, c'est-à-dire le 22-5. Le 22-5-1808, c'est aussi le 2+2+5+1+8+0+8 = 26=13 multiplié par 2. Nerval est voué au 17 et au 13, aux arcanes 13 et 17 du tarot, à l'étoile (17) et à la mort (13). Sa seule *étoile* est *morte.* Il va de soi. Et que le destin de Nerval dépendait plus particulièrement du nombre 13. Les premiers vers de Nerval parurent en effet l'an 1826; or 26 = deux fois 13; les amours de Vienne se situent en 1839; or 39 = trois fois 13; en 1840, Nerval est à Bruxelles; or 1840 = 1+8+4+0 = 13. « Je n'eus aucune peine à me convaincre qu'ici, sur le plan symbolique pur, j'avais cheminé avec Nerval le long du sillon doré » : 17 et 13 commandent également les vies des deux poètes. Me permettrai-je de faire observer que je naquis un 26, un deux fois 13; qu'au lycée je vécus sept années pensionnaire sous le charme du nombre soixante-treize, et que, pour cette raison, si j'ose dire, je me crus longtemps consacré au malheur. Née en 1880, ma mère d'autre part me paraît douée d'une évidente et assez grave complicité avec le nombre 17 : 1+8+8+0 = 17. Tout m'invite donc à me sentir, moi aussi, sous le double influx du 13 et du 17 [1]. Mais il suffit.

*
* *

Les spéculations sur les nombres 13 et 17 me paraissent une conclusion *logique* du refus de la logique; et les étranges faiblesses pour la magie de tous ceux qui gravitent autour du surréel une consé-

1. Dans une curieuse étude sur *Le nombre* 13 *et la forme logique de la suspicion*, Jacques Lacan observe que « treize représente la collection que déterminent trois pesées. La position *par-trois-et-un* exige pour son développement trois épreuves : une première pour pouvoir fournir l'individu épuré de la suspicion, la seconde, qui divise la suspicion entre les individus qu'elle inclut, une troisième qui les discrimine après la *rotation triple.* » Voilà un nouveau motif de conférer à 3 et à 13 ce prestige que jamais on ne leur contesta.

quence raisonnable du refus d'obtempérer qu'ils opposent à la raison. « Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, dit très bien Aimé Césaire, nous nous réclamons de la démence précoce, de la folie flambante, du cannibalisme tenace ». Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, si nous commençons par un *Cahier d'un retour au pays natal* [1] où, docile au génie de la négritude « comme le poing à l'allongée du bras », le poing qui frappe, et qui vaincra les négriers, les békès, nous défendons, par le lyrisme certes, mais aussi par d'autres moyens (par quelle courageuse notamment et limpide intelligence!) notre race de nègres, « raisin mûr pour pieds ivres », nous continuons par écrire *Magique* et par dériver, vers une véhémence parfois bouleversante (mais indifférente aux rhumiers) les forces que nous acceptions de rassembler naguère pour une action commune, celle de la raison unie à l'imaginaire. Parce qu'André Breton nous enseigne que c'est « aux poètes qu'il a été dévolu depuis un siècle de faire craquer cette armature qui nous étouffe », nous brandirons contre nos ennemis « les trésors inconfiscables de l'enfance, du rêve, du mythe : les *armes miraculeuses*, les seules efficaces [2] ». C'est-à-dire *le grand coup de machete du plaisir rouge en plein front...* Ah! certes, je ne suis que trop tenté de trop leur demander, aux armes miraculeuses, dont Aimé Césaire équipe Toussaint Louverture: les convulsives répliques du Rebelle; je me demande toutefois, avec raison, si le refus de la raison ne condamne point ceux qui en font leur religion à « se consumer sur place dans une attitude inexorable de sédition et de défi [3] ». Bref à l' « indécision finale », outrant ainsi les effets de l'extrême intelligence spéculative. Pour en finir avec le chômage s'il suffisait de répudier la rime et de confesser que la magie est la chair et le sang de toute poésie [4], qui ne troquerait contre ceux du nécromant les outils du faiseur de vers? Et si, telle que pour l'exposition du surréalisme en 47 la conçut Kiesler, l'architecture magique de *la salle des superstitions* permettait aux fellahs d'habiter des maisons modèles, ou même, plus simplement, promettait aux ouvriers du borinage des logis faits pour l'homme, nous ferions crédit aux autels de cette salle. Et si, pour donner le bonheur aux hommes, il suffisait de promener processionnellement par les rues, selon le vœu d'André Breton, *le Rêve* du

1. Éditions Bordas, 1947.
2. Prière d'insérer aux *Armes miraculeuses*, Gallimard, 1947.
3. *Arcane* 17, p. 22.
4. Benjamin Péret.

douanier Rousseau, ainsi que les Romains faisaient jadis, dans les ruelles de leur ville, la vierge de Cimabue, qui ne voudrait porter le dais sous lequel cheminerait, enfin déifiée, la toute-puissance du rêve? Hélas! l'action n'est pas la sœur du rêve; ni même sa cousine à la mode de Bretagne. Hélas! la magie, qui reste fille de l'erreur, n'est plus mère de liberté, ni non plus de vérité [1].

Ce n'est pas refuser à Breton quelques circonstances atténuantes.

Depuis un siècle, et par un retour en partie excusable contre la sécheresse d'une abusive raison, nous assistons aux saturnales des puissances imageantes. Épiménide l'Inspiré publiait en 1779 ses *Cataractes de l'Imagination, déluge de la scribomanie, Vomissement littéraire, Hémorragie encyclopédique, monstre des monstres*; l'auteur, un certain Chassaignon, se flattait d'y « foudroyer » d'un « seul éclat de son imagination » le « pusillanime troupeau d'esclaves nés pour aligner des mots, symétriser des phrases et couper les ailes du génie. » Je m'étonne qu'André Breton ne s'en soit jamais réclamé, ni même d'Écouchard Lebrun :

Arrête, importune raison!
Je vole, je devance Icare
Dussé-je à quelque mer barbare
Laisser mes ailes et mon nom.

Depuis *Les sources occultes du romantisme : illuminisme et théosophie*, publié en 1922, nous savions quelle part considérable de l'illuminisme transmigra dans les œuvres de l'école romantique. Par Émile Dermenghem, nous n'ignorions plus que Joseph de Maistre, ennemi mais contemporain du romantisme, avait donné dans les engouements de l'époque. S'ajoutant aux études de l'abbé Paul Grillet, de Paul Hazard, de Saurat, celle de M. Viatte [2] nous offre une bonne synthèse des rapports entre occultisme et hugolisme. Et qui contesterait plusieurs des rapprochements établis soit par M. Le Breton [3], soit par M. Jean Richer, entre Nerval et l'Alchimie, entre *Les Chimères* et les doctrines ésotériques?

1. Il arrive à Breton de citer Sir James Frazer au secours de la magie; ceci, en particulier : « La magie a contribué à émanciper l'humanité... si la magie est la fille de l'erreur, elle est cependant la mère de la liberté et de la vérité. » C'est oublier que Frazer parle ici des origines de l'esprit humain. Dira-t-on qu'au siècle de l'énergie nucléaire et de la bombe atomique, il faut, pour agir sur le monde, tailler en hâte des silex?

2. *Victor Hugo et les illuminés de son temps*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1942.

3. Dans *Fontaine*, Numéros 44 et 45.

N'oublions pourtant pas l'évolution nécessaire d'une société en proie à l'irrationnel. Relisons Renan et le P. Festugière. Dans l'Alexandrie du second siècle, « pas un archisynagogue juif, pas un samaritain, pas un presbytre chrétien qui ne soit astrologue, qui ne soit haruspice, qui ne soit masseur-pédagogue. Quand le patriarche (juif) lui-même vient en Égypte, les uns lui font adorer Sérapis, les autres Christ... Ils n'ont qu'un dieu, l'argent. C'est lui que les chrétiens, les Juifs et tout le monde vénèrent [1] ». A l'étude des faits se substitue le recensement des miracles. « Raison, dialectique, humanisme craquent de toutes parts. Au-dessous, brassées en un grand tourbillon, voici toutes les puissances irrationnelles qui s'agitent, tous ces esprits, ces vapeurs que convoque l'art du prophète et du mage, de l'alchimiste, du nécromant [2] ». De sorte que cette époque qui « fut une des périodes les plus heureuses de l'antiquité » n'a connu que la famine intellectuelle. « La vigueur, la clarté de la pensée y continuent de déchoir. » La première faute en est, sans aucun doute, aux excès d'un rationalisme qui « se donnait libre jeu sans rencontrer son frein normal dans une meilleure observation du donné concret ». Mais que dire des torts de l'imaginaire, quand il n'est plus soumis, ni à l'expérience, ni même à la raison? Le résultat des saturnales hermétiques, nous le connaissons assez bien : ce fut la vision de dieu devenue genre littéraire : ce fut la montée des religions de salut, et la Vierge d'Alexandrie, la savante et sage Hypatie, massacrée par les chrétiens (391).

Une civilisation se condamne à périr qui disloque l'esprit humain et prétend ignorer l'une des deux puissances en nous complémentaires : la raison et le sentiment. Puisque Breton le sait, puisqu'il l'avoue, qu'attend-il pour se ressaisir? Mais oui, lorsque l'une des parties composantes de l'esprit humain « est parvenue à s'accorder toute licence aux dépens de l'autre », elle ne peut « manquer d'exalter celle-ci à force d'avoir voulu la frustrer ». C'est vous, Breton, qui l'avez dit.

Aujourd'hui, la raison a payé ses erreurs; elle a failli périr sous l'assaut hitlérien. D'autres assaillants la menacent. Par bonheur, à force d'avoir voulu la dépouiller de ses droits, romantiques, symbolards, chrétiens et surréalistes n'ont pas manqué de l'exalter. Breton restera-t-il dans le camp de ses ennemis? Avec Brunetière, se

1. Cité par Monnerot, *La poésie moderne et le sacré*, p. 85.
2. *Hermès Trismégiste*, passim.

ralliant au symbolisme sous prétexte que « tout symbole est en un sens une espèce de révélation? » Avec Paul Claudel, pour qui « le don poétique n'est pas sans analogie avec le don prophétique? » Avec M. Guy Michaud, qui tient le renouveau de l'occultisme pour le signe d'un « retour à la tradition chrétienne? » Avec l'Église catholique qui dans son *Syllabus* a condamné tous ceux qui se confient à leur raison?

Ni Breton, ni Césaire ne sont suspects de collusion avec les hommes ou les institutions que je viens de mentionner. Il est toutefois douloureux (pour eux surtout) de constater que leur effort les seconde et que leur exigence d'une liberté en perpétuel orgasme finit par profiter aux mythes qu'ils exècrent. A force de décourager les jeunes hommes, de leur montrer un monde sans valeur que légendaire ou onirique, sans doute réussit-on parfois à leur rendre leur tête à eux [2]; on peut aussi bien les livrer aux mythes organisés, aux théologies installées dans le temporel. En leur enseignant le seul maniement des armes miraculeuses, ne les abandonne-t-on pas à ceux qui jouent très bien de mitraillette et calomnie?

Plutôt que de céder aux prestiges des mages, il appartient à l'homme aujourd'hui de restaurer la raison dans l'intégrité de sa force et l'admirable diversité de son office. Si les irrationaux ont beau jeu de dénoncer cette exsangue « faculté » qui se dévore soi-même, ils n'ont encore jamais réussi à valablement critiquer la raison de ce Descartes qui estimait tant les passions, celle de ce Diderot, qui tant les cultivait, celle qui conduit l'homme à réduire l'atome, celle qui lui permet de se refaire une morale. Car enfin, ce n'est pas Hermès qui trouva la pénicilline, c'est le Dr Fleming; ce n'est point Thoth-Hermès qui nous éclaire nos passions, c'est Kraft-Ebbing, Havelock Ellis, Siegmund Freud; ce n'est pas Jean ni son Apocalypse qui nous aident à pénétrer l'irrationnel; c'est Sir James Frazer, avec son *Rameau d'Or*.

* * *

Ainsi que l'écrit Jean Paulhan, « il est deux sortes d'intellectualisme (ou de rationalisme), dont l'une consiste à appliquer rigoureusement quelques principes — en général métaphysiques — que l'on

1. *Le message symboliste*, Paris, Nizet, 1947.
2. Caillois, Leiris, Daumal, Queneau, etc.

a posés au début : sans la moindre preuve, ni la moindre démonstration. Mais il est un autre intellectualisme (un autre rationalisme) qui s'en tient à l'observation patiente et à l'expérience méthodique, tente de dégager quelques lois, évite les partis pris, si séduisants soient-ils et se garde le plus longtemps possible de conclure. Je voudrais que ce fût le mien ». Je voudrais que ce fût le nôtre. Sa clarté sauve le mystère.

ÉTIEMBLE.

DÉFENSE DE *MONSIEUR VERDOUX*

Dans une récente lettre d'Amérique, Nathalie Moffat exposait ici-même, à propos de *Monsieur Verdoux*, les raisons de sa déception. Son étude me paraît formuler clairement à peu près tous les contresens intelligents que ne manquera certainement pas de susciter le dernier film de Chaplin. Elle me semble même tellement significative dans l'erreur que je ne résiste pas au désir d'en reprendre un à un les principaux arguments.

Ses reproches visent tous les éléments constituants du film. *Monsieur Verdoux* est une œuvre manquée :

Parce que la leçon qu'elle prétend comporter n'est pas probante.

« Plus on sympathise avec Chaplin quant à son désir de nous présenter une critique de la justice, plus on regrette qu'il ait fait un pareil film pour étayer sa démonstration; s'il ne voulait faire qu'une apologie du crime son exemple était mal choisi »... « l'usage qu'il fait de son argent ne le rend pas tellement sympathique et ne le pose nullement comme un être extraordinaire à la Raskolnikoff ».

« Les crimes de M. Verdoux ne sont dictés ni par un besoin de défense, ni par celui de réparer des injustices, ni par aucune profonde ambition, ni par désir d'améliorer quoi que ce soit autour de lui... jamais on ne nous propose un point de vue moral cohérent du meurtrier. Aussi est-il difficile de critiquer la justice sociale à travers la condamnation à mort d'un pareil individu. Je n'accuserai pas Chaplin d'avoir été trop hardi... mais au contraire d'avoir été aussi peu convaincant que possible. Il est triste d'avoir dépensé tant d'énergie pour ne rien prouver du tout. De n'avoir réussi ni une comédie ni un film à portée sociale, d'avoir obscurci et rendu inintelligible le plus important des problèmes ».

On ne peut mieux formuler le contresens fondamental à partir duquel toute la critique de Nathalie Moffat s'est organisée. J'ai vu pour ma part *Monsieur Verdoux* en Tchécoslovaquie et le film a

suscité là-bas une admiration un peu gênée. On lui reprochait assez couramment son pessimisme. Aucune leçon constructive ne paraissait s'en dégager clairement. Les marxistes en particulier regrettaient de n'y point trouver un enseignement social utilisable. Qu'il soit économico-social ou éthique, le reproche est également injustifié : parce qu'il ne s'agit *absolument pas* de cela. Même si *les intentions* de Chaplin sont de nous enseigner quelque chose, elles n'ont aucune importance au prix de l'œuvre elle-même. Celle-ci n'a à être jugée que sur ce qu'elle est : un *mythe*, qui déborde singulièrement toutes les leçons qu'on peut s'ingénier à en déduire sur quelque plan idéologique que ce soit. Il en est de M. Verdoux comme de M. K., c'est un personnage plongé dans certaines situations. Il n'a à se justifier d'aucune. Sa seule raison d'être est d'être. Son existence esthétique est suffisamment établie si le rapport entre le personnage et la situation, leur réaction mutuelle s'imposent comme vraies. J'entends *esthétiquement* vraies et non pas moralement, psychologiquement, sociologiquement ou par rapport à quelque idéologie que ce soit; car le propre du mythe, c'est précisément son autonomie. La seule critique appropriée à *Monsieur Verdoux* serait à l'inverse de celle de Nathalie Moffat. Elle devrait procéder par sondage dans le mythe pour juger de son homogénéité et de sa densité, déceler les porosités des situations que les concrétions mythologiques ne sont pas venues combler. Selon une telle méthode, loin que la valeur idéologique puisse être portée *a priori* à l'actif de l'œuvre, elle est au contraire d'essence impure hétérogène au mythe. J'entends bien que tout le monde sera d'accord, à commencer par Nathalie Moffat, pour condamner l'idéologie pure telle qu'on la rencontre par exemple dans le discours du *Dictateur* ou avec infiniment plus de discrétion, dans quelques répliques de M. Verdoux. Je répondrai que, pour ma part, le discours du *Dictateur* est précisément le seul passage du film qui m'ait profondément ému, non pour son texte que je n'ai à peu près pas écouté, mais pour la seule et unique raison qu'on y voit longuement le visage de Chaplin en gros plan et qu'on entend sa voix. Je dis bien Chaplin et non Charlot, car pour la première fois on assistait dans cette séquence du *Dictateur* à l'esquisse d'une métamorphose. La proximité de la caméra et plus encore peut-être, la gamme des gris de la panchromatique faisaient apparaître comme en surimpression sous le masque du petit homme à moustache, le visage clairement lisible de Chaplin. Que ceci ait été ou non *consciemment* voulu, que le discours soit

idéologiquement et dramatiquement mauvais, c'est un point de vue secondaire, il m'importe bien plus d'avoir été littéralement saisi d'effroi esthétique comme devant le dévoilement fugitif d'un monstrueux secret. Je dois à ce gros plan, techniquement banal, et à ce discours, parfaitement superflu, l'une de mes plus pures émotions cinématographiques. Ce passage unanimement condamné par la critique au bénéfice de la danse avec la mappemonde, ou de la barbe rasée sur la valse de Brahms, est, au contraire, dans les perspectives d'une critique selon le mythe, l'un des plus parfaits. Le discours l'enveloppe dans ma mémoire d'une fumée transparente et fugace qui laisse autour de l'image l'aura étourdissante de la voix. De même, je me souviendrai toujours de l'instant, après le verre de rhum bu par simple curiosité : « *I never taste rhum* », où la résignation ironique à la mort éclaire le visage de M. Verdoux. Cette fraction de seconde n'a aucune commune mesure avec toutes les critiques psychologiques, morales ou même dramatiques qu'on peut formuler sur le film.

Mais je les prendrai cependant en considération pour essayer de montrer que M. Verdoux se justifie de bout en bout. Dans le texte précité Nathalie Moffat reproche à M. Verdoux de ne pas obtenir sans réserve la sympathie du spectateur. Elle en voit la cause dans la précarité idéologique du personnage. Nous ne pouvons être totalement avec M. Verdoux parce que la justice a encore quelques bonnes raisons contre lui. D'autre part, les femmes qu'il assassine ne sont pas spécialement antipathiques et même l'une des deux femmes épargnées n'échappe d'abord à la mort qu'à la suite d'une erreur technique. L'argumentation de Nathalie Moffat serait plus habile quand elle fait état de la gentillesse de M. Verdoux à l'égard de sa première femme, une jeune infirme et de son petit garçon (l'une et l'autre mourront du reste sans que nous sachions très clairement si M. Verdoux ne les a pas également empoisonnés). Cette exception généreuse et amoureuse aurait pour but de nous faire admettre que M. Verdoux est, *au fond*, un bon homme et que la justice est aveugle. La ficelle serait en effet un peu grosse et je ne me porterai pas garant des intentions de Chaplin sur ce point. Mais là encore la critique est en porte à faux. Je contesterais d'abord que M. Verdoux ne requiert pas une sympathie sans réserve. Je l'ai pour ma part éprouvé, mais non pour les raisons qui troublent celle de Nathalie Moffat. Car M. Verdoux est sympathique *quoique* méchant. Ou plutôt nous ne l'aimons pas parce qu'il est bon. Le

film recèle autant d'arguments pour ou contre sa bonté. Si Nathalie Moffat a présentes à l'esprit quelques-unes des plus anciennes bandes de Charlot, elle se souviendra de reste que Charlot n'est devenu bon que fort tard, qu'il ne l'est même totalement que dans *Le Kid* et dans *La Ruée vers l'or*. Dans ses tout premiers films il était méchant comme une teigne, mangeait le nez de ses voisins en sandwiches et flanquait des coups de pied au cul de tous ceux qui ne pouvaient pas les lui rendre. En tout état de cause, seul *l'amour* engendre la bonté chez Charlot, il serait même plus juste de dire un comportement cohérent. Que donc les femmes qu'il épouse ne soient pas nécessairement de détestables mégères n'a aucune importance, car il ne s'agit pas de prouver qu'il a raison de les tuer selon un quelconque critère idéologique, il suffit qu'il ait raison de les tuer par rapport à lui-même. Et cette condition me paraît incontestablement remplie. Quant à engendrer ce faisant la sympathie, le terme me paraît équivoque et insuffisant parce qu'encore trop imprégnée de psychologie. Je trouve plus juste de dire que nous sommes *avec* M. Verdoux, ce qui implique beaucoup plus qu'un sentiment, une sorte de sympathie ontologique. Selon l'argumentation de Nathalie Moffat, il n'y aurait même aucun moyen de donner tort à la justice. Tout au plus attendrait-on de celle-ci qu'elle traite M. Verdoux comme irresponsable. Mais rien ne serait plus absurde qu'un M. Verdoux en maison de santé. Les juges *doivent* condamner Verdoux. A l'inverse de M. K., Verdoux est par essence le coupable social que la Société ne reconnaît pas. Car, notons-le bien, la Société était incapable de le trouver : c'est lui qui se livre à la justice et ce sont les juges qui ont peur (est-il besoin à ce propos de souligner la similitude des situations avec le Christ).

Mais revenons aux femmes. En les tuant Verdoux ne se fait pas le bourreau d'une quelconque justice immanente un peu plus subtile que la justice légale, il actualise simplement le mythe du misogyne. Que si nous voulons absolument une « explication » psychologique, cherchons-la peut-être dans la biographie de Chaplin qui récupère ainsi virtuellement quelques-unes des pensions alimentaires versées à ses anciennes épouses. Mais le film est réussi pour peu que nous admettions simplement, sans nous embarrasser de considérations morales, que M. Verdoux tue les femmes riches pour nourrir ses chats et boursicoter. Sur ce point je ne peux qu'apporter un témoignage personnel : on l'admet.

Quant à la première épouse infirme et à la jeune femme de passage

que Verdoux secourt au lieu de l'empoisonner, elles ne sont pas là pour assurer à Verdoux notre sympathie et préparer l'erreur judiciaire, elles prolongent simplement l'un des mythes essentiels de l'œuvre de Chaplin : le salut par la jeune fille pure et faible. La seule qui puisse sauver Charlot parce que la seule digne d'un amour où il se reconnaît. M. Verdoux les épargne parce qu'elles représentent pour lui une exception spécifique dans le peuple des femmes.

« Car qui est M. Verdoux? écrit Nathalie Moffat. Un philanthrope? un cynique? un fou? un révolté? un séducteur? Tout à la fois? Peut-être. Mais il ne suffisait pas de juxtaposer les scènes et les qualificatifs. Cette vraie synthèse qui de mille traits divers construit un individu, Chaplin ne l'a pas réussie ».

Et pour cause. C'est qu'il ne s'agit ni de « synthèse » ni « d'individu », mais encore une fois d'un mythe et de son héros. Le terme de synthèse est parfaitement inadéquat puisqu'il implique la préexistence des éléments tandis que le propre du mythe est d'être transcendant à toute interprétation.

« Tout le personnage de M. Verdoux manque de charpente intellectuelle, comme si Chaplin lui-même ne savait pas très bien où il voulait en venir. »

Il se peut que Chaplin ait consciemment hésité sur l'interprétation personnelle de son propre personnage. Il se peut même qu'il se soit trompé et prête ainsi parfois le flanc à la critique psychologique ou idéologique; le vrai reproche à lui adresser n'est pas alors de s'être trompé, mais d'avoir trahi le mythe, lequel ne procède pas d'intentions.

Aussi bien ne suis-je pas du tout d'accord avec l'essentiel du jugement de Nathalie Moffat. Le personnage de M. Verdoux est d'une cohérence rigoureuse dès qu'on l'analyse selon le seul critère valable : l'unité du mythe. Je crois seulement qu'on ne peut clairement distinguer le mythe Verdoux sans le rattacher à toute la geste chaplinesque. La mythologie de Charlot ne se divise pas en œuvres indépendantes? C'est seulement à la mort de Chaplin que le mythe aura fini d'évoluer. Autrement dit, chaque nouveau film peut à la fois être jugé en lui-même, mais également considéré comme un nouvel avatar du héros. On se prive indûment d'un élément d'appréciation décisif si l'on ne replace pas M. Verdoux dans la genèse du mythe. Pis, encore, on risque de n'en pas comprendre la structure, car Verdoux est le premier avatar complet de Charlot. On commet comme critique la même faute qui empêche, dans la mytho-

logie classique, les victimes de Jupiter de le démasquer sous les traités d'un mendiant ou d'un cygne, la faute même que commet la Société en condamnant Verdoux.

M. Verdoux n'est évidemment qu'une réincarnation de Charlot en son contraire. Prenons en effet tous les traits du personnage Charlot. Son costume d'abord. Au lieu du frac ridicule, des godillots trop grands et éculés : une tenue impeccable, une large cravate de soie grise; de la badine : un jonc à pommeau d'or. Charlot est pauvre, toujours plus ou moins mendiant; Verdoux est riche et pour cause. Quand Charlot est marié, c'est à d'effroyables mégères qui le terrorisent (*Un Jour de Paye*) : M. Verdoux les trompe et les assassine. Charlot souffre d'un évident complexe d'infériorité avec les femmes; à l'exception de la jeune fille infirme, toutes le trouvent au mieux un peu ridicule : M. Verdoux est un Don Juan. Si l'on veut des catégories morales, le Charlot des derniers films est un tendre; M. Verdoux, un cynique, etc., etc.

Mais je réserve pour la fin deux oppositions majeures irréductibles à toutes catégories : le contraire de la moustache de Charlot c'est de toute évidence une autre moustache. Le Dictateur tout entier ne tenait que par un calembour pileux. En renonçant à sa petite moustache en trapèze, Chaplin accomplit le suprême simulacre de son personnage.

On remarquera enfin que *Monsieur Verdoux* est avec *l'Opinion Publique* le seul film de Chaplin où Charlot n'apparaît pas; l'un et l'autre se passent en France. De là à inférer que la France est pour Chaplin le contraire mythologique de l'Amérique, il n'y a qu'un pas. Je le franchis allégrement.

Ainsi camouflé et beaucoup mieux que dans l'arbre de toile peinte de *Charlot Soldat*, Charlot pénètre sans peine dans les lignes ennemies pour s'y livrer à une magistrale opération de sabotage. Le petit être falot et inadapté s'est mué en un suradapté, connaissant mieux qu'elle tous les codes secrets dont use la Société. Lui qu'on voyait perpétuellement exclu du jeu en connaît maintenant si bien les règles que les juges en l'envoyant à la guillotine condamnent finalement la Société à travers lui. L'horreur sacrée (et d'ailleurs équivoque dans la réalité, ainsi qu'on l'a bien vu dans le procès de Landru) qu'éprouve la Société pour ce Barbe-Bleue n'est que la peur pharisienne d'elle-même. *Les affaires sont les affaires*, dites-vous? Qu'ai-je fait d'autre qu'appliquer votre maxime? Tout est si bien calculé dans le cas de M. Verdoux que la Société qui l'exècre et le

craint est incapable de l'arrêter. Le petit homme embarrassé dans ses lacets de souliers et sa démarche en canard qui servait jadis de tête de Turc à toutes les matraques de flic circule maintenant dans la rue sans qu'on y prenne garde. Et c'est lui, qu'on a vu cent fois saisi d'une terreur panique à la seule silhouette d'un policeman, qui se livrera de son plein gré à un inspecteur de police *saisi d'effroi.*

Mais c'est qu'alors il en a assez. Son travail est fait. Il a suffisamment tiré vengeance des femmes et de la Société. Aussi bien le verdict dont on prétend le frapper ne peut plus l'atteindre. Les dernières séquences sont d'une splendeur éblouissante. M. Verdoux triomphe. Les brèves images de la prison avec le journaliste et le prêtre, les répliques ironiques du condamné, son indifférence à la mort, mieux : son indifférence à ses juges, lui confèrent la grandeur d'un Socrate moderne et quand il s'éloigne entre les bourreaux comme jadis, solitaire, sur la route de nulle part, un rien, quelque chose peut-être dans sa démarche, nous révèle tout à coup l'intolérable vérité, la clef de l'insolite aventure : *ils vont guillotiner Charlot.* Mais déjà le film est fini et l'aube pâle d'une exécution restera pour toujours l'apothéose d'un martyr. Il s'agit bien d'une « erreur judiciaire », mais certes pas celle au sens tout moral et juridique où l'entend Nathalie Moffat. Ce n'est pas un innocent qui monte à l'échafaud, encore moins un assassin dont une justice obtuse n'aurait pu reconnaître les bonnes raisons. La Société est tombée dans le piège tendu par Chaplin. Pour n'avoir pas su reconnaître Charlot, que le spectateur identifie au moins dans l'image finale, les juges ont commis une de ces fautes inexplicables qui font se pendre Judas ou crier à la foule « qu'on vient de brûler une Sainte ».

Nous voici bien loin de la thèse de la pédagogie ou de la politique. La « leçon » de M. Verdoux n'est pas celle des psychologues, des maîtres d'école ou des marxistes. Que ceux-ci y prennent leur bien s'ils l'y trouvent. Il s'agit ici de Charlot, de sa victoire et de sa mort, il s'agit peut-être de sa résurrection. J'en demande pardon à Nathalie Moffat, mais cela suffit à mon intérêt et à mon admiration.

Aussi ne saurait-on retenir contre Chaplin le reproche de n'avoir pas su s'adapter au prétendu réalisme que requérait son rôle. « Le petit personnage noir et blanc, à canne et chapeau melon de ses films d'autrefois, n'était guère un être réel et ne voulait pas l'être. C'était un personnage d'imagination, hors du monde et de notre vie, fictif comme le sont tous les héros des contes. Il pouvait lui arriver n'importe quelles aventures et l'on n'avait jamais à se soucier de leur

vraisemblance. Pour M. Verdoux, c'est autre chose. A travers lui Chaplin veut reproduire dans l'ensemble, avec fidélité, une biographie, un caractère réel. Il doit donc faire croire en ses actes et leur donner de la consistance, de la cohésion psychologique...

» ...Charlot avec toute sa fantaisie, sa richesse intime, sa conception du monde et des hommes, surgit constamment comme un diable de sa boîte, du cadre étroit qu'est pour lui M. Verdoux boursier. Mais il en surgit sans direction et sans maîtrise, sans jamais unir en une seule ses deux natures, sans donner à M. Verdoux aucun équilibre interne, sans trouver, en un mot, ce héros neuf qu'il cherchait. »

On voit que le critique reproche précisément à Chaplin ce pourquoi, à mon sens, il doit être admiré sans réserve. Nathalie Moffat poursuit : « Tout le personnage de M. Verdoux manque, *comme le scénario*, de charpente intellectuelle, comme si Chaplin lui-même n'avait pas su très bien où il voulait en venir, ni dans son interprétation du rôle, ni dans la construction de son film. »

J'ai répondu quant à l'interprétation. Je voudrais m'essayer pour finir à justifier Chaplin du dernier reproche important formulé par Nathalie Moffat.

Dans les perspectives esthétiques où s'est placé notre critique, il est fondé à trouver le film mal construit. Mais là encore le processus mythologique commande une tout autre structure que la logique dramatique requise par une action de type classique.

« A mesure que le film avance on se demande, de plus en plus mal à l'aise, quelle en est la raison d'être. » Mais il ne s'agit pas de raison d'être. Il ne s'agit pas non plus d'une progression dramatique. Je ne demande rien d'autre à Chaplin que de placer M. Verdoux dans une suite de situations révélatrices où le mythe puisse se déployer à l'aise. La progression que j'en attends n'est pas d'ordre dramatique, sinon par surcroît. Il me suffit de pouvoir y discerner une maturation normale du personnage qui rende l'épisode final non seulement admissible, mais nécessaire. Comment pourrait-on contester que Chaplin y soit parvenu !

Le véritable reproche mérité par *Monsieur Verdoux* n'est pas celui formulé par Nathalie Moffat qui regrette de n'y voir « qu'une juxtaposition de scènes ». La vérité, c'est que le mythe Charlot était jadis soutenu par une invention comique vertigineuse qui s'est brutalement appauvrie après *La Ruée vers l'Or*. De ce point de vue, *Le Dictateur* n'offre plus que le spectacle pénible d'une ruine. Il y a moins de substance comique dans *Le Dictateur* que dans trois minutes du

Pèlerin. Tout semble se passer comme si depuis *Les Lumières de la Ville*, Chaplin souffrait d'une terrible crise de création, laquelle n'est peut-être justement que la conséquence d'une crise de personnage. *Le Pèlerin* ou *Charlot Soldat* n'étaient pas mieux « construits », n'en déplaise à Nathalie Moffat, que *Monsieur Verdoux*, mais l'on n'avait pas le loisir de s'en apercevoir, tant l'intérêt comique était constamment soutenu. Il est certain que *Monsieur Verdoux* ne bénéficie pas d'une telle continuité de gages. (Cependant il est incomparablement supérieur au *Dictateur* qui souffrait de pénibles ruptures de ton et de style). On peut regretter cet appauvrissement, mais il est, en un certain sens, secondaire. L'essentiel reste toujours la pureté et l'unité du mythe. On doit aussi à tout le moins se demander si, en s'éloignant des sources où il prenait forme dans une invention comique qui le débordait de toutes parts, le mythe en se précisant jusqu'à la parfaite autonomie de *Monsieur Verdoux* ne devait pas fatalement stériliser d'autres zones créatrices. Il est certainement exact que le génie comique de Chaplin a baissé. Il est non moins exact que *Monsieur Verdoux* est l'expression la plus parfaite de la mythologie chaplinesque. Il serait assez vain de se demander si ceci compense cela d'abord parce que nous n'y pouvons rien, ensuite parce que ce sont deux valeurs absolues, littéralement : incomparables. Ce n'est d'ailleurs pas tant aux films comiques qu'il faudrait comparer *Monsieur Verdoux*. Le metteur en scène Chaplin s'y reconnaît tout autant que l'acteur. Jamais, depuis *l'Opinion Publique*, il n'avait su faire un usage aussi habile de la litote et de l'ellipse dont il a été l'inventeur à l'écran. On ne juge pas *Monsieur Verdoux* à l'aune des comédies américaines, fussent-elles à prétentions psychologiques ou sociales.

André Bazin.

RIO DE JANEIRO

Je touchais Rio le 30 août 1946 à l'heure excellente de la tombée de la nuit.

Nous avions contourné des îles poilues, d'immenses tortues à fleur d'eau, dos ronds de bêtes énormes échappées du troupeau des montagnes de la côte. Monts enchevêtrés, bousculés et pressés à l'abreuvoir énorme de la mer. Nous arrivions dans le bric-à-brac gigantesque d'un camp où les pics, les tables, les dômes et les bornes de granit s'écroulaient dans la dernière lumière. A l'infini la Sierra Do Mar fondait son écailleux reptile.

Rien de moins paisible, de moins pacifique que cette entrée. Le navire caracolait comme à l'approche d'un bivouac le destrier. Cependant un silence énorme planait sur tout cela. L'impression première devait me rester et se confirmer : celle de la tristesse, du funèbre.

Quand le soleil horizontal fut par trop déclinant la ville s'éclaira. Nous avancions vers une colline de fleurs, bleues, mauves, rouges, vertes. A notre gauche, ce que nous avions pris pour une longue falaise crayeuse, incompréhensible dans cette terre de granit, se précisait : longue falaise des gratte-ciel de Copacabana. Bientôt, par saccades, par rafales les quartiers s'allumèrent. Les plages par enchantement accrochèrent leurs bijoux, leurs rivières. Dans le parterre logé entre les pics les fleurs crevaient leurs bulbes. Des réclames glissaient leurs cartes de visite dans la corbeille. La plus grosse était parfaitement inutile. Nous le savions. Novo mundo. Novo mundo. Ce fut un de mes grands plaisirs d'aller chaque soir sur les hauteurs, au Corcovado éloigné sur lequel le Christ grandiose de Landowsky fait l'ange à la nuit venue, d'un vol immo-

bile, comme un phalène gêné par les projecteurs; sur le gland du pain de sucre sorti d'une touffe de poils, rongé de luxuriante verdure bouclée.

A mes pieds, le poulpe de la ville glissé dans les vallons, sur les langues de sable, dans le cirque des plages, se soulevait d'un coup. L'éclatement des lumières jouait pour deux ou trois Anglais, pour un Brésilien au cœur tendre, pour mon ami, pour moi. L'artifice demeurait. Nous avions quarante kilomètres de fusées, de pierreries, de perles et de clignements sous le regard. Nous suivions sans lever la tête le jeu des constellations, les chemins lactés. Avant de redescendre dans la chaleur humide, il était bon de demeurer sur ces balcons toujours frais. Les fleurs de l'énorme serre étaient parfumées d'essence.

Quand nous eûmes appuyé dix et dix, et encore deux fois nos dix doigts plus quatre fois nos pouces enduits d'encre sur les fiches de police, les douaniers en noir nous regardèrent; deux hommes en blanc nous retournèrent la paupière.

Purs de toutes coupures, devises et souillures, nous passâmes entre les hangars du port et sortîmes. Les clameurs, la mousqueterie, les sirènes que nous croyions entendre au salon du navire dans la queue des visas de débarquement, enluminaient la carte que j'avais toujours espérée. Révolte ou révolution? Du premier gratte-ciel voué à la nuit. A Noite, des énervés pillaient leurs dictionnaires, en lançaient des feuillets par toutes les fenêtres. La foule ballait en rumeur d'un trottoir à l'autre, donnant de la voix, coupée des charges de la police montée. Je vis une demi-douzaine de voitures lancées à grande vitesse, sirène bloquée, hurlante. Un grand dégingandé, un Suédois sans doute, dont le cargo blanc fumait à quai, glissait sur une banane et rattrapait sa casquette à la façon d'un goal. Le fracas des stores baissés aux devantures se mêlait à des bris de glaces. J'avais quitté les murs de France balafrés de 25 % timides des augmentations de salaires. Ici de furieux 50 % couraient au long des murs. Je n'avais pas encore donné toute attention aux visages olivâtres : mulâtres, métis, péons, à leurs complets de princes d'une coupe élégante, si loin de nos étriquements, de nos misères de guerre. Je me retrouvais sous le derrière d'un cheval. Il se refermait avec satisfaction. C'est à peu près tout ce que je vis de la révolte. La police est contente, pensai-je à ce spectacle. Ça doit être fini. Le cheval me péta au nez et partit.

Nous trouvâmes une chambre avec beaucoup de difficultés. Crise de logement aiguë. Loyers parmi les plus chers du monde. C'était dans un petit hôtel infect de Lapa, renommé pour ses prostituées. J'éprouvais avec beaucoup d'affliction que Rio manque de rivières. Sur les trente-neuf jours que je passais là, j'eus trois fois l'occasion de voir couler un peu d'eau aux lavabos communs. La patronne m'expliquait avec bonheur que cela arrive souvent, même dans les meilleurs palaces. Aussi résolûmes-nous de nous en tenir à la plage. Le boy noir remontait le précieux liquide dans une grosse boîte à conserves carrée. Chaque jour je voyais ses frères parcourir la ville, de Rio Branco, l'avenue la plus animée, aux ruelles de leurs collines, leurs boîtes à conserves sur le crâne. L'impression de campement du second jour s'allie au funèbre du premier. Ce sont les deux points essentiels autour desquels gravitent mes souvenirs. Tout jusqu'au départ me les confirma, et tous, des vieux colons rencontrés aux nouveaux arrivés retrouvés.

Rio est un chantier de construction. Les basses et sales petites maisons portugaises des jours anciens s'en vont petit à petit. Les élégants buildings fiers de leur force neuve les poussent au néant. On construit avec fièvre des bâtiments légers, de hauts perchoirs où caquèteront les filles indiennes. Pour cela les rochers, les collines disparaissent, ôtées comme chez nous des fibromes. La ville molle reprend des forces. Cependant, que de chancres encore à couper. Le Brésilien ne veut pas entendre parler des morros, petites croupes rouges, refuges des noirs où, dans un entassement de tôles, de bambous, de caisses, de planches récupérées, sans eau, sans gaz, sans électricité ils vivent, chantent et dorment. A deux pas des avenues cerclant la mer, routes des Cadillac, des immeubles royaux, des Craven, des porches de marbre, voici le grossier escalier de terre rouge où dorment des loques, des fumeurs de maïs, des plaies aimées des mouches. Dans le fleuve d'essence nord-américaine de Rio Branco où coulent quelques onze légères Citroën voici les négresses à pieds nus, les zambos porteurs d'eau fraîche, les gamins voleurs et morveux, les infirmes abominables filant sur leurs roulements à billes entre les Packard et les Buick, à deux pas de là sur le tennis à fleur d'eau posé au cœur de la ville et de la baie, les avions blancs, les Croix du Sud, ricochent comme des balles.

On n'a pas encore eu le temps nécessaire de mettre l'ordre. Dans dix ans ce sera l'une des villes les plus propres, les plus claires, les plus lumineuses. Des quartiers sont achevés. Les architectes de

tous les coins du monde se sont donné rendez-vous là; ceux qui n'ont pu réaliser chez eux leurs désirs de grandeur, ou leurs désirs d'argent. A la tête des beaux vaisseaux modernes, des buildings transparents, des demeures blanches, voici le Ministère de l'Éducation et de la Santé. Le capitaine est l'un des nôtres : Le Corbusier. Son second est passé chez nous : Portinari. Haute nef de verre bleu où je suivais de l'œil les promeneuses au quatorzième étage. Pilotis orgueilleux, rochers d'air mordus des hippocampes, incrustés de coquilles, solitaire et grandiose. Rio a l'air parfois d'un banc d'essai. Je suis resté devant cette demeure longtemps admiratif. Me gêne seulement sa précision d'objet chirurgical, sa transparence atroce. Malgré toute sa splendeur, sa richesse, sa propreté (mais il faudrait qu'à l'intérieur on y crachât moins), je ne saurais vivre là non plus qu'en une clinique.

Rio n'a pas de moustiques. Des groupes d'huileurs d'égouts constamment veillent au grain. Elle a d'autres inconvénients. Plus que les longs cafards roux, les barates inoffensifs grillonnant dans la chambre me répugnaient les insectes glaireux ornant les trottoirs de Lapa et jusqu'aux jeux de pierres noires et blanches nommées mosaïques des lieux de luxe : la multitude des crachats. Il y aurait une thèse à faire sur la salivation carioca. Il me fallait parfois fermer les yeux. J'eus un des chocs les plus rudes de ma vie quand une femme du monde, si belle, aux yeux d'Amazone, à deux mètres de moi, laissa filer de ses lèvres un jus bref, fruit d'une longue technique. Je n'approuverai cependant pas pleinement ce que me disait un vieillard renseigné parlant des autochtones : « Ils sont tombés du cocotier dans la Cadillac. » La plupart sont avenants.

Les couleurs rappellent celles de la Corse; même sévérité, même intensité. Le rouge et le vert sombre. La joie d'un arbre vient de ce qu'il meurt. Là-bas les feuilles ne tombent jamais. Rien n'est triste comme l'éternité. Aussi nous plaisions-nous davantage à l'écume fracassante des plages d'Ipanena qu'aux singes criards de la sylve toute proche. Le meilleur temps était là. Les urubus, vautours noirs aux pattes rouges, tressaient des couronnes sombres au sommet des pics. Le sable avait la senteur des noix de coco. Le soleil vaporisait sa poudre blonde. La mer liait des javelles bleues dans son champ de lessive. Nous n'étions bientôt plus qu'œil et nez. Les sensations très vives exaspérées par la chaleur, 35 ° à l'ombre, nous laissaient engour-

dis. La nonchalance et l'amollissement que nous trouvions dans la démarche des êtres s'étaient emparés de nous. Nous avions un peu plus de courage que les allongés, çà et là, le long des façades de la ville, à la place où la paresse les avait pris.

Le soir seulement, à l'heure où la température délie la voix et les esprits, nous retrouvions sur la promenade de Copacabana un semblant d'activité. Nous commencions à vivre, mais par un non-sens caractéristique la ville se vidait. A dix heures, il n'y avait plus un chien. Nous errions alors le long de la plage célèbre, surfaite comme la plupart des réputations. Sur le sable dense et fin, les égouts ramifiaient leurs arbres malodorants. Dans la falaise des gratte-ciel les modernes troglodytes devaient dormir. Demain avec le soleil la ville reprendrait vie, fleurirait de parasols multicolores les six kilomètres de la plage; il nous faudrait prendre le car rapide, repasser des tunnels de marbre, filer plus loin, aux quartiers d'avenir, à la sauvage Ipanema où nos cache-sexe prohibés attireraient moins d'yeux et moins de policiers.

Nous ne savions pas que l'accès des plages était interdit après neuf heures. L'exaspérant puritanisme venu du nord nous sermonna vers deux heures du matin un jour que nous avions préféré dormir sur le sable atlantique. Je n'eus guère de démêlés avec la police. Mon innocence était visible et d'ailleurs j'avais toujours ma cravate en poche. La cravate à Rio sert de caleçon, de frac, de vertu. Les maisons de jeux, d'argent ou d'amour étant interdites, il nous fallut en passer par les dancings autorisés. Le policier de l'entrée me toucha le cou et rit. Je sortis ma cravate, la nouai. Je pus monter. Mais il flottait une telle odeur d'urine que mon ami et moi fîmes demi-tour, laissant à leur faux Mexique la contrebasse et le timbalier, à son vomi le saxophone ivre.

Les femmes de notre quartier, sous l'œil bienveillant des gardes, étaient au prix du jour. Vie terriblement chère. Il faut une centaine de cruzeiros par jour pour vivre sans folie, hôtel compris, c'est-à-dire au change de ce printemps brésilien, douze cents francs. Aussi la plupart se nourrissent-ils très mal de chère lourde, sous un climat séminal, de haricots noirs et de riz. Un docteur du pays nous confiait le pourcentage incroyable de tuberculeux : trois sur cinq, et

comme je m'étonnais du nombre de visages vérolés et marqués : quatre sur cinq sont syphilitiques, ajouta-t-il. Syphilis endémique, moins violente que chez nous. La moyenne de la vie est de 17 ans. Je rencontrai peu de vieillards et beaucoup plus d'hommes que de femmes. Sept hommes pour une femme, ce qui explique bien des choses, et qu'une de mes premières rencontres fût celle d'un hardi quadragénaire qui, faute de pouvoir s'exprimer par des mots de ma langue, me porta une main indiscrète. Je maîtrisai mon premier réflexe eu égard à ma politesse native et à sa carrure inhumaine. Je ne lui retournai donc pas une paire de claques. Il espérait me retrouver en conséquence quelque soir au cinéma.

C'est ainsi que j'en arrive à l'explication de la révolte du débarquement et à l'emprise des U.S.A. Les graffiti que j'avais vus sur les murs étaient une réclamation des étudiants : 50 % de réduction sur les fauteuils de cinéma. Or, il se trouvait parmi eux un gourmand, lequel par malchance s'en fut chez un mauvais pâtissier. Le baba avalé il tomba mort. Ses camarades par solidarité ne moururent pas, mais voulurent avoir raison du gâte-crème. Ils lui brisèrent sa boutique. Malheureusement le bris de glaces est une épidémie non moins rapide que la peste. La jeunesse fut vite alertée. Le massacre de verre fut grand. Les stores tombèrent. Les sirènes foncèrent à travers la ville au petit malheur. Les voitures de police écrasèrent trois personnes et je me retrouvai sous la queue d'un cheval. Ainsi naquit et mourut ce que j'avais pris pour le début d'une grande offensive de la faim.

Je ne payais toutefois que 50 % comme étudiant étranger. Les films que j'eus le malheur de voir sortaient pour la plupart de tiroirs oubliés de la M.G.M. Clark Gable sévissait encore. J'aperçus aussi la bonne bille de garçon de café de Augustino Rossi. Et je me sentis mal à l'aise pour le pays devant les affiches. J'eusse été presque heureux de retrouver mon quadragénaire. C'eût été une bonne farce que de le lui offrir. Je contournai l'ersatz d'Opéra où Puccini le dispute quotidiennement à Verdi, mais n'en disons pas de mal; j'ai bien failli faire partie du corps de ballet, ce qui eût été une bien autre faiblesse. L'état des arts, il me faut le reconnaître, laissait à désirer. Je courus toutes les galeries, ce qui me sera favorablement compté au jour du Jugement. J'eus un bonheur sans mélange en tombant

une fois au Palais National des Beaux-Arts devant un Sisley diaphane. En fait de rafraîchissements, il était beaucoup plus sûr de descendre vider un cornet hygiénique made in U.S.A., de limonade ou de verte et crémeuse abacate, dans les multiples bars standards, ou la liqueur de café qui, selon la verte expression de mon ami, vous remettait le sphincter dans la raie et l'esprit en sa place.

Tasses mignonnes que nous buvions à la file indienne, ressentant une ivresse précipitée. La mer partout présente chauffait ses lacs bleus. Il nous tardait de fuir l'odeur d'essence, la cohorte semblable des voitures, la cohue semblable des moustaches brésiliennes, chevelures lustrées, vestons longs, ongles laqués, lunettes cerclées d'or, parker 51 et toute la pacotille nord-américaine, toute la foule en bretelles et mouchoirs aux cols, des intérieurs frais des banques et des salles d'affaires; de prendre le tramway rococo, frère des clepsydres et du bec Auer; carillonnant et trimbalant le long des façades de marbre la plèbe saliveuse; de sortir de la tranchée des gratte-ciel moyens (seize à vingt étages); de nous jeter à la mer. Ainsi s'écoulaient les jours de la plupart. Il y aurait toujours du soleil, de l'orange et des bananes. Il y aurait toujours un trottoir pour dormir. Pourquoi s'en faire? L'avachissement nous gagnait et je n'aurais pas donné six mois de ce régime pour devenir un parfait crétin. Dieu merci, le 7 septembre nous réveilla. C'est le 14 juillet de Rio. On y consacre les places, les rues, la réjouissance populaire. Ce fut merveilleux. J'avais déjà remarqué fonçant à toute allure dans la ville les Marie-Louise de Napoléon ressurgis du plateau de Craonne et miraculeusement remis en selle de motocyclette au grand plaisir de l'œil. Ils accompagnaient quelque voiture de ministre. Shako bleu, plumet jaune, collant en blanc, bottes noires, revers rouges et redingote à croisillons. L'armée de parade se mêlait harmonieusement au solide et massif kaki vêtu à l'américaine, au vert d'outre-Rhin. Les pompiers rouges à casque à pointe dorée luisaient sur leurs échelles. Les chevaux se couvraient de panthère. Le malaise venait qu'en dehors de cette mascarade le gros paraissait une troupe allemande ayant pillé des dépôts de matériel américain. Seul le *Gott mit uns* du ceinturon était devenu *Ordem et progresso*. Comme l'on rencontre partout des attachés militaires, celui-là m'avait confié que dans cinq ans le Brésil aurait une des premières armées du monde. Joyeux défilé où les bonnes d'enfants et les voitures des quatre

saisons se faufilaient entre les tanks, où, disaient les vilaines langues, « pour faire plus long » les Jeep roulaient à la file indienne. (Qui n'est après tout que la marche du pays.)

Ce n'était pas cependant qu'un décor. Le premier mot de tout voyageur arrivant sur la baie s'adresse au décor. Il est certain que le théâtre tient une grande place dans l'ordonnance de la ville : par la magnificence de ses portants : cascade des pics et verdure impénétrable; par la grandeur de la scène : baie d'étroit passage, mais où tous les bateaux du monde tiendraient à l'aise; par son éclairage dispendieux : soleil accablant, nuits de cirque où l'on cherche à donner la réplique au tableau d'astres du ciel; par la blancheur et la hardiesse des constructions récentes (mais attention que le gratte-ciel trop vite poussé ne faiblisse et ne s'écrase comme cela arrive de temps en temps); par le désir d'avant-garde des moyens de locomotion, de l'habitat et du vêtement; par la haute valeur que se donnent les habitants, fierté qui touche au complexe.

Mais derrière tout cela la foule énorme, tendre, retenue et lascive; une vie de sève, poisseuse comme la banane incomestible que j'arrachais aux arbres, une vie plaintive commençant depuis Carlos Prestes, leader communiste à donner de la voix; mœurs puritaines. La campagne du divorce réclamait à coup d'affiches sur les becs de gaz « la rupture des chaînes ». Ceux que la mesure indiffère quittent leur première femme, vont en épouser une seconde à Buenos-Aires et reviennent la présenter à la première sans crier gare, pour filer ensuite à Bogota, à Santiago, à Montevideo, ailleurs encore. Présentations sans fin!

La puissance de l'Église est grande. Les prélats forcent la balance des Congrès, ont en main les sénateurs, leurs signatures et supervisent la nouvelle constitution. La vie politique au lendemain de la guerre est, elle aussi, en construction, en période de remblai. Derrière Gaspard Dutra, une sorte de Louis-Philippe jusque dans le visage, se cache le vieil habile homme qui dura douze ans (douze ans, premier grand bail) et qui dota le pays de jardins, de musées, de ministères grandioses, de quartiers neufs, du Palais de la Presse, et réorganisa l'armée, la ville et l'économie mal en point des monocultures, satisfit le peuple (comme au premier temps de toute dictature), Getulio Vargas. J'eus la bonne fortune de rencontrer un

journaliste et poète brésilien qui, entre deux lampées d'abacaxi, alcool doucereux qu'il transportait dans une noix de coco évidée, m'expliquait la rouerie de Getulio, les marrons d'Inde qu'il faisait jongler, les taillant à l'image de Dutra ou du brigadier-gentilhomme Eduardo Gomez. Sur ce, fatigué des pétarades parlementaires, nous quittions les cafés sans aucune intimité, leurs petites tables inconfortables, leurs mouches, pour la reposée des vieilles églises portugaises, de l'époque coloniale. Là, dans leurs sacristies ouvertes au monde, vastes comme des salles de danse, nous goûtions la fraîcheur et le calme. Les bananiers aux feuilles en lambeaux jouaient à la prière dans le jardin du cloître, immobiles et repus. La fleur des régimes retombait humiliée au bout de ses anneaux comme un sexe de cheval.

Promenades des bas-côtés couverts de faïences bleues. Sanctuaires surchargés d'ors et dorures, si parfaitement païens avec leurs saints à vrais cheveux sous les vitrines, leurs millions de torsades d'or, lançant des fleurs lourdes et liquoreuses. Octavio croyait parler à voix basse et bourdonnait dans le silence comme un matou en rut. « Les Nazis se baladent en ville, disait-il en vidant sa noix de coco, ça m'émeut. » Nous sortions de cette palmeraie pour rentrer dans le désert d'essence, dans la corrida des voitures, dans l'arène écrasée de soleil.

Je me trouvais régulièrement vers dix-neuf heures dans un embouteillage gigantesque. L'absence de code fait doubler à droite, à gauche et parfois par-dessus, ce qui ne va pas sans dommage. Sur l'avenue future Getulio Vargas, on compte une moyenne de trois cents morts par accident par an. Ce soir-là, je me trouvais immobilisé dans quelque trois à quatre cents voitures roulant le long de la mer, leurs klaxons à sons multiples meuglaient leurs chansons. Dans le vacarme, j'eus le temps d'apercevoir une cuve de zinc portée par des noirs où dormaient en clé de sol un suicidé. A cette heure même, un an auparavant, j'allais écouter un appel moins lugubre que la rengaine des carrosseries devant la baie noire où le collier d'un bateau jetait ses perles. C'était au bord de la forêt, à Compiègne, ma ville, le bramement des cerfs, le long effort des cous tendus.

Ainsi je ne trouvais rien de sentimental et de tendre que dans ma mémoire. Et Rio ne m'apparaît pas comme une ville de plaisirs, mais

comme une ville de sommeil; non cité charnelle, mais cité graisseuse; non douce, mais sirupeuse; non gaie, mais funéraire. Je ne voudrais pour rien au monde prendre les corbillards de Río, bien que ce ne soit particulièrement gai ailleurs, ces taxis de la Marne à chapiteaux corinthiens suivis à grande allure dans le cirque infernal de la ville par le cortège des voitures splendides. Mon cercueil plat à raies violettes brimbale et bientôt, sous les anges de marbre, dans la forêt des anges de marbre, glissera. Une ampoule électrique veillera sur lui toute la nuit, ajoutant sa faible immortelle à la couronne gigantesque de la ville. Rivière chaude, Léthé où flottent les fleurs artificielles et les gerbes électriques...

Daniel ANGER.

LE RÉGIME QUI FAIT MERVEILLE

En septembre 1947, pendant toute une dizaine de jours, le *Herald Express*, l'un des plus importants quotidiens de Los Angeles, négligea les nouvelles politiques, les divorces et les crimes pour consacrer ses gros titres au « *Régime qui fait merveille* ».

En première page, telle star célèbre de Hollywood vous souriait en trois exemplaires devant ses « merveilleux » repas quotidiens. Au moyen de ce régime, elle vous invitait à acquérir son teint de pêche et sa ligne de planche à repasser.

Petit déjeuner, lisait-on sous la première photographie :

1/2 pamplemousse	57 calories.
1 tasse de café, sans lait, sans sucre	0 calories.

Sous la deuxième :

Déjeuner :

1 petite tomate	32 calories.
Deux feuilles de laitues .... (Sans assaisonnement.)	0 calories.
6 asperges, sans beurre, au jus de citron	20 calories.
1 tasse de navets	60 calories.
2 moitiés de pêches	45 calories.
Total	157 calories.

Sous la troisième :

Dîner :

Salade de cresson et d'oignons, 4 crevettes	36 calories.
100 grammes de morue	110 calories.
1 tasse d'épinard..........................	20 calories.
1/2 tasse de compote de pommes	35 calories.
Total	201 calories.

Ce régime austère assurait toute candidate de perdre une ou deux livres par jour. Mais peu importait l'austérité. Depuis 1936, époque où se publia un premier *Régime qui fait merveille*, et où les États-Unis se jetèrent dans une cure d'amaigrissement général de trois longues semaines, le public américain a gardé le goût d'être périodiquement stimulé par voie de presse ou de radio à corriger les infirmités que lui révèle la balance de sa salle de bain. Rien n'est plus profitable à un journal que de faire paraître au bon moment l'une de ces cures.

Mais en octobre 1947, ce n'était plus à grand renfort de slogans ni de photographies que le *Herald express* publiait l'appel du président Truman. Pourtant le président Truman, lui aussi, invitait les Américains à se mettre au régime, à un régime bien moins sévère que celui du *Herald Express*, puisqu'il ne consistait qu'en un jour par semaine sans viande, le mardi, et un autre sans œufs et sans volaille, le jeudi.

Truman espérait de cette façon faire baisser les prix, décourager les fermiers de nourrir leurs bêtes avec le grain et libérer d'importantes quantités de céréales en faveur de l'Europe. Mais ce que le président demandait plus encore, c'était tout simplement l'économie. « Rien qu'avec ce que nous gaspillons, il y aurait de quoi aider facilement plusieurs pays. » On ne se rend compte à quel point cela est vrai qu'après avoir lu, par exemple, l'extrait suivant publié dans un journal de Los Angeles.

« Un ramasseur de poubelles communique la liste de ses trouvailles quotidiennes. En une matinée, il a ramassé :

2 sacs de 5 livres de farine, non ouverts, légèrement humides à l'extérieur.

Plusieurs livres de légumes, parfaitement consommables : pommes de terre, tomates, maïs.

Une cruche de vin.

1/2 dinde rôtie.

Des boîtes de conserves à peine entamées, des jus de fruits, orange, pamplemousse...

Des boîtes de graisse végétale.

Des pâtisseries; parmi elles, une grande tarte pour six dont deux tranches avaient été coupées.

Des vêtements, des chaussures dont une paire neuve, et parfois des meubles (matelas).

Voyons comment ce pays où l'on gaspille tant a répondu au slogan du « Rationnement volontaire ».

C'est un fait que si ces jours sans viande et sans œufs avaient été décrétés par la loi, cela aurait entraîné de la part du public des concours à qui mangerait davantage du fruit défendu, mais l'appel à l'honneur et à la compréhension rendait les Américains indécis et pleins de mauvaise conscience.

Des restaurateurs promirent d'appliquer le régime à leurs clients; pas d'emblée, car ils regorgeaient de stocks périssables, mais sitôt que ces stocks seraient épuisés. D'autres, tel le propriétaire de l'un des restaurants les plus chers et les plus snobs de Hollywood, *Chez Romanoff*, déclara avec indignation, tandis que son bouledogue mangeait à ses côtés dans une assiette de porcelaine : « Je ferais n'importe quoi pour éviter les horreurs d'un rationnement. » A New-York, le fameux restaurant Gallagher ferma ses portes un mardi et afficha : « Pas de beefsteack, pas de Gallagher. » Mais dans des restaurants plus modestes, quoique les consommateurs semblassent plus que d'habitude languir pour la viande ou les œufs les jours défendus, les patrons essayaient de les persuader par la douceur de s'en priver. Si le client répondait qu'on en servait chez le voisin, le patron roulait de gros yeux et s'empressait de servir le plat. Là où la résistance patronale était plus ferme, des clients s'en allèrent en claquant la porte, furieux.

Dans les foyers, les ménagères ne se privèrent pas beaucoup elles-mêmes, mais elles rationnèrent le pain blanc et la viande hachée à leurs animaux domestiques. Dans les marchés, on entendait des femmes murmurer en considérant avec mélancolie les prix affichés, presque tous de 50 à 70 % supérieurs à ceux de l'année passée : « Pourquoi vient-on nous embêter? De toute façon je n'ai pas les moyens de manger de la viande tous les jours, ni du poulet. »

Le fait est que l'Américain moyen n'avait aucune envie de se priver et surtout qu'il ne comprenait pas pourquoi on lui demandait de le faire. Lorsque je refusai d'acheter à mon laitier la douzaine d'œufs qu'il m'offrait un jeudi, il me regarda étonné et me dit : « Je ne vois pas pourquoi Truman demande qu'on économise les œufs. Ce n'est pas ce qui manque dans ce pays-ci! »

Ce qui me sembla bien pire, c'est que certains éditorialistes (plus précisément celui même du *Herald Express*) ou bien ne s'y connaissaient pas mieux que mon laitier en affaires internationales, ou bien usaient délibérément d'arguments de mauvaise foi pour

faire apparaître le rationnement comme une idée aussi stupide qu'inutile.

Voici le résumé de deux éditoriaux de M. Sokolsky (*Herald Express*, 18 et 20 octobre 1947).

Dans l'un M. Sokolsky se contente d'affirmer : « Les États-Unis regorgent de volailles; pourquoi nous en priver? Cela n'aiderait pas les Européens, au contraire. » Et plus loin : « Moins nous mangeons de poulets, plus il faudra en nourrir, et avec du bon grain, par exemple, car le chef de l'État a eu la malencontreuse idée de demander la fermeture des distilleries de boissons alcooliques; or c'étaient ces industries-là qui nous fournissaient le plus en son. »

La conclusion? Ne semble-t-elle pas être noir sur blanc : « Manger du poulet et boire de la bière, c'est la meilleure façon d'aider l'Europe. »

Dans son autre éditorial : « Pourquoi donc me mettrais-je au régime pour nourrir la Tchécoslovaquie? » clame M. Sokolsky. Il m'arrive souvent de boire de la bière importée de Tchécoslovaquie. Je lui préfère sans doute notre bière américaine, mais si les Tchèques se donnent le luxe de fabriquer de la bière pour l'exportation, c'est qu'ils n'ont pas besoin de notre blé et je refuse catégoriquement de me mettre au régime. »

Comme il est difficile de croire qu'un éditorialiste de profession ignore que la Tchécoslovaquie a refusé de faire partie du plan Marshall, et que — entre tous les pays européens — ce n'est pas pour venir en aide à la Tchécoslovaquie que Truman a proposé son léger rationnement volontaire, il ne reste plus qu'à penser que M. Sokolsky utilise délibérément des mensonges pour arriver à son but : étouffer en ses lecteurs toute envie de modérer leur énorme appétit.

La seconde semaine, quelques bouchers fermèrent boutique, s'abritant derrière la pancarte : « Fermé pour cause de loyauté au plan du président Truman. » Mais ils faisaient figure de héros et leurs voisins empochaient les bénéfices de leur abstention.

Par contre, la résistance officielle s'était organisée. Le syndicat des distillateurs protestait : « Cela crée des inconvénients dans notre industrie de fermer boutique pendant soixante jours. » De même le syndicat des restaurateurs, des éleveurs de volailles. Leurs arguments contre le plan : « Les États-Unis regorgent de nourri-

ture, il y a des milliers de poulets dans les frigidaires, poulets morts et qui ne mangent pas de grain. »

En dépit des diverses pressions, Truman maintint sa demande avec fermeté. Il s'adressa au peuple par radio, s'assura l'appui des gouverneurs des différents États et reçut leur promesse d'être soutenu.

A l'heure qu'il est, il me semble douteux que l'on arrive à un résultat important rien que par un rationnement volontaire. Pourtant Truman répugne, et il l'a déclaré, à une contrainte officielle. Les prix des denrées de première nécessité, délivrées à la fin de la guerre de tout contrôle, ne cessent de croître jusqu'à mettre en danger la santé des populations moyennes et pauvres d'Amérique. Le prix du « bushel » (unité de mesure agricole) de blé a sauté de 2,22 dollars à plus de 3 dollars en l'espace de deux mois, dès qu'a été rendue publique la terrible nécessité des pays européens. « C'est la faute des spéculateurs », a fait Truman, plus que désabusé.

Nathalie MOFFAT.

UN CHANTAGE POLITIQUE[1]

N. D. L. R. — Nous avons récemment emprunté à la Pravda *un texte de D. O. Zaslavsky concernant Sartre « et son journal* Les Temps Modernes », *qui nous avait paru assez éloquent pour n'être suivi d'aucun commentaire. Mais le lecteur aimera peut-être apprendre de quelle autorité venait ce jugement fulgurant. Nous publions donc une appréciation de Lénine sur notre auteur. Qu'il soit un rallié, l'essentiel n'est pas là: peut-être a-t-il été illuminé. L'essentiel est que Lénine le montre, il y a trente ans déjà, voué à la* calomnie, *au* mensonge, *aux* insinuations, *aux* accusations, *aux* rumeurs. *Cette sorte d'hommes ne changent pas beaucoup, même quand ils changent de camp. La question est de savoir pourquoi la* Pravda *les emploie.*

On appelle chantage l'extorsion de fonds sous menace de divulgation de faits quelconques ou « d'histoires » imaginées susceptibles d'être désagréables à la personne qui fait l'objet des révélations; ou encore l'extorsion de fonds sous menace d'autres désagréments.

Le chantage politique est une menace de divulgation ou de révélation de faits, et plus souvent « d'histoires » inventées, afin de porter un préjudice politique à l'adversaire, de le calomnier, de l'entraver ou de lui ravir ses possibilités d'activité politique.

Nos bourgeois et nos petits bourgeois républicains — excusez cette expression — et même démocrates se sont révélés des virtuoses du chantage politique en lançant toute une campagne d'accusations, de mensonges et de calomnies contre les partis et les hommes politiques qui leur déplaisent. L'autocratie poursuivait brutalement, sauvagement, lâchement ses adversaires. La bourgeoisie républicaine les poursuit *malproprement*[2] en s'efforçant de traîner dans la boue et d'accabler sous la calomnie, le mensonge, les insinuations,

1. *Œuvres complètes* de Lénine, tome XXI, p. 118. Éditions Sociales Internationales, 3, rue Valette, Paris V^e^.

2. N. D. L. R. — Les passages soulignés dans le présent extrait figurent en italiques dans le texte.

les accusations, les rumeurs, etc., etc. le révolutionnaire prolétarien et l'internationaliste qu'elle déteste.

Les bolcheviks, en particulier, ont eu l'honneur de connaître ces procédés de persécution employés par les républicains impérialistes.

. . . .

Voilà bien, étalé au grand jour, le chantage politique. Les campagnes de presse dirigées contre certaines personnes, les calomnies, les insinuations servent, aux mains de la bourgeoisie et de gredins tels que les Milioukov, les Hessen, les Zaslavski, les Dan et consorts, d'armes dans la lutte politique et d'instruments de vengeance politique. La fin politique atteinte, l' « affaire » X ou Y s'évanouit, démontrant ainsi la malpropre petite nature, la sordide malhonnêteté de maître chanteur qui l'a montée.

L'exemple du non-bolchevik Tchernov fait ressortir à nos yeux le chantage que constitue en réalité la campagne de la presse bourgeoise et petite bourgeoise contre les bolcheviks. Quand ces chevaliers et ces auxiliaires du capital crurent avoir atteint leur fin, quand on arrêta les bolcheviks, quand on ferma les journaux bolcheviks, les maîtres chanteurs *se turent!* Disposant de tous les moyens de découvrir la vérité — disposant de la presse, de l'argent, du concours de la bourgeoisie étrangère, du concours de l' « opinion publique » de la bourgeoisie russe, et du concours amical du gouvernement de l'un des plus grands États du monde — disposant de toutes ces ressources, les champions de la campagne contre les bolcheviks, les Milioukov et les Hessen, les Zaslavski et les Dan *se sont tus.*

Ce qui est tout à coup apparu avec clarté aux yeux des ouvriers conscients, préparés par toute leur vie à comprendre rapidement les procédés de la bourgeoisie, apparaît maintenant avec clarté aux yeux de tout honnête homme. Et c'est que les Milioukov et les Hessen, les Zaslavski, les Dan et leurs pareils sont, en politique, *des maîtres chanteurs.* Il faut le retenir, l'expliquer aux masses, le publier tous les jours dans le journal, réunir en brochures les documents qui le prouvent, boycotter les maîtres chanteurs, etc., etc. Tels sont les moyens, dignes du prolétariat, de combattre le chantage et la calomnie.

. . . .

Si notre parti consent à écarter de l'activité sociale ses chefs calomniés par la bourgeoisie, il en souffrira rudement, il portera préjudice au prolétariat et il fera plaisir aux ennemis du prolétariat.

Car la bourgeoisie a de nombreux journaux, plus encore de maîtres chanteurs payés (tels que les Zaslavski et Cie), et il lui serait trop facile d' « écarter » ainsi du travail les militants de notre parti! Quant à éclaircir l'affaire, quant à rechercher la vérité, elle n'y songe pas.

....

Aucune complaisance envers l' « opinion publique » de ceux qui voisinent au ministère avec les cadets, de ceux qui serrent la main aux Milioukov, aux Dan, aux Zaslavski.

A bas les maîtres chanteurs politiques! Méprisons-les et boycottons-les! Démasquons inlassablement leurs noms misérables devant les masses ouvrières! Notre devoir est de suivre fermement notre chemin, de défendre la capacité de travail de notre parti, de défendre ses chefs et de les défendre même contre les pertes de temps que des salauds et des calomnies de salauds peuvent leur infliger.

LÉNINE, *Prolétari*, n° 10, 24 août (6 septembre) 1917.

Index des noms cités.

ZASLAVSKI, D. O. Menchévik, liquidateur, partisan de la défense nationale, collaborateur de la *Rabotchaia Gazéta* (Gazette ouvrière) et du *Dién* (Le Jour), en 1917. Rallié, collabore à la presse soviétique.

CORRESPONDANCE

Le 3 Novembre 1947.

Monsieur,

Je viens d'entendre votre émission. Je vous écris parce que je vous dois une réparation. Voici pourquoi :

J'avais entendu votre émission sur de Gaulle. Rassurez-vous : elle ne m'avait pas indigné. Elle m'avait seulement surpris et cette surprise m'avait séparé de vous. Je craignais que ce fût définitivement. Je suis heureux de m'apercevoir qu'il n'en est rien.

Ce que j'avais cru percer en vous, c'était une confiance à la fois raisonnée et illimitée en ces valeurs de liberté par quoi se définit essentiellement l'homme (l'homme-humanité comme l'homme- individu). Vous avez subi une éclipse de ces valeurs (celle de complète vérité) dans votre émission sur de Gaulle. Mais on a pu vous retrouver ce soir. Tout va bien ainsi.

C'est armé de cette confiance que, pour ma part, je me suis placé devant le fait de Gaulle. Il y a deux éléments d'appréciation de ce fait :

1. Le personnage et ses écrits. Ayant personnellement offert à l'action clandestine tout ce qu'un homme peut humainement donner de lui-même, vous pensez bien que je me suis occupé jusqu'à l'angoisse de savoir non pas à qui ou à quoi je portais cette offrande. — cela, je le savais fort bien, — mais de ce qu'on allait en faire. L'élément visible, premièrement saisissable de cet « on » indéfini, c'était évidemment de Gaulle. J'ai eu l'occasion d'approcher l'homme; j'ai fouillé ses textes. Vu sous un certain angle, c'est un timide social. Il n'échappe que partiellement au complexe d'infériorité de beaucoup de militaires. Il est conformiste. Il se méfie de la qualité qui n'est pas garantie. Il est ainsi parce qu'il se méfie de son bagage. Il le sait incomplet : tout le secteur économique, financier, social

(syndical), politicien de la connaissance est mal connu de lui. Le secteur psychologique aussi. Un militaire est, vous le savez, un peu trop un conventuel. Plus encore, lorsqu'il est le fils d'un universitaire catholique. Bien des comportements dans l'idée comme dans l'homme le choquent profondément. Ajoutez à cela sa représentation du chef. Et vous saisirez le ressort qui le ferme au contact de ses semblables. Il se méfie trop de lui pour ne pas se méfier des autres. Il a trop besoin de croire en lui pour ne pas s'entourer de médiocres. D'où sa raideur, son apparent mépris des hommes et, surtout, sa solitude. D'où, également, son recours à l'histoire, sa préférence pour le christianisme dogmatique, — un recours qui ressemble à un refuge, au réflexe d'un vieux paysan devant un navire ou un avion. Sa politique allemande, ses intransigeances et ses susceptibilités nationalistes, sa référence constante à la grandeur — à une grandeur nationale défunte et prodigieusement étriquée, lorsqu'on la reporte à l'échelle contemporaine du monde — tout en lui révèle ce recours et cette crainte.

Cependant — et fort heureusement — l'homme n'est pas aussi simple que l'analyse qu'on en peut faire. S'il est vrai que les valeurs de liberté contiennent toute la définition de l'homme, il faut se souvenir qu'elles sont centrées sur celles de la justice. Et la justice commande de ne pas se faire de de Gaulle une conception sommaire, — et nécessairement fausse. Quand on lit ses livres comme quand on l'observe on s'aperçoit qu'il cherche à s'ouvrir et que, derrière ses mépris, se cache une tendance à l'élan. Il y a, en ce qui le concerne, un authentique besoin de sympathie confiante, d'humaine tendresse, dans la place qu'il fait à « la fidélité » parmi ses critères personnels. Vous pensez bien que lorsque, rétracté comme il est, il s'est trouvé en présence de politiciens chevronnés, qui l'inquiètaient et qu'il savait inquiéter, en présence de mœurs et de méthodes qui lui étaient totalement étrangères, toutes les conditions étaient réunies pour qu'il se fermât davantage : il s'est verrouillé derrière une attitude et une incompréhension de plus en plus raides. Imaginez seulement de Gaulle et Gouin en tête à tête...

Mais il est évident que le nietzschéen d'Action française, — une manière d'analogue de Thierry Maulnier — qui a écrit *Au fil de l'épée* a fait preuve de souffle, lorsqu'il s'est mis à souffleter Pétain et en est venu — au prix de quelle révolution intérieure, — à proclamer la République. Ce qu'il eût peut-être laissé faire, mais n'eût certainement pas fait, s'il n'y avait pas cru sincèrement.

Croyez que j'ai quelque mérite à assumer la responsabilité d'une telle observation, car j'ai éprouvé personnellement quelles ignominieuses conséquences — et quelles inconséquences — peuvent engendrer son mépris des hommes et, forcément, son mépris de la justice ordinaire. Son insuffisant souci de justice, proche de la déloyauté, m'a procuré quinze mois d'emprisonnement, dont un dans des conditions d'inhumanité que n'aurait pas désavoué un champion de Gestapo. Par cette carence, bien qu'ayant fondé le premier journal clandestin (chronologiquement parlant), ayant le premier fait entendre une voix de résistant sur une antenne authentiquement française, je n'ai pas un journal où m'exprimer comme je l'entends et je suis le seul journaliste de radio à n'avoir pas pu retrouver une rubrique à la radio. Et, si le hasard n'avait pas arrangé les choses de manière à m'incorporer dans un réseau franco-britannique au lieu d'un réseau du B. C. R. A., il est probable que je me serais balancé au bout d'une corde britannique.

Je sais donc, mieux que quiconque, l'énorme danger que représentent les lacunes du général de Gaulle. Je sais aussi que c'est une raison supplémentaire pour que je m'efforce plus que quiconque à la justice envers lui.

Il est plus orgueilleux qu'ambitieux, mais plus fier qu'orgueilleux. Et, en tout cas, s'il a de l'ambition elle est haute, du type des ambitions constructives et désintéressées. Il est assez volontaire pour que sa loyauté, dans l'engagement qu'il prend, ne puisse pas être suspectée. Et s'il est sommaire, il ne l'est pas autant qu'on se plait à le dire et surtout pas irrémédiablement. Si, humainement et intellectuellement, il est malaisément accessible, il n'est pourtant pas inacessible. Vous pouvez être certain qu'il a tiré de valables leçons de l'expérience qu'il a subie lorsqu'il a exercé le pouvoir et qu'il en résultera une amélioration considérable s'il l'exerce à nouveau. Il suffit de le lire pour pressentir la curiosité de son intelligence. Mais c'est pour regretter qu'il la dompte excessivement comme un écolier trop docile. Et ce regret est encore plus vif lorsqu'on s'attache au style trop classiquement impersonnel malgré les sursauts d'un caractère exagérement maté par une accablante soumission à des préceptes jamais révisés.

Enfin ses actes parlent pour lui. C'est le second élément d'appréciation.

2. Ses actes. Il suffit de les énumérer : l'appel du 18 juin, l'opposition à Pétain, l'acceptation de l'idée démocratique, puis sa mise

en application sans réticence, sans tricherie, la réintroduction de M. Thorez — cette preuve de libéralisme presque bouleversante pour un homme de son origine, — la collaboration avec les communistes, les nationalisations, le retour pur et simple aux libertés syndicales, sa soumission aux décisions majoritaires — (et Dieu sait qu'elle a dû lui coûter parfois!), — sa résistance à Churchill, aux représentants des trusts américains, qui croyaient, au temps d'Alger, la partie si bien gagnée pour eux qu'il a fallu se battre comme des démons pour leur faire lâcher prise et installer de Gaulle, etc..

On connaît — ou on reconnaît — mal tout cela. On le recouvre sous un amas d'intentions cachées, d'arrière-pensées, de rouerie. Mais il y a là les preuves les plus irréfutables.

Rien ne m'indigne autant que le procès d'intention. C'est le plus sûr cheminement vers le totalitarisme et vers la justification du totalitarisme, — une chute dans la barbarie. Dans l'émission que vous avez consacrée à de Gaulle, vous avez commis un glissement vers cela, — une distraction indigne de vous et de l'idée que vous avez magnifiquement défendue ce soir.

Je sais bien que j'omets un troisième élément d'appréciation : celui de l'engrenage dans lequel s'engage de Gaulle par le biais de l'anticommunisme et qui aboutirait par un progrès logique, fatal, vers la dictature. Je fais cette omission à dessein. Car il ne s'agit pas là d'un élément de jugement, mais d'un argument, d'un jugement gratuit.

Je ne vois pas comment l'anticommunisme de M. Blum ou de M. Ramadier ne les engage pas dans la fatalité de la dictature et comment l'anticommunisme du général de Gaulle l'y engage nécessairement. Serait-ce parce que les premiers pratiquent un anticommunisme inconséquent, — ou plus précisément : qu'ils n'en mesurent pas toutes les conséquences? Je n'ose y croire. Mais si cela était vrai, de deux choses l'une : ou bien, conduits par la logique de leur position au départ, ils déboucheront au point d'arrivée où se trouve présentement le général de Gaulle : devant l'assaut ou l'agitation communiste, ils décréteront la mise hors la loi du parti communiste et, par voie de conséquence, devant les troubles qu'engendreront les vigoureuses réactions de celui-ci, l'état d'exception jusqu'à la liquidation des factieux; ou bien parce qu'ils auront résisté à la logique de leur position, ils hésiteront, atermoieront et, à nouveau, de deux choses l'une : les communistes décidés, cohérents, organisés ne trouveront devant eux que cette incertitude et la

balaieront; ou bien ils se trouveront devant une force homogène et supérieure à la leur et, dans ce cas, ceux du parti républicain seront éliminés, broyés par le choc des deux masses et celle qui l'emportera se trouvera seule maîtresse du terrain. Nous aurons alors par l'effort d'une volonté positive et délibérée la dictature de l'appareil communiste ou bien, par l'effet du vide, de la pulvérisation du parti républicain, la seule présence du gaullisme et tous les aléas que cela comporte en régime démocratique, lorsqu'une seule opinion occupe toutes les travées du parlement et — qui pis est — les occupe au moment où un pays se trouve en plein chaos, comme il arrive au lendemain d'une guerre civile.

Enfin, dans un autre ordre d'idées, celui de la tactique, si je puis m'exprimer ainsi, il faut se demander si, dans l'évolution actuelle de l'opinion, ce n'est pas une maladresse — peut-être inexpiable un jour — d'enfermer de Gaulle dans le personnage du dictateur.

Un mouvement d'opinion le porte au pouvoir. Il peut avorter? Sans doute. Mais il peut tout aussi bien devenir irrésistible. Si l'on veut bien observer avec attention les reflux de l'opinion dans les démocraties libres (succès du parti républicain aux États-Unis, des démocrates-chrétiens conservateurs à Rome, du R. P. F. en France, des conservateurs en Grande-Bretagne), on doit convenir qu'il y a de bonnes présomptions que la seconde hypothèse se vérifiera. De Gaulle va se trouver aux prises avec les difficultés actuelles du gouvernement, aggravées par les suites du marasme présent, l'opposition forcenée des communistes replongés dans l'illégalité, et l'inexpérience, la médiocrité prévisibles de son équipe de gouvernement. A force de crier « au dictateur », on aura dressé contre lui tout le secteur progressiste, mais non-communiste de l'opinion populaire, celle dont l'effort est le plus indispensable au relèvement économique. Que se passera-t-il alors? De Gaulle s'effondrera? Fort bien, mais la vague qui le submergera sera communiste et nous voilà dans la dictature. Conscient de ce danger, de Gaulle résistera à tout prix? Il lui faudra alors abattre le mur injustement et artificiellement dressé contre lui et il devra se comporter en dictateur. Par la force des choses. Mais, dans tous les cas, cette force aura été mise en branle par le postulat — objectivement gratuit — de césarisme que l'on jette aujourd'hui bien inconsidérement à la face de de Gaulle.

Vous faites une confiance illimitée aux valeurs de libertés. Et vous avez raison. Mais pourquoi, par un paradoxe inexplicable, leur

refusez-vous toute efficience sur un homme comme de Gaulle? Il se réclame de ces idéaux. Il appelle à son rassemblement tous les citoyens, y compris ceux qui ont fait de ces idéaux leur chair et leur sang. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas l'enfermer dans la vertu efficace du service de la République au lieu de l'enfermer dans une armure de dictateur?

J'entends bien qu'il y a son entêtement à réviser la Constitution. Est-il donc tellement injustifié? Et ces rapprochements d'une histoire dépassée entre lui et le pantin qu'était Boulanger ne vous semblent-ils pas trop faciles, sinon grotesques?

Croit-on vraiment que le régime d'Assemblée soit une garantie pour la République? Qu'une saute d'humeur du corps électoral donne la majorité absolue à une faction et c'en est fait de la démocratie. Et le régime des partis, ne voit-on pas à quel point il parvient par moments à s'apparenter à l'oligarchie? Pense-t-on vraiment qu'il y a progrès du foisonnement anarchique des individualités sous la IIIe République à l'aplatissement de toute individualité, de toute indépendance de caractère sous la discipline exigeante autant qu'irresponsable des comités des partis? Enfin, un exécutif fort — peu importe le modèle, britannique, américain, suisse ou même l'absence de modèle — est-il donc impraticable pour la démocratie française au point de sonner le tocsin lorsqu'on le propose? Le modèle établi par la IIIe République était-il si impeccable qu'il puisse être tenu pour immuable et susceptible seulement de retouches dans le sens de son aggravation? Nous avons tous vu le fonctionnement de cette IIIe à son déclin. Et ceux qui, comme moi, ont été les témoins de l'affreuse séance de l'Assemblée nationale à Vichy, ceux qui ont vu ce Parlement, proprement stupéfié jusque dans ses plus grands orateurs républicains, abdiquer une souveraineté qui n'était pas la sienne, mais celle du peuple, dont il n'était que le dépositaire, ceux-là peuvent attester que, dans le temps présent encore tout imprégné, comme abasourdi, des relents du fascisme, des tentations de l'abandon, des abandons de la paresse et du parasitisme des médiocres, un exécutif fort, bien contrôlé par un Parlement double, à l'abri des fièvres obsidionales qui affligent parfois l'opinion, est la plus valable garantie de la liberté.

Il reste — et je vous l'accorde entièrement — que la personnalité de de Gaulle peut inquiéter. Hors du procès d'intention, cette inquiétude est justifiée. Elle est saine. Elle est nécessaire.

Il reste aussi que son rassemblement est hétérogène, qu'il réunit

à côté d'éléments insoupçonnables une tourbe d'individus troubles, des intoxiqués, des rêveurs, des brutes, des sommaires, des collaborateurs, des trafiquants, des farceurs, des parasites mondains. Il porte les peurs et les espoirs de toute la masse des égoïstes conservateurs, des indigences nationalistes, des ambitions basses, des tripotages sordides que l'on a vus s'épanouir sous Vichy ou surgir à la Libération.

Il est un indosable mélange de sublime héroïque, de don désintéressé, de platitude, de cynisme et de sordidité. Voilà ce qui n'est pas rassurant et sur quoi il faut frapper. Voilà l'avertissement qu'il faut faire entendre à de Gaulle comme au pays, — pour de Gaulle comme pour le pays. C'est autrement sérieux et important que la toge de César et le tracé du Rubicon.

Et voilà ce qui justifie cette troisième force que vous avez si judicieusement définie ce soir sous son double aspect : un refus et une construction. Nationalement et internationalement construite, recrutée et organisée pour le service de la liberté — *pour une construction de la liberté*, ce devenir indéfini dans une révolution permanente — il reste maintenant à en prendre conscience et à la créer, car si elle ne demande qu'à sortir des limbes, il faut bien constater que l'anarchie du parti républicain, la surnaturelle fatigue de ses chefs, la pauvreté rhétoricienne de ses cadres ne l'en tirent pas. On la parle. C'est à peine si on la pense. Mais on ne la situe ni ne la définit ni ne la bâtit. Le parti républicain doit être comme l'avion de l'avenir, « l'aile volante ». C'est le centre qui entraîne les ailes et ouvre le chemin. Il sera cela, le sera indéfiniment ou ne sera pas.

C'est seulement quand on aura fait cette triple preuve que l'on aura le droit — et le devoir — de reprocher à de Gaulle le flou de ses intentions, l'insuffisance de son programme et l'hétérogénéité de son recrutement. Pour l'instant, il est le seul à faire un barrage autre que celui de l'éloquence à l'Église communiste, — cette entreprise d'extermination du libre arbitre et d'hébétude des masses par la litanie imprécatoire. C'est peut-être dangereux. C'est certainement moins dangereux que s'il ne le faisait pas. En tous les cas, même si l'on oublie ses services passés et le lyrisme dont unanimement on l'a gratifié son effort présent mérite mieux qu'une considération cursive et une sentence aussi injuste que maladroite. Car au-dessus de lui, au delà de lui, de nos passions et de nos préventions, il faut bien voir qu'on met en jeu la chair, le sang, les foyers, l'avenir de

ces éternels et innocents immolés que sont les hommes, les femmes, les enfants. Tout autant que les idéaux qui les animent.

Je m'excuse, Monsieur, de vous avoir écrit trop longuement. Il le fallait à cause de ce que vous êtes, de ce que vous servez et de l'audience que l'on doit à votre lucidité qui n'a plus le loisir d'une défaillance dans sa rigueur ni d'une outrance dans sa justice. Bien sûr, la publicité murale du R. P. F. évoque parfois irrésistiblement les stigmates de la propagande hitlérienne. Peut-on en tirer d'autre conclusion que la pauvreté d'imagination de ceux qui en ont la responsabilité?

Croyez, Monsieur, à l'amitié d'un inconnu de vous qui s'efforce comme vous à la dignité d'homme libre.

L. PIERRAUT.

N. D. L. R. Notre correspondant conteste surtout qu'un pouvoir gaulliste doive être dictatorial. Mais les passages essentiels de l'émission qu'il commente reprochaient au R. P. F. d'être *conservateur* et d'être un *facteur de guerre*. Sur ces deux points, nous n'avons *rien* vu nulle part qui soit de nature à nous faire changer d'avis. C'est un fait que Soustelle a parlé de limiter le droit d'association, que le R. P. F. recommande en matière coloniale le rétablissement inconditionnel de la puissance française, qui fixerait seule l'étendue et la nature des réformes, qu'il entend donc réduire l'initiative de la classe ouvrière et des peuples colonisés. C'est un autre fait qu'en apportant à la politique américaine une adhésion sans réserves, il en approuve les aspects belliqueux. Personne n'a jamais dit que le R. P. F. et le général de Gaulle se donnaient pour but d'étouffer la classe ouvrière et de jeter le monde dans la guerre. Mais cette question n'a aucun intérêt. Les nuances psychologiques, les bons sentiments ne changent rien à la logique de leur politique telle qu'elle est définie par les déclarations officielles et confirmée par l'appartenance sociale de la plupart des militants. Vichy voulait « supprimer la condition prolétarienne ». Le général de Gaulle veut transformer le prolétaire en « associé » par les vertus du corporatisme. On est stupéfait de voir reparaître les mêmes formules naïves et rusées, comme si la France n'en avait pas fait l'expérience. Le « je veux » en politique pure, avec un ton sentimental et bonhomme en matière sociale, cela fait un style paternaliste qui exclut l'esprit de liberté. Comment, même sans plus d'analyse, notre correspondant ne le sent-il pas? Sa lettre est un document prodigieux des équivoques politiques qui ont rallié à Vichy une grande partie de la bourgeoisie française.

MEMENTO

PORTRAIT DE NAPOLÉON III PAR UN DE SES FIDÈLES

« Peu de gens connaissent l'Empereur; on se fait de lui, en général, une fausse idée, quelques-uns par ignorance, un plus grand nombre par esprit de parti.

» L'Empereur est ferme et vigoureux; il veut bien et puissamment ce qu'il veut, et il sait suivre une idée avec une persévérance patiente. Il est organisé comme les hommes destinés par la Providence à commander aux autres hommes. Sa volonté est de fer, et la puissance de l'autorité est en lui une religion.

» Il sait parler, écrire et agir en souverain, mais il est très dissimulé et très fin comme un chef de parti longtemps relégué au rang de conspirateur. Son mépris des hommes et de l'opinion est parfois évident et lui fait commettre la faute de ne pas attacher assez d'importance aux agents qu'il choisit, aux individualités dont il s'entoure.

» Le discrédit de l'entourage rejaillit sur le chef de l'État; on l'accuse des vices de ses instruments et c'est à tort, car sa seule faute est de mépriser tout le monde...

» Malheureusement, il est seul et en lui tout réside; le reste est ou méprisé ou incapable; s'il avait un moment d'oubli ou de lassitude, nous serions perdus...

» L'Empereur est patient, parce qu'il a la force de la persévérance et la netteté d'une volonté longtemps discutée et mûrie. Il ne s'ouvre point à son entourage de ses projets d'avenir, car il n'a aucune bonne opinion des hommes qui sont pour lui des instruments d'autant meilleurs qu'ils ne sont pas ses confidents.

« Il méprise peut-être encore plus ceux qui le servent que ses propres ennemis; il croit plus aux intérêts qu'aux affections, et il n'est jamais très surpris ni très gendarmé lorsqu'une nouvelle turpitude vient à sa connaissance; c'est tout simplement une note ajoutée au

compte courant de monsieur Tel ou Tel. La vénalité ne le révolte point, il croit à la vénalité de tous mais il veut qu'on la dissimule...

» L'Empereur n'aime ni ne hait personne, il supporte les gens aussi longtemps qu'ils sont utiles et les oublie lorsqu'ils sont usés. »

Comte H. DE VIEL-CASTEL.

(*Commérages en marge du Second Empire.*)

VUES SUR LA SITUATION POLITIQUE EN 1871.

Le Père Duchêne l'a dit plus d'une fois :
Si ça ne va pas tout à fait bien chez nous,
Ça va bougrement mal chez eux.
C'est au point que les jean-foutres ne savent plus de quel côté se tourner.
Foutriquet lui-même
Qui est pourtant un gredin d'un joli numéro,
Foutriquet lui-même ne fait plus qu'à moitié leur affaire,
Et les sacrés Versaillais en sont à se demander s'ils ne vont pas lui foutre son compte.

Seulement, voilà où est le chiendent :
Il s'agit de s'entendre pour en foutre un autre à sa place.
Et, dame, il paraît que ce n'est pas commode.
Chacun de ces bougres-là tire la couverture de son côté :
Il y en a qui veulent le jean-foutre Grévy,
D'autres qui veulent le jean-foutre Dufaure,
D'autres ce jean-foutre-ci, d'autres ce jean-foutre-là;
Mais les malins
Ceux qui ont le nez creux et qui flairent le vent,
Les malins demandent le jean-foutre Mac-Mahon;
Il paraît que c'est encore la clique à Badinguet qui a le plus de chance de revenir.

Alors, foutre de foutre,
Il faudrait avoir au moins le courage de son opinion,
Et le Père Duchêne demande pourquoi on ne propose pas tout de suite le glorieux jean-foutre Bazaine.

(25 Floréal, an LXXIX, nº 60, La grande joie du *Père Duchêne*.)

Les Cahiers de la Pléiade, avril 1947. Gallimard, éditeur.

« Et vive la littérature dégagée », dit la bande de ce *Cahier*. Mais les *Temps Modernes* sont trop paulhaniens pour prendre les choses par leur surface. Ils ont cherché ici un secret. Ils l'ont trouvé. Par le fait, et pour qui lit bien, ce Cahier est un manifeste pour l'engagement de l'écrivain.

Je sais bien qu'on trouve au sommaire des apolitiques comme Malraux et Camus. Mais aussi le moins frivole de tous nos bons auteurs. Giono n'est pas de ceux qui racontent la guerre d'Espagne ou de Chine, ou une peste imaginaire à Oran. Il a parlé, lui, et catégoriquement, de la guerre qui s'est faite en France. En septembre 1939, dans un village de Meurthe-et-Moselle où nos aptitudes militaires nous avaient conduit, nous achetions dans une petite librairie les *Carnets de Moleskine* de Lucien Jacques, avec une grande et admirable préface de Giono. Deux gendarmes y pénétrèrent sur nos talons pour saisir les exemplaires restants. Voilà une aventure qui n'est pas arrivée jusqu'ici aux ouvrages de Sartre. C'est que Giono parlait de la Mondiale Deux, alors sur le point de naître, plus carrément que Sartre n'a jamais parlé de la Troisième. Relisons. Il s'agit du pacifique :

« Lui, c'est seulement la pureté qu'il a cherchée. Et quand il l'a trouvée, il s'y est farouchement accroché. C'est pour s'y maintenir encore, en dépit de tout, qu'il est là où il est. Il sait qu'il ne peut pas ne pas être seul. Son entreprise est essentiellement individuelle. Dans ce qu'il fait, il ne peut pas y avoir de troupe, car il ne peut pas y avoir de chefs. Le chef n'est jamais pur, le commandement salit. Quelle pureté que puisse avoir un homme, il la perd dès qu'il commande aux autres hommes. Les troupes s'affrontent aux troupes; c'est toujours la force basée sur le nombre; c'est toujours le recours à la force; c'est toujours la solution d'impuissance. La logique pour celui qui refuse les batailles n'est pas de chercher la bataille. C'est de chercher la pureté. Car son combat commence après sa mort. Mille pacifiques, des milliers de pacifiques ne seraient que des milliers de morts individuelles. Il ne peut y avoir là ni troupes, ni chefs; la mort est la chose la plus solitaire du monde. Elle est ici un destin commun et une marque. Je sais : c'est une mort et je déteste la mort. Mais j'aime le mépris, j'aime me servir du mépris. « Laissez-moi l'achever », hurle la conscience professionnelle militaire. Réveil au petit jour; l'aube; les mains liées derrière le dos; attaché au poteau; forcé de s'agenouiller; les yeux bandés. Le pacifique est devant les fusils. Il ne lui reste plus qu'un temps infinitésimal. Il est seul. Mais il est contre. » Cela est daté, d'une manière provocante : juin 39, Manosque. (Et vive la littérature dégagée.)

On m'opposera que, — le *Voyage en calèche* s'étant échoué sur les sables de la censure, — nous n'avons eu, entre 40 et 44, aucune déclaration nouvelle de Giono touchant cet autre appareil militaire dont nous étions alors fort encombrés. Mais si l'on pense du mal d'un appareil militaire, cela s'applique aux autres, même étrangers, la conséquence allait de soi, les écrits d'avant-guerre de Giono parlaient en quelque sorte à sa place, et enfin, à voir les choses largement, il faut dire bravement qu'il est le premier en date de nos écrivains résistants. Si Jean Paulhan publie de lui un beau texte plein de nuages, d'arbres et de montagne, ne nous y trompons pas, ce n'est que litote, ironie, manière raffinée de rappeler, — ce qui est la thèse même des *Temps Modernes*, — qu'un écrivain vraiment grand touche l'éternel en vivant son temps.

L'article de Jean Paulhan lui-même est, pour les 7/16, voué à la politique, que dis-je, à la polémique. Il se donne bien l'air de n'en parler qu'à regret : « Tâchez d'en prendre votre parti, si pénible que ce soit, en ce moment l'histoire vous fiche la paix. Alors, peut-être que l'occasion ne serait pas si mauvaise d'examiner... les questions que vous connaissez. » Mais, ici encore, lisons mieux. « Moi, à voir comment les choses se passent, j'ai plutôt l'impression que nous n'y sommes pas, dans ce destin (de l'homme); qu'il a dû être joué un peu trop vite, sur un mauvais coup de dés; qu'il nous faut reprendre les choses au commencement. » Paulhan n'est donc pas sans idées sur le destin de l'homme; il n'est pas sans opinion sur le cours des choses; s'il réfléchit sur « métingue », « joquet » et sur « foute-balle », et demande qu'on y pense, ce n'est pas qu'il ne se soucie de rien d'autre, c'est que le reste le dégoûte. Voilà une opinion, voilà une position, voilà presque une politique. Mais il nous en dit trop peu. Attendons le prochain *Cahier*.

La vraie conclusion de celui-ci, la voici donc, et elle nous satisfait. Au sens large, toute littérature est engagée dès qu'elle dit quelque chose puisqu'elle dit toujours nos rapports, — poétiques ou profanes, — avec le monde et avec les hommes. En même temps, comme elle n'entend changer ces rapports que par la vertu de l'expression et les moyens de la vérité, elle est en conflit avec les propagandes et les techniques profanes de l'action, elle est, si l'on veut, dégagée. Au sens étroit et sectaire, la littérature engagée serait celle qui oublierait d'être littérature, la littérature dégagée celle qui ne dit rien de rien.

M. M.-P.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Décembre 1947
Dépôt légal : 1er trim. 1948